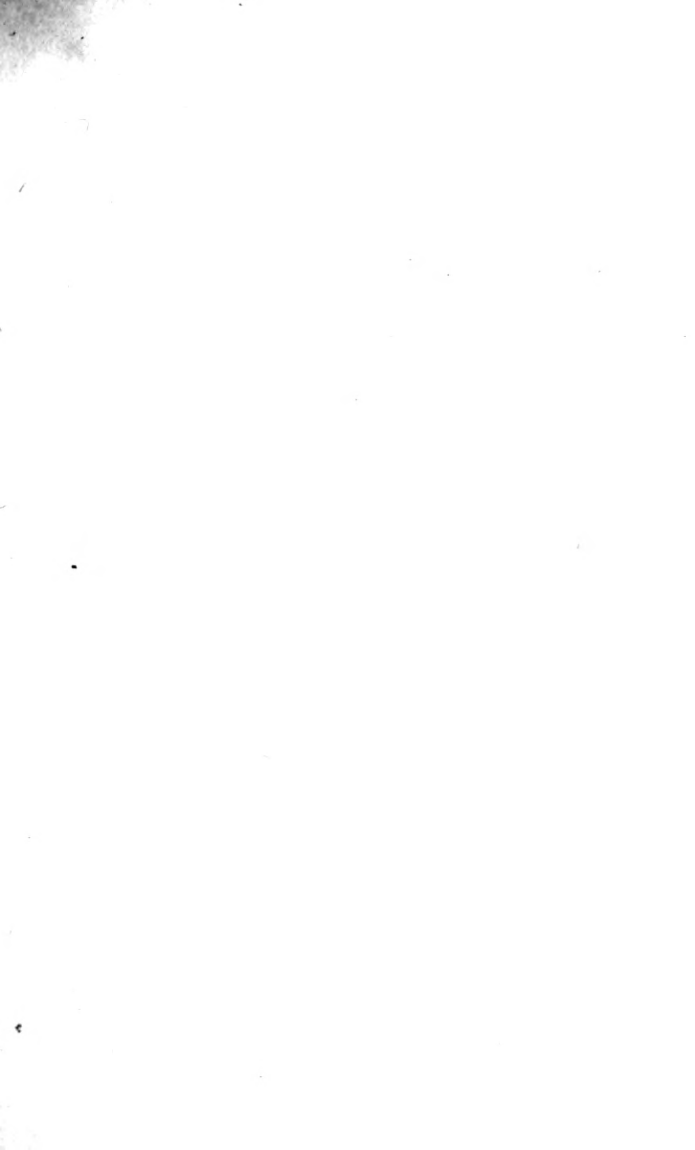
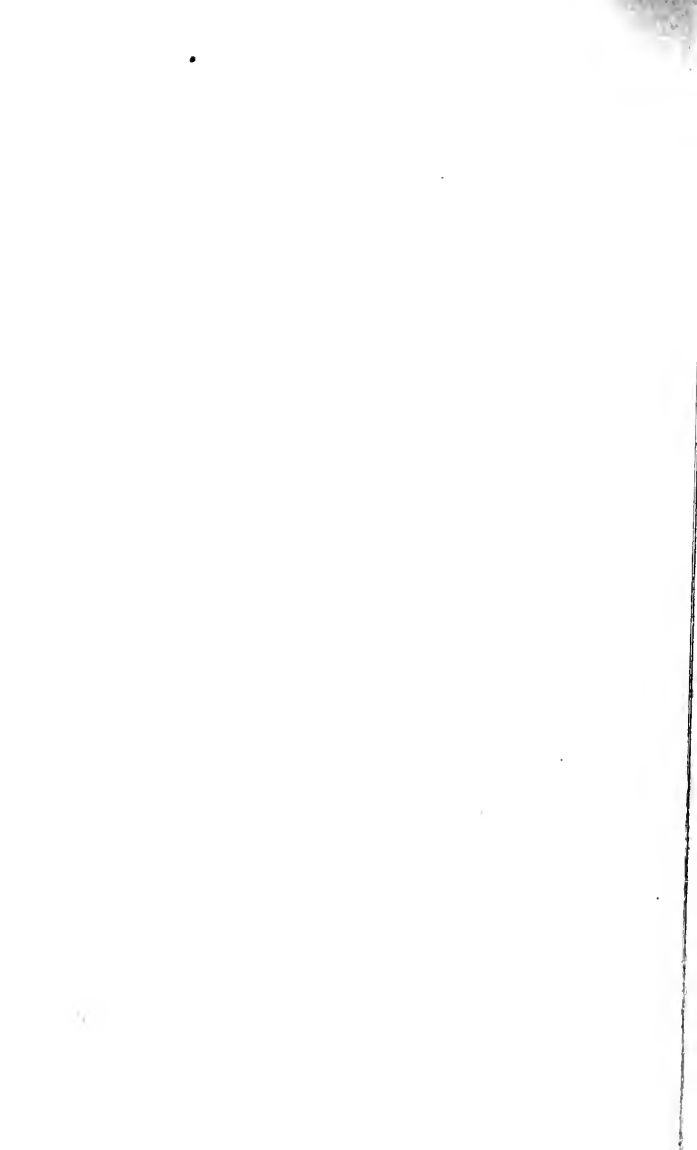




9

6



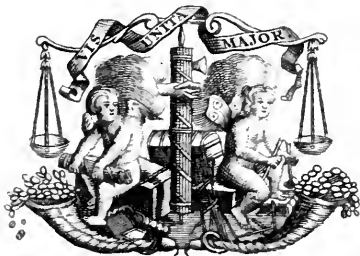


DI ERS

DE

MONSIEUR

*Conseiller des Ambassades de Sa Majesté
le Roi de Suède Landgrave de Hesse-
Cassel, & des Académies Royales
de Paris & de Bourdeaux.*



A AMSTERDAM
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

Remarque

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

T A B L E

D E S

TRAITÉS DU TOME II.


- I. *Pensées Libres sur l'Instruction du bas Collège,* pag. 1, & suiv.
- II. *Des Instructions publiques dans les Auditoires,* 22, & suiv.
- III. *Discours sur la Pédanterie,* 193, & suiv.



PEN.



P E N S É E S
L I B R E S
S U R L E S
I N S T R U C T I O N S
P U B L I Q U E S
D U B A S C O L L È G E .

 E ne mettrai pas ici sous les yeux de mon Lecteur ce qu'on a déjà écrit sur l'utilité des Instructions publiques, comparées à celles qu'on reçoit dans la Maison & sous les yeux de ses Parens ; c'est un sujet que QUINTILIEN a traité avec son exactitude & son éloquence ordinaires. Mr. Rollin en parle aussi en Auteur qui a pour lui l'expérience. Tome IV. page 428.

Tome II.

A

II

Il me paroît qu'un Jeune homme qui a des talens finguliers, une docilité, une ardeur, une diligence, toutes telles qu'on peut le fouhaitter, élevé dans une Maison, où la Science est estimée, environné de Parens éclairés, judicieux, en état de se choisir d'excellens Précepteurs, & autant qu'il en faut, de les diriger & de les animer par les conseils & les secours de la nécessité desquels j'ai averti dans un autre Ouvrage, il me paroît, dis-je, qu'un Jeune homme placé dans de si heureuses circonstances, fera plus de progrès chez lui, que dans les Ecôles publiques.

Dans ces Ecôles, avec les talens dont il est enrichi, & le secours d'un bon Précepteur domestique, il pourra se voir ordinairement le premier de sa volée; mais pendant chaque année, ou chaque demi-année, en un mot, pendant chaque Cours, ou portion de Cours, il demeurera à peu près au niveau de ses Camarades, & ne se trouvera pas plus éclairé qu'eux; au lieu que ses dons, & sa diligence l'auroient porté beaucoup plus loin, sous des Précepteurs favans, zéléz, judicieux, & qui n'auroient pas eu besoin de partager leurs soins entre lui & les autres.

Mais pour ce qui est du commun de la Jeunesse, & telle qu'elle se trouve ordinairement, je conçois qu'elle tire & des exemples de ses Condisciples & des répétitions qu'on entend dans les Ecôles des avantages si grands, qu'ils peuvent presque passer pour
nécess-

nécessaires, & approchent de l'être tout-à-fait. L'expérience ordinaire démontre ce second cas, comme quelques exemples rares établissent le premier.

On oppose à ces avantages l'esprit d'envie, de chicane, de grossièreté, qui passent de l'École inférieure dans les Auditoires supérieurs. J'ai parlé de l'Envie, de ses injustes & funestes effets, & des moyens de les prévenir dans ma Logique & dans mon Traité de l'Education.

On pourra parer à la chicane, à la malice, à la grossièreté & aux basses polissonneries, par le choix des Maîtres judicieux autant qu'éclairés, polis eux-mêmes, & qui n'ayent pas moins de douceur, qui sachent enfin se faire craindre par là même qu'ils se font aimer.

Mr. l'Abbé de Saint Pierre conçoit qu'il seroit très-important d'animer aux bonnes mœurs, & aux manières aimables par des récompenses dont il donne le détail. Ses vûes me paroissent très dignes de l'attention de toutes les personnes qui ont à cœur de voir la Jeunesse bien élevée, & la Vertu régner parmi les hommes.

En général ne pourroit-on point dire qu'on se borne trop à la Théorie? On honore par des récompenses distinguées ceux qui savent s'exprimer sur la Religion, avec le plus de justesse & d'étendue; pourquoi n'assigner pas au bout de chaque année des récompenses à ceux qui se seroient soutenus dans une conduite sage, polie,

4 *Pensées libres sur les Instructions publiques*

réglée , autant que le jeune âge le comporte , & il en est plus capable qu'on ne croit ? Il n'y auroit qu'à y donner plus de soins. Les Ecoliers ont des Places pour se divertir. Là ils pourroient , dans des heures marquées, s'appliquer à divers Jeux d'exercice , sous des Inspecteurs , qui , sans les gêner , les observeroient ; & ceux qui se feroient-laissé aller à des vivacités , à des malices , à des brusqueries , seroient condamnés à assister aux heures des Jeux , & à voir les autres se divertir , sans oser y prendre part. On pourroit imaginer divers moyens de réprimer la malice & la grossièreté.

Ce qui est ici très-nécessaire , c'est un parfait accord , non seulement entre les Maîtres , mais entre les Maîtres & les Peres , qui pour l'ordinaire , se croyant , chacun , parfaits , se servent assez peu de leur Raison , pour compter que leur enfans sont en chemin de devenir aussi parfaits qu'eux , dès qu'ils les voyent aussi étourdis & aussi bizarres qu'ils l'ont été eux-mêmes. C'est un des fondemens Physiques de la vérité du Proverbe *ainsi va le Monde*. Tel a été & tel sera son train.

C'est dans ce qu'on appelle *les bas Collèges*, *les Ecoles inférieures* , que l'on pose les fondemens de ce que l'on est destiné à apprendre dans les Auditores supérieurs. Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage , pour persuader de la nécessité d'en bien régler les établissemens ceux qui connoissent

sent l'importance de la première Education & l'influence du premier âge sur le reste de la vie , le naturel enfin du Cœur humain & la force des habitudes. C'est dans ces premières Ecôles qu'on se forme à prononcer mal , à la chicane , à l'humeur grondeuse , au goût de la dissipation , au mauvais Latin , à parler sans savoir ce qu'on dit , sur-tout en matière de Religion , à ne se ranger enfin à son devoir que par contrainte , ou par vanité , à haïr ses Camarades , & à ne se lier avec eux qu'à proportion de ce qu'ils peuvent contribuer aux plaisirs auxquels on se livre.

Avec tout cela rien ne peut être plus superflu que de prescrire des Règles & de donner des avis sur un si important sujet , pendant qu'on ne voudra pas se résoudre à choisir mieux les Régens à qui l'on confie ces Ecôles. A qui abandonne-t-on pour l'ordinaire la fleur même de la Jeunesse , & la ressource future de l'Etat ? On a honte de le dire. Les chetifs gages , qu'on leur assigne , éloignent de ces importantes fonctions tous ceux qui se sentent des talens. La pauvreté & l'incapacité de ceux qui s'en chargent attirent le mépris , non seulement sur leurs personnes , mais encore sur leurs Emplois ; nouvelle raison à ceux qui ont quelque mérite , & qui sont sensibles à l'honneur , de s'y refuser.

Qu'on se représente un homme de qualité & riche qui ordonne à son Maître d'Hôtel de faire habiller ses fils. Celui-ci

parcourt les Boutiques , choisit tout ce qu'il y trouve à meilleur marché , & le donne au Tailleur qui se fait le moins payer de ses façons. Ces enfans se présentent devant leur pere habillés de neuf, mais ridiculement & comme des enfans de Village. Le Maître d'Hôtel produit son compte & se croit suffisamment justifié par le peu qu'il en coûte.

L'application est aisée à faire. Ceux qui ont le Gouvernement en main, de quelque nature que soit ce Gouvernement, sont les Peres des Peuples, & quand il s'agit des ornemens de l'Âme & de sa nourriture, ils sont obligés d'y pourvoir, & de penser que ce sont tout autant d'enfans qui leur appartiennent, & dont la Providence les a chargés à cet égard. Là-dessus ils disent: Qui sont ceux qui me demandent le moins pour s'acquitter de ces fonctions, c'est à eux que je les abandonne? *Mais ils s'en acquitteront mal. Ce sont leurs affaires. Mais les enfans n'apprendront presque rien, & à divers égards sortiront de ces Ecoles plus gâtés qu'ils n'y étoient entrés. Tant pis pour eux.*

Si l'on pouvoit en donnant des Titres inspirer une capacité qui y répondît, on pourroit se permettre de choisir à l'avanture; mais on est bien loin de là. Aussi voit-on qu'après huit années consumées dans le Collège, on en sort sans autre fruit que de parler plus mal Latin que les plus
vils

vils Esclaves ne le parloient à Rome.

On diroit qu'une Fatalité empêche presque toujours l'Esprit humain d'arriver au simple qu'après s'être épuisé dans le composé par des essais de toute sorte. Dans le tems du renouvellement des Sciences, on composa des Grammaires pour apprendre les Langues mortes & le Latin en particulier; on les chargea de beaucoup trop. Les Disciples des premiers Maîtres enseignoient ponctuellement ce qu'ils avoient appris, & leurs Ecoliers devenus Maîtres, à leur tour, en firent de même; de sorte que le tems autorisa ce qu'il auroit du servir à corriger. On a blâmé pendant un Siècle la Méthode établie de faire apprendre de mémoire en Langue Latine, la Grammaire destinée à apprendre le Latin à ceux qui ne le savoient point encore, sans avoir le courage de changer cet établissement. Les voyes abrégées ont trouvé encore plus de peine à s'insinuer. Il ne paroissoit pas juste qu'un seul homme se donnât assez d'autorité, pour régler à son gré tout ce que les Régens d'un Collège auroient à faire. On a trouvé plus à propos de faire là-dessus des consultations; mais malheureusement les Consultants, soit par politesse, soit par politique, en accordant chacun quelque point aux vûes des autres, ont consenti à des Volumes, là où des Brochures auroient suffi. D'autres motifs encore s'en sont mêlés. Il n'est pas

fans exemple que l'Ouvrage d'un Grammairien habile , revu par des personnes éclairées, ait été desaprouvé pour quelques-uns de ces soupçons terminés en *isme*, dont son Auteur étoit chargé.

Il importe que le nombre des Régens ne soit pas petit. Un Régent réussit mieux sur un moindre nombre d'Ecoliers que sur un plus grand. Le changement a des appas pour la Jeunesse , elle use de diligence pour ne demeurer pas long-tems dans la même Classe , & dès qu'un jeune Ecolier a appris dans une demi-année ce qui doit s'apprendre dans une Classe , s'il y reste davantage , il risque de donner dans la dissipation & de tomber dans l'inaction.

Les Classes doivent être propres & riantes , & pour le moins n'avoir rien de sombre & de rebutant.

On peut aisément faire apprendre la Géographie dans les basses Classes , si l'on observe la Méthode que j'ai indiquée en parlant des Instructions domestiques.

On doit encore apprendre dans les bas Colléges l'Histoire de la Bible. C'est une partie de la Religion nécessaire & à la portée des enfans.

La Mythologie leur servira d'amusement ; mais il ne faut pas la leur enseigner comme une affaire sérieuse. On leur fera comprendre de quelle manière les hommes ont premièrement négligé de faire attention à quelques Articles de la Religion Naturelle & de la Tradition , comment en-
suite

suite ils sont venus peu à peu des Divinités subalternes qui présidoient sur diverses parties de l'Univers. Les erreurs se sont peu à peu entassées : on a divinisé les Ames des Hommes Illustres : la Tradition a défiguré leur Histoire : les Emblèmes ont donné lieu à des Fables ; le Culte fondé sur ces imaginations a plû.

Au reste , la modestie doit régner dans ces enseignemens , & à tout coup il faut se refuser aux détails.

Ce seroit un grand avantage pour les Collèges inférieurs , si dans les Villes où il y a aussi des Académies , ou des Ecôles illustres , les Professeurs étoient chargés d'une inspection sur les Régens. Le Théologien se rendroit attentif aux moyens par lesquels on forme la première Jeunesse à des idées de Religion , à des sentimens de Piété , & il dirigerait les Régens par ses conseils.

Le Professeur en Mathématique auroit soin qu'on leur enseignât l'Arithmétique bien & aisément : celui d'Histoire s'intéresseroit à la Géographie , & le Professeur d'Eloquence auroit l'œil sur le Latin ; tous ensemble tiendroient la main à l'exécution exacte des Loix. On s'en dispense parce qu'elles roulent sur des choses petites en elles-mêmes , mais qui ne le sont point par leurs conséquences. Là où l'on n'a pas de tels secours , des Scholarques sages & zélés y devroient suppléer. L'Interêt public le demande.

J'ai connu plusieurs personnes très-éclairées, & remplies d'un grand zèle pour l'Intérêt public, déplorer le tems qu'on fait passer à la Jeunesse presque uniquement dans l'étude de la Langue Latine. Si une coutume se trouve affermie à proportion du tems qu'elle a duré, c'est en vain qu'on se promettrait du changement dans celle-ci. Il y a plus des deux Siècles qu'il falloit savoir lire en Latin & l'entendre un peu, pour être reçu Prêtre. Il étoit rare qu'on demandât beaucoup au delà. Les Notaires & les Commissaires n'écrivoient qu'en Latin. Les Ecoles étoient principalement destinées à mettre ces deux Ordres en état de gagner leur vie. Elles sont restées sur le même pié ; & tout ce qu'on y fait de plus qu'autrefois, c'est d'en bannir les barbarismes & les mots vulgaires latinisez, sans avoir jamais été Latins. On s'est borné, & dans le renouvellement des Sciences on s'est trouvé d'autant moins éloigné de faire de cette étude à peu près le Capital de l'érudition, que les Langues vulgaires, étant alors dans une extrême grossièreté (car par-tout les Langues se sont cultivées en même tems que les Esprits) on ne pouvoit pas expliquer les Sciences dans une Langue qui, jusques là, n'avoit point été faite pour cet usage.

Il n'étoit pas nécessaire à ceux à qui on ne demandoit rien autre chose, d'avoir tant soit peu même de génie au-dessus du commun, pour remplir les fonctions dont on les

les chargeoit. Des milliers d'Artisans Romains auroient suffi pour briller dans les Colléges, sur le pié qu'ils font aujourd'hui. Quand un Jeune homme, mal conseillé, s'est obstiné à vouloir devenir homme de Lettres, & qu'à l'âge de 25. ans il ne se ne trouve pas en état de prononcer par Semaine un très-médiocre Sermon à quelques douzaines de Laboureurs, on en fait par pitié un Régent, à qui l'on confie la fleur de la Jeunesse, l'espérance de l'Eglise & la ressource de l'Etat.

Il est certain qu'on pourroit utilement former la Jeunesse aux bonnes mœurs, en même tems qu'on l'instruit dans la Langue Latine, si ceux qu'on charge de ce soin vouloient & savoient s'en bien acquitter. On fera édifié des judicieuses réflexions de Mr. l'Abbé de St. Pierre sur ce grand sujet, si on se donne le soin de les lire avec attention. Les fonctions d'un Régent deviennent par là des plus difficiles, elles demandent un zèle infatigable, une extrême assiduité, soutenue d'un grand fond d'esprit & de probité. *D'un côté, dit-il, on inculquera sans de fréquentes répétitions, & d'un autre côté, il faut de la diversité dans les manières, dans les exemples, & dans les réflexions, pour empêcher que les Ecoliers ne s'ennuyent & n'aperçoivent même des répétitions.*

Des hommes enrichis de ces rares talens, de ce zèle, de cette capacité, dont on peut lire un grand nombre d'autres traits dans le projet de ce grand Homme, doivent

vent être regardez comme des trésors & des présens du Ciel.

Je ne connois point, ajoute-t-il, de motif suffisant, pour se donner toutes ces peines, si ce n'est la considération qu'on sera d'autant plus récompensé dans la vie future, qu'on aura formé un plus grand nombre d'hommes justes & bienfaisans.

Mais déjà sur la Terre, des hommes si distinguez me paroissent dignes de tous les honneurs & de toutes les récompenses. Mais c'est là un grand ouvrage, un projet d'une grande exécution, grande par son importance & sa nécessité, & malheureusement peut-être plus grande encore par sa difficulté. Des vûes nouvelles ont contr'elles le préjugé, qui emprunte de puissantes armes des dépenses qu'il fait voir en éloignement.

Un Régent auroit sa mémoire remplie d'une grande multitude d'exemples de Vertus & de Vices, tirez de l'Histoire ancienne, rangez avec un grand ordre, & n'en allégueroit pas beaucoup à la fois; les Anciens seroient soutenus par les Modernes, il s'énonceroit sur des Vices dans un stile efficace à donner de l'horreur, & sur les Vertus il s'énonceroit d'une manière à gagner le cœur, à le remplir d'admiration & de panchant à imiter. Il feroit comprendre de quelle manière on passe peu à peu & l'on vient infailliblement des plus petites fautes aux plus grands excès, si l'on ne prend pas soin, de bonne heure, de
s'en

s'en éloigner , de s'examiner & de ne se pardonner rien.

Pour mieux convaincre de ces vérités, on pourroit les appliquer à des exemples que les Ecoliers feroient eux-mêmes. On pourroit utilement alléguer des conjectures & feindre des Romans vraisemblables sur l'Education & les circonstances de la vie, qui auroient conduit les uns dans le chemin du Vice, les autres dans celui de la Vertu.

Après avoir conté, d'une manière à se faire écouter, à gagner le cœur, avec clarté, avec ordre, avec une vivacité raisonnable, & propre à faire naître des sentimens, des Histoires choisies pour rendre estimable & aimable quelque vertu, (car il suffiroit d'en traiter une à chaque leçon) il importeroit que le Régent interrogeât ses Disciples pour s'assurer s'ils ont écouté, s'ils ont retenu, & il ne le feroit pas moins qu'il prît soin de les remettre sur les voyes, de leur aider à rendre un recit complet : & c'est sur-tout dans des leçons de cette nature que celui qui enseigne doit s'appliquer à se rendre aimable, par sa douceur & ses manières aisées, son air tranquille & empressé tout à la fois ; & de là il est encore aisé de conclure que l'esprit d'un Régent doit être cultivé par l'usage du monde, qu'il doit rassembler des graces, & que la Jeunesse ne recevra jamais une éducation telle que les intérêts de l'Etat & de l'Eglise la demandent, si l'on néglige de la
mettre

mettre de bonne heure dans d'excellentes mains.

On peut travailler plutôt que l'on ne croit à former le goût des Jeunes gens & des enfans même, quand on fait manier les esprits, descendre à leur portée & les élever par degrez, sans qu'il leur en coûte des efforts, & que le plaisir de s'élever ainsi diminue la peine de ces efforts.

Pour leur faire apprendre le Latin, on fait choix des meilleurs Auteurs, & entre ces Auteurs on commence par ceux qui sont le plus à leur portée. Dans le dessein donc de leur apprendre à bien parler, il faut les conduire comme l'Auteur, qu'on leur fait lire & qu'on leur donne pour modèle, s'est conduit lui-même.

Il a pensé avant que de parler, & après avoir bien pensé, il a choisi des expressions qui répondissent à sa pensée, & fussent propres à la faire passer toute entière dans l'esprit de ses Lecteurs.

Il suit de là que le Régent devoit premièrement énoncer cette pensée, dans la Langue qui leur est la plus familière, leur faire connoître, toujours en s'exprimant dans cette Langue, que je suppose qu'il parle bien lui-même, que cette pensée est de bon sens, qu'elle est à propos, qu'elle est bien placée, qu'elle étend ce qui a précédé, qu'elle prépare à ce qui va suivre, &c. A mesure que les forces de leur Esprit, croïtroient, on leur feroit remarquer, dans une Période, les idées principales,

pales, qui instruisent par leur clarté, les idées accessôires qui leur donnent de la force, de la beauté, qui engagent l'attention à les écouter avec plaisir, qui leur gagnent le cœur, après quoi on leur feroit sentir le juste choix des mots & de leur arrangement, qui les rend propres à rassembler toutes ces idées & à produire tous ces effets.

Comme les Médecins font grand cas de l'Anatomie comparée, & qu'ils en tirent de très-instructives conséquences, la comparaison des Langues nous sert de même à en faire mieux comprendre l'usage & le génie. C'est par-là que la lecture des excellentes Traductions qu'on a des Auteurs Grecs & Latins, tant en François qu'en Anglois, font d'un grand fruit pour s'instruire à bien entendre & à bien parler ces Langues.

La Grammaire Générale & Raisonnée est un petit Ouvrage d'une grande justesse, d'un bout à l'autre, & dont les Maximes appliquées habilement à diverses Langues, font voir qu'il régne dans chacune beaucoup plus de Raison que de Bizarrerie.

On épargnera encore bien des fatigues aux enfans, & on cultivera leur jugement en exerçant leur mémoire, si on fait leur faire connoître, ce qui est très-vrai, que les Anomalies elles-mêmes se rapportent aux Règles par le secours de quelques mots & de quelques prépositions sous-entendues, & que l'usage a fait omettre, pour abbreger

ger le langage & lui donner plus de force.

En général j'ose avancer qu'il n'y a aucune comparaison entre enrichir simplement la Mémoire & rendre l'Esprit juste. Comme il y en a encore moins à répandre des lumières dans l'Esprit, & à former le Cœur à la Sagesse & à l'habitude des bonnes mœurs ; c'est sur quoi je ne crains pas qu'on me fasse aucune contestation. Cependant si on consulte la Pratique des Colléges, on s'apercevra bien-tôt, à quel point elle s'écarte de ces importantes Maximes. A peine fait-on attention à diverses licences qui peuvent devenir très-fatales, comme l'expérience le prouve, pendant qu'on la donne entière à admirer de légers progrès en Théorie.

On donnera, sans hésiter, le prix de la Religion à l'Ecolier, qui aura recité avec le plus d'assurance un certain nombre de pages, qui rouleront en effet sur des matières de Religion, ou qui aura le mieux réussi à composer sur de semblables sujets, souvent par le secours de sa mémoire plus que par celui de son jugement & de son amour pour l'Evangile ; cependant ce jeune Garçon couronné d'un si bel éloge, honoré d'une si glorieuse récompense, ne laissera pas d'être un vetilleux, un chicaneur, un envieux, un incommode, &c. ; c'est ce qu'on voit très-fréquemment. On s'accoutume malheureusement par là à faire consister le Christianisme dans des mots, ou tout au plus dans des Théories dont le

cœur

cœur n'est point touché , & qui souvent même n'éclairent l'Esprit que très-peu , & dont encore il suppose les preuves sans les connoître. Une persuasion si mal-entendue ne tient pas long-tems contre les passions.

Un soin très-négligé , mais des plus dignes d'attention dans les bas Colléges, c'est de former de bonne heure les enfans à la modestie , à la circonspection , & de leur en faire prendre l'habitude ; il semble, au contraire , qu'on se fait une Loi de la précipitation & de l'impolitesse. Un enfant n'a pas plutôt fait une faute , que ses Camarades l'en reprennent avec chaleur, pour le débusquer de sa place. Souvent même il leur arrive de s'empresse à corriger ce qui n'a pas été fort mal dit , & de vouloir le corriger par une faute où ils tombent eux-mêmes. C'est ainsi qu'on se forme à l'habitude de trouver à redire, avant que d'avoir bien compris le sens de ce que l'on critique : on la prend dans l'enfance , on la garde toute sa vie.

Ce que je vai ajouter ne manquera pas de paroître un grand Paradoxe aux Esprits vulgaires & dont la coutume est à peu près l'unique règle.

Pour apprendre à lire aux Enfans on leur met entre les mains le Nouveau Testament & les Pseaumes. On ne sauroit, dit-on , commencer de trop bonne heure à semer dans les Enfans les Principes de la Religion, & par cette pratique on s'ima-

gine de la leur faire succer avec le lait, & on est si prévenu de cette Méthode, qu'on sera d'abord effarouché de mes Remarques. Je ne demande pourtant qu'un moment de suspension, & je suis sûr que le préjugé tombera chez ceux qui me l'accorderont.

On ne sauroit commencer de trop bonne heure à semer dans l'Esprit & le Cœur les Principes de la Piété & de la Probité, j'en tombe d'accord, & il n'y a point de Maxime dont je sois plus persuadé. La négligence des Peres à cet égard est aussi scandaleuse que générale. On devoit avoir soin de ne laisser entendre aux Enfans que des discours sensés, modestes, utiles, aimables; & pour être plus utiles, on ne devoit leur laisser voir que des exemples instructifs. Il n'y a point d'adresse innocente qu'on ne dût mettre en œuvre, pour leur rendre aimable & aisé ce qu'on les invite à faire, & ce qu'on leur propose à imiter. Malheureusement on ne fait presque rien de ce qu'on devoit, & on s'applaudit de faire le contraire: l'expérience ne corrige point à cet égard.

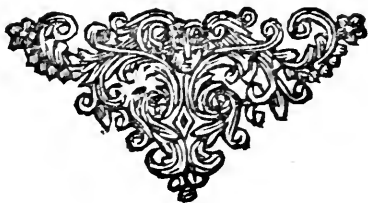
C'est un travail pénible que d'apprendre à lire. Cette fatigue répand un triste sur les Maîtres qui y obligent, sur le lieu où l'on y est assujetti, & sur les Livres auxquels on est forcé de donner cette attention contrainte. La dextérité & la patience des Maîtres adouciroit un de ces obstacles, & des Lectures amusantes éloigne-
roient

roient l'autre. *Vous ne voulez donc pas, dira-t-on, qu'on leur présente rien d'utile ?* C'EST TRE'S - MAL PRENDRE MA PENSÉE. On a des Fables en prose & en vers très-instructives & très-agréables. *Quoi quitter l'Évangile pour des Fables ! Quelle prophétisation !* Qu'on ne s'effarouche pas, point d'emportement s'il vous plaît. Est-ce au simple son des mots, ou à leur intelligence qu'on doit la lumière & la sanctification ? Dans l'âge où les Enfans apprennent à lire, l'effet des mots qu'ils lisent ne se borne-t-il pas à leur impression sur l'oreille ? Dans un âge plus avancé l'effet de ces mots n'est pas plus heureux. On est trop accoutumé à n'y joindre pas d'idée ; l'habitude même les accompagne d'un sombre. Le Sens commun m'a dicté , & je m'en suis assuré par l'expérience , que dans un âge où l'on commence d'être susceptible de quelque réflexion , de prendre plaisir à de belles idées & à de grands sentimens , l'Histoire de l'Ancien Testament & ensuite celle de l'Évangile judicieusement recitée produiroit des effets dignes d'elle. La Religion trop bornée à des mots, & trop renfermée dans la mémoire seule , est un foible rempart contre les tentations : elle laisse aisément l'Esprit & le Cœur en proie & sans défense contre des Sophismes & des doutes , lorsqu'ils se trouvent soutenus par l'interêt , l'ambition & l'amour des plaisirs. C'est à quoi je souhaite qu'on veuille penser ; mais chez plusieurs personnes les

Dogmes favoris fur lesquels on s'échauffe le plus , par là même qu'ils font des fondemens de diſſention & des effets de l'Efprit de parti , entretiennent le reſpect , pour ne pas dire l'entêtement pour les mots & l'éloignement pour les idées.

Il y a déjà quelques années que j'avois écrit ce qu'on vient de lire , depuis j'ai eu diverſes occaſions de réfléchir ſur le tort qu'on a , dans les bas Colléges , de faire de la connoiſſance du Latin & du Grec le Capital de l'Education , & de ne ſe propoſer preſque d'autre but pendant pluſieurs années. Avant qu'une Raiſon bien cultivée ſoit parvenue à éprouver les fruits qu'on peut tirer de ces connoiſſances , on n'y trouve que peine & que deſagrémens ; la crainté des châtimens & les aiguillons de la Vanité & de l'Envie font les ſeuls reſſorts capables d'attacher la Jeuneſſe à des études ſi ſeches. On hait les Maîtres ſous le dur empire deſquels on gémit , on s'applaudit toutes les fois qu'on peut impunément leur cauſer quelques chagrins , ce ſont des dédommagemens dont on ſe félicite. On ſe forme par là dès l'enfance à ſupporter impatiemment toute ſupériorité , & à s'élever contre les meilleurs conſeils , avec quelque douceur & quelques précautions qu'ils ſoient propoſés. On ne peut ſouffrir ceux dont on eſt ſurpaſſé , & on s'aigrit contre ceux-là même qu'on laiſſe derrière ſoi , parce qu'il en coûte des efforts pénibles. On ſe rend , par toutes ces cir-
con-

constances, les dispositions à l'impolitesse & aux grossièretés si naturelles, on s'y affermit à un tel point, que les années & l'usage du monde viennent rarement à les changer. Ceux qui ne savent pas remonter à la source de ces défauts ne peuvent assez s'en étonner, & dès qu'ils n'en ont pas été les témoins, les recits qu'on leur en fait, leur paroissent incroyables.





DES
INSTRUCTIONS
PUBLIQUES
DANS LES
AUDITOIRES.

On a
fait de
se livrer
à la Cou-
tume.

I. JE comprends bien que ce que j'ai à représenter sur les Instructions publiques, ne sera regardé comme Paradoxe, que par un effet des Préjugés, & de la force de la *Coutume* : mais son pouvoir ne m'est point inconnu ; j'en ai parlé fort au long dans ma *Logique*, & on diroit que Mr. *Ostervald* a prévu mon embarras présent, & a travaillé à me roidir contre ses fatales influences, lorsque dans son second Tome, Source VI. de la *corruption*, *l'Exemple & la Coutume*, il dit :

„ Les hommes n'examinent presque
„ point les choses dans leur nature, la
„ Coutume est la règle de leur foi, & de
„ leurs sentimens : c'est par cette règle
„ qu'ils

„ qu'ils décident de ce qui est vrai, & de
„ ce qui est faux, de ce qu'ils doivent
„ croire, & de ce qu'ils doivent rejeter.
„ En vain leur propose-t-on des raisons
„ invincibles, en vain les presse-t-on par
„ des décisions formelles de l'Écriture
„ Sainte; ou ils ne font point d'attention
„ à tout cela, ou s'ils examinent ces rai-
„ sons & ces objections, ils le font avec
„ un esprit déjà déterminé à les trouver
„ mauvaises, & à ne point changer de
„ sentiment. Ils se payent de quelque
„ méchante preuve, & de quelque misé-
„ rable réponse, & s'il leur reste des scru-
„ pules, ils s'en débarrassent tout d'un
„ coup, en se représentant qu'ils suivent
„ l'opinion commune. Les avantages du
„ monde achevent de les déterminer.

„ La Coutume est aussi le principal ob-
„ stacle au rétablissement de l'ordre dans
„ l'Église. Les Loix & les Institutions les
„ plus édifiantes sont traitées d'innovations
„ dangereuses, quand elles ne sont pas
„ autorisées par la pratique. Au contraire,
„ les Pratiques inutiles, & même les mau-
„ vaises, passent pour des établissemens
„ sacrés, dès qu'elles ont été confirmées
„ par le tems, & par la coutume. C'est
„ ainsi que des Abus manifestes, & dont
„ tous les gens bien sensés conviennent,
„ subsistent pendant des Siècles entiers,
„ sans qu'on puisse les réformer.

„ L'Exemple & la Coutume ont sur-
„ tout beaucoup de force dans ce qui re-

„ garde les mœurs ; on se croit dispensé
 „ des devoirs les plus sacrés , dès que ,
 „ pour les observer , il faut s'éloigner de
 „ l'usage reçu.

„ Ainsi , parmi certaines Nations , où
 „ l'ivrognerie a la vogue , c'est en vain
 „ qu'on s'oppose à une coutume si vicieu-
 „ se , le Peuple croit qu'il n'y a point
 „ de mal.

„ Par la même raison , on prétend que
 „ dans les Charges , dans le Négoce , dans
 „ les Arts & dans les diverses Vocations
 „ de la vie , on peut faire légitimement ,
 „ tout ce qui se fait ordinairement par
 „ ceux qui embrassent ces vocations. Le
 „ Serment même n'est pas assez fort
 „ pour desabuser les gens. La plupart
 „ expliquent leur serment , & régulent
 „ leur Conscience par l'exemple des
 „ autres.

„ Personne ne peut réformer les Abus ,
 „ autorisés par l'Usage , avec plus de suc-
 „ cès que les Grands , il dépend d'eux
 „ d'abolir la plus grande partie des Cou-
 „ tumes , qui sont communément reçues ,
 „ & d'en établir de contraires. Les soins
 „ & l'exemple des Pasteurs seroient aussi
 „ un remede très-efficace. S'ils s'éle-
 „ voient contre les Abus , s'ils travailloient
 „ en public & en particulier à ramener
 „ ceux qui s'égarerent , s'ils s'appliquoient
 „ à l'Instruction de la Jeunesse , & que
 „ leurs mœurs édifiassent , il n'y a point
 „ de doute qu'ils n'arrêtaissent , en tout ,

„ ou

„ ou en partie , le cours des Vices & des Scandales.

„ Au reste , comme les coutumes s'établissent peu à peu , elles s'abolissent aussi de même ; c'est pourquoi *il ne faut pas se rebuter ni perdre courage* , si l'on ne réussit pas d'abord dans un si bon dessein”.

Mr. *Ostervald* , qui avoit profondément médité sur ces matières , & qui , par une heureuse expérience , avoit reconnu qu'on y peut réussir , nous découvre deux principales ressources ; mais si elles nous manquent , *si le Sel perd sa saveur , si la Ville assise sur une Montagne se couvre de brouillards , si la lumière n'éclaire non plus que si elle étoit couverte d'un Boisseau , au lieu d'être placée sur le Chandelier , si l'oeil enfin se forme à se refuser à ce qui pourroit l'éclairer* , que sera-t-il encore permis d'espérer ? Or à qui ces expressions figurées conviennent-elles plus , qu'aux personnes du premier Rang & aux Académies ? Les Protestans sur-tout , mollement endormis dans l'usage , se serviront-ils de prescription contre la Vérité ? & s'obstineront-ils à refuser leur attention à tout ce qui leur paroîtra nouveau ? Les Réformés s'offenseront-ils d'entendre parler de Réforme , & sur-tout de Réformation de mœurs ? C'est pourtant par là qu'il faut commencer. Le chemin qui conduit aux Sciences , n'est certainement point assez aisé , pour se promettre qu'on pourra le tenir , au milieu des diffi-

pations, du Jeu, des Voluptez grossières, & de la Sensualité. Ce n'est point par cette route, que les Orateurs des Nations sont parvenus à s'emparer de l'attention des Peuples. On ne se l'attire point par des mœurs qui n'ont rien d'aimable, ni de respectable. Un simple dehors compassé est un chetif secours à faire des conversions; & quelles ne sont pas les suites d'un dehors irrégulier? Il faut être rempli des Vérités que l'on doit annoncer aux hommes, il faut savoir en manier les preuves, en étaler toute la beauté & toute l'importance, avec une clarté qui triomphe de l'aveuglement, & une force qui se fait sentir aux sourds. Il faut que, de l'abondance d'un cœur pénétré, & qui en fait ses délices, elles viennent, d'elles-mêmes, se placer toujours à propos dans la bouche, & en faire couler les expressions qui les énoncent; & est-ce là l'heureux goût auquel les Théologiens se forment dans les Académies, est-ce à l'acquérir qu'ils passent les jours entiers, & une partie de la nuit?

A moins qu'on ne soit très-persuadé de la Vérité de la Religion, il faut être insensé pour se dévouer à un Métier le plus ingrat de tous, selon le monde, dans une grande partie des Etats Protestans; & pour se résoudre, en vûte d'avoir du pain, de faire l'hypocrite pendant toute sa vie, de rouler dans sa tête & d'apprendre par cœur des Chimères, pour lesquelles on n'a au-

cun

cun goût, & de s'observer avec soin, pour ne laisser rien échaper, par où l'on découvre son intérieur. Quelle affreuse contrainte ! Quel déplorable esclavage !

Mais, si l'on est persuadé qu'en effet on va se charger d'un Ministère, que les Anges regardent avec respect, qu'on se destine à annoncer aux hommes les Offres de la Grace de la part du Grand-Maître du Monde : à les leur annoncer de la manière la plus propre à les convaincre, & à leur rendre aimable la route qui conduit au Bonheur éternel : qu'on répondra enfin à ce Souverain Maître, qui appelle à cette Vocation, de la perte de ceux qu'on auroit pu faire entrer dans les heureuses routes, avec plus de soins & plus de diligence ; quel intérêt au monde concevra-t-on qui approche de celui de se sanctifier, afin de les sanctifier eux-mêmes ? Qu'on lise ce qu'ont écrit sur ce sujet *Gaußenius de ratione Studii Theologici*, *Budæus* sur le même sujet, *Mr. Ostervald* dans ses *Sources de la corruption*, que j'ai peu cité, parce que je le suppose entre les mains de tout le monde, *Mr. Roch du Ministère Evangélique*, & le *Pere Gilbert* sur l'*Art de prêcher*, Ouvrage que *Mr. l'Enfant* a enrichi de Notes ; en un mot, qu'on lise l'Évangile, qu'on lise les Prophètes, qu'on écoute enfin ce que le Bon-Sens dicte sur ce sujet, & l'on comprendra à quel point on se rend criminel, d'abandonner sa jeunesse à la mondanité, quand on se destine à un Emploi

ploi de cette infinie importance. On comprendra de plus de quels crimes se chargent ceux qui appelez par leurs Dignités littéraires, à veiller sur ces Jeunes gens, voient leurs desordres avec une indolence, qui fait fremir les bonnes Ames, & comptent au-dessous de leur rang une attention, qui les arrêteroit & les préviendroit infailliblement, s'ils vouloient se la donner. Si des personnes d'une Religion contraire, si des Mahométans les payoient, pour user adroitement d'une négligence fatale aux Disciples qui leur sont confiés, auroient-ils besoin d'en user autrement? Plus de zèle à gagner leurs pensions secrettes les démasqueroit trop: je les tiens incapables & infiniment éloignés de se rendre à de tels motifs; mais les péchés d'omission ne font-ils pas quelquefois les mêmes effets que ceux de commission? & par les effets n'approchent-ils pas de rendre également coupables?

Quel cœur se trouvera assez dur, & quelle conscience assez endormie, pour ne s'alarmer point à l'idée des amertumes profondes, que des Collègues mal instruits, mal disciplinez, causent à de véritables Pasteurs, pleins de zèle & de probité, quand ils voient les fruits du Saint Ministère s'évanouir presque tout entiers, par les irrégularités, les bassesses, l'ignorance enfin des Prédicateurs mal élevés, qui fournissent autant de prétextes aux Grands du Monde, pour mépriser le plus auguste des Emplois.

J'avoue que ce mépris est d'une injustice criante , & que les prétextes dont on se fert pour pallier ce mépris , sert moins à excuser ceux qui les allèguent , qu'à découvrir leur petitesse de génie : les autres Professions souffrent-elles de ce que, parmi les Officiers de guerre, & parmi ceux encore de Justice & de Police , il se trouve des esprits fort bornés , des paresseux, des gens enfin peu réglés dans leurs mœurs ? On honore toujours l'Emploi, malgré les écarts de ceux qui ne lui font pas honneur.

Difons la vérité. La plupart des gens ignorant les peines des Ministres , & ne daignant pas ouvrir les yeux sur les fatigues auxquelles ils s'affujettissent , ne sont pas en état de connoître le mérite qu'il y a à s'en bien acquitter. Quiconque se destine à ce sacré Emploi , il faut qu'infatigable au travail, toute peine cesse de lui paroître peine , dès qu'elle pourra contribuer à rendre son esprit plus juste & à lui donner une plus heureuse fécondité. Or combien de précautions ne faut-il pas prendre pour en venir là ? De combien de règles ne faut-il pas s'instruire ? Combien de routes ne faut-il pas se rendre familières par un usage fréquent, & par des exemples réitérés ? A combien de sources n'est-il pas nécessaire de remonter ? De combien de différens remedes ne faut-il pas apprendre à se servir , pour les opposer aux illusions , où nous jettent tant de ma- pc. XIX.
ladies de l'Ame ? Un Ministre de l'Evangi- 2-4.
le

Rom. I. le doit apprendre à expliquer la voix de la
V. 20. Nature, à entendre le magnifique langage, avec lequel elle nous instruit des Grands de Dieu, & nous étale sa Sagesse, sa Puissance, sa Bonté, dans des traits qui, chaque jour, nous appellent à de nouvelles admirations, & ne sauroient jamais les épuiser. Je veux bien ne point compter tous les sacrifices qu'il faut faire, pour se dévouer aux Sciences de cette nature, avec l'attention qu'elles méritent, & avec l'application & la persévérance nécessaires, pour se mettre en état, non seulement d'en profiter soi-même, mais d'en étendre les fruits sur les autres. On a un si grand intérêt à se rendre raisonnable, & tout doit paroître si petit en comparaison, qu'il faudroit presque renoncer à la Raison & à l'excellence de la Nature humaine, pour mettre seulement en ligne de compte les travaux dont je viens de parler. Si toutefois l'empressement avec lequel on s'y donne, ne mérite pour toute récompense, que quelque estime & quelques éloges, c'est ce que je laisse à décider.

Mais il est d'autres études dont on ne peut se dispenser, peu aimables en elles-mêmes, fatigantes sans contredit, & très-fatigantes, sur-tout dans les commencemens, études enfin dont il n'y a qu'un zèle à toute épreuve, ou qu'une dure nécessité qui détermine à soutenir la peine & la secheresse. Je parle de l'étude des Langues mortes, dont il faut se procurer une

connoissance exacte , pour entendre & les Auteurs Sacrés , & ceux qui ont travaillé à les éclaircir.

Il faut pourtant avouer que ce dernier motif doit rendre ces peines très-supportables , l'utilité de ces connoissances est trop grande , pour plaindre le tems qu'on est obligé de donner à les acquérir , & les efforts qu'elles coûtent; mais il est d'autres peines qui me paroissent véritablement dignes de ce triste nom. Tel est le déplorable sort de presque toutes les Ecoles , & de presque tous les Auditoires , même les plus illustres , qu'il faut y exercer son esprit , ajouterai-je , courir grand risque de l'user, & de se gâter tout-à-fait le goût , par une infinité de vaines questions, de disputes de mots , de recherches inutiles , de verbiages creux , de pointilleries qui deshonnorent les Sciences , & qui deshonnorent presque la Raison elle-même, puisqu'elle n'a pas encore eu la courage de s'affranchir de ce joug.

Que dirai-je de l'esprit de dispute auquel il faut se former , ou se résoudre à devenir le rebut de ceux qui l'estiment , & qui s'y plaisent ? Parler beaucoup sur rien, s'échauffer , s'animer sur des néants : combattre ou faire semblant de combattre avec emportement les Vérités les plus claires , & souvent même les plus saintes : défendre sans rougir les opinions les plus incertaines : décider avec précipitation & avec présomption sur ce qu'on ne fait point , & qu'on

qu'on ne peut favoir au juste , & foutenir ses décisions avec la dernière opiniâtreté : voilà des Noviciats redoutables ; voilà des pertes de tems qui désolent ceux qui connoissent le prix du tems , & qui les font gémir. Par ces raisons , il en faut convenir , tous ceux qui ont l'esprit juste & le cœur droit , paroissent bien mériter quelque dédommagement , pour tant d'heures perdues , que les heureuses dispositions de leur bon esprit , & de leur bon cœur , leur auroient fait mieux employer.

Difficulté dans la voye d'Auto-rité.

On n'est pas plutôt sorti de ces premiers embarras qu'il faut s'embarquer sur une Mer orageuse , & couverte de naufrages scandaleux. Me fera-t-il permis de représenter sous cette image, l'étude de la Théologie , c'est-à-dire d'un côté la découverte des Vérités qui doivent être l'objet de notre foi , & d'un autre la discussion des Erreurs que l'Esprit humain , fécond en égaremens , a mêlé parmi ces Vérités ? La cherchera-t-on cette Vérité dans la lecture des Synodes & des Conciles ? Prendra-t-on , pour Maîtres absolus , des hommes sujets à l'erreur , contre ce précepte de JÉSUS-CHRIST : *N'appellez personne votre Pere : n'appellez personne votre Maître & votre Docteur , car vous n'avez qu'un seul Docteur , qui est Christ , & quant à vous vous êtes tous freres.* Se foumettra-t-on en aveugles & sans examen , par intérêt & par politique , à la décision des hommes , quoique si peu d'accord entr'eux ? Examinera-

nera-t-on leurs raisons & leurs procédures ? Que de scandales , que de préjugés , que d'accusations téméraires , que de disputes de mots , que d'emportemens , que d'intrigues , que de cabales !

Prendra-t-on le parti de s'en tenir à un seul Syftême , que l'on choisira au hazard, sur lequel on jettera le fort , ou sur lequel le hazard de la naissance l'aura lui-même jetté ? Mais sur quelles lumières naturelles, se fondera-t-on pour croire , sans l'avoir examiné , que la connoissance de la Vérité soit le privilège d'un certain Climat , & attaché à une certaine mode de décider, & d'enseigner aux autres ce qu'on ne croit vrai soi-même , que pour s'épargner la peine de la discussion ? Si l'on veut bien s'en tenir à la foi de ses Compatriotes, comme si on les connoissoit pour des Prophètes & des Apôtres , comment se donnera-t-on la liberté de monter dans ces Chaires Sacrées, pour y annoncer aux autres de la part du Dieu de Vérité, ce qu'on ne croit vrai que par la confiance avec laquelle on se repose sur des hommes, qu'on fait n'être point infallibles ? Que répondre à un de vos Auditeurs qui, possédé du juste & louable desir de connoître les Vérités salutaires sans aucun doute , vous demanderoit en confidence, si ceux que vous avez réfutés ne s'appuyent point sur d'autres raisons que celles , dont vous avez démontré le foible ? Oseriez-vous bien lui répondre ?" Il y en a de plus fortes , mais je

Nécessité
de l'Examen.

„ n'ai pas trouvé à propos de les rapporter,
 „ parce qu'elles nous embarrassent. Ou ose-
 „ riez-vous lui répondre ? Je m'imagine cha-
 „ ritablement qu'ils n'en ont point d'autres,
 „ parce que je n'en ai pas vu d'autres dans
 „ les Livres que j'ai choisis pour les règles
 „ de ma croyance, & de ma manière d'ex-
 „ pliquer la Parole de Dieu. ” *Comment donc !*
 „ *sur un fait de si grande importance, vous pro-*
 „ *noncez sans avoir ouï les deux parties ! Vous*
 „ *traitez d'abominable celui dont vous n'avez*
 „ *pas daigné lire & examiner les raisons !*
 „ *Vous vous donnez l'autorité d'instruire les*
 „ *autres, quand vous avez été si peu soigneux*
 „ *de vous instruire à fond vous-même !*

Lire les Ouvrages d'un homme, unique-
 ment à dessein de le condamner, si ce n'est
 pas une très-injuste prévention, qu'on me
 dise ce qu'on doit appeler de ce nom, &
 ce qui doit passer pour injuste. Il faut donc
 examiner, & il faut examiner sans préjugé,
 sans quoi un examen ne mérite pas ce nom.
 Mais quelle force d'esprit ne faut-il pas
 s'être procurée pour examiner avec cette
 circonspection ? De quel amour, de quel
 zèle pour la Vérité ne faut-il pas être en-
 flammé, pour ne chercher qu'à la connoître,
 pour chercher à lui rendre homma-
 ge, de quelque bouche qu'elle sorte, &
 pour la respecter, quelque contraire qu'elle
 paroisse ou à des passions séduisantes, ou
 à des intérêts importans ? Avec combien
 de circonspection n'est-il pas nécessaire de
 faire ces examens ? Sur combien de ques-
 tions

tions ne faut-il pas les recommencer? De combien de secours ne faut il pas s'être fortifié pour ne s'y méprendre point? Combien de fois ne faut-il pas retourner sur ses pas? De combien de surprises n'a-t-on pas besoin de se garantir? Que de veilles! Que de lectures! Que de consultations.

Ce n'est pas assez d'avoir appris ce qu'il faut croire, il faut encore, & peut-être est-ce le principal, s'instruire à fond sur ce qu'on doit éviter & sur ce qu'on doit faire. Il faut se saisir des principes du Droit, il faut en savoir faire naître toutes les conséquences nécessaires, pour éclairer toutes nos démarches & nous diriger dans tous les cas: il faut savoir reconnoître l'accord parfait de la Révélation avec la Raison sur nos devoirs: il faut avoir porté ses recherches jusques à découvrir les plus légères sources des préventions, qui nous trompent, qui nous font condamner ce qui est innocent, ou qui nous disposent à nous permettre ce qui est déraisonnable: il faut savoir par combien de malheureux principes il arrive aux hommes de trouver dur, ce qui devrait s'emparer de toute leur affection: il faut chercher tous les moyens qui peuvent applanir les difficultés que la Nature corrompue, & que les habitudes invétérées opposent à la Vertu; il faut s'être accoutumé à sentir toute l'efficace des motifs, qui peuvent nous y rendre inébranlables.

Ce n'est pas assez d'avoir éprouvé l'efficace de tout ces secours, & de tous ces

motifs , & de s'en être rendu l'usage facile , par l'affiduité à s'en servir ; il faut les savoir faire goûter aux autres. C'est ici un nouvel Art, dont il est encore absolument nécessaire de connoître toutes les règles & les secours : on y parvient par une étude sérieuse du Cœur humain : il faut savoir ce qui l'ouvre & ce qui le ferme, ce qui le gagne & ce qui le rebute : il faut s'instruire des routes, & souvent des détours par où l'on y entre ; il faut apprendre de quelle manière on peut venir à bout de faire penser les autres comme on pense soi-même , & les amener, en peu d'heures , à des idées & à des sentimens , où l'on n'est venu qu'après plusieurs jours, & quelquefois même après plusieurs années. On peut juger de la difficulté de cet Art, puisque de l'aveu des plus grands Maîtres , *ce n'est pas même une médiocre habileté de savoir discerner ce qu'il faut taire d'avec ce qu'il faut dire.* Que fera-ce quand il faudra choisir entre plusieurs manières , dont il est possible d'exprimer une Vérité , la plus propre à s'emparer de l'attention ? Que de lectures , que de réflexions, que d'exercice ne faut-il pas pour s'en rendre capable ? Quelle docilité n'est-il pas nécessaire d'avoir pour écouter les conseils ? Quelle attention, quelle justesse pour en bien juger ! Quels heureux talens n'a-t-on pas besoin d'acquérir pour se trouver également éloigné de la crédulité & de la présomption ? Et quelques dons qu'on ait reçus de la Nature , combien d'essais ,

com-

Cic. de
l'Orateur.

combien de réflexions , combien de retours sur soi-même , & sur ses Compositions , ne faut-il pas mettre en œuvre , pour se procurer ces talens ? A combien de génies différens n'est-il pas nécessaire de faire attention ? A combien de goûts ne faut-il pas s'accommoder ? Et enfin , après s'être assuré de ce qui est le mieux , bien souvent quel courage ne faut-il pas avoir , pour oser le suivre préférablement à des routes moins propres à éclairer , mais autorisées par la coutume & par la pratique de ceux qui deviennent redoutables , dès qu'on se donne la liberté de ne pas les imiter dans les choses mêmes indifférentes ?

Après avoir pu soutenir tous ces travaux , Exercices publics. après être heureusement sorti de tous ces dangers , on est enfin en état de se rendre utile aux autres , on s'y destine actuellement , on y va travailler. Alors il faut choisir ses matières , il faut les méditer , il faut les examiner de nouveau ; car il ne seroit pas raisonnable de s'en tenir à ce qu'on en a appris dans sa jeunesse. Il faut ranger ses idées dans son esprit , il faut les énoncer dans un stile qui leur convienne , il faut écrire ses Compositions , il faut les relire , les corriger , les rectifier ; il faut les reciter , & après s'être acquitté de tous ces devoirs & de tous ces travaux , il faut penser dès le lendemain à les recommencer , & continuer cette carrière jusques à ce que la mort en ait assigné le dernier terme.

Travaux
particuliers.

On se doit au Public, on se doit aux Particuliers: l'un vient à vous avec des scrupules qui l'inquiètent, & avec des doutes qui le troublent; dans ces cas-là, avec quelle complaisance ne doit-on pas écouter les objections? Avec quelle sensibilité ne doit-on pas entrer dans les inquiétudes, & avec quelle adresse ne faut-il pas s'y prendre, pour dégager un homme de ses préventions, & pour dissiper des ténèbres & des fausses lueurs, que l'agitation de son ame lui fait regarder comme des lumières & respecter comme des vérités? On a des avis à donner: avec quelle sincérité n'est-on pas obligé de le faire, pour ne pas compromettre sa conscience? Mais en même tems de combien de précautions ne faut-il pas user, combien de détours ne doit-on pas mettre en œuvre, & à combien de diverses reprises ne faut-il pas y revenir, pour les donner avec succès? Dans quels embarras ne se trouve pas un homme, appelé à terminer des contestations, & à concilier des esprits aigris? Où est celui qui connoisse assez peu le Monde, pour regarder comme une peine médiocre, celle qu'il faut se donner pour ne pas augmenter les animosités en les combattant, & pour ne pas faire tomber sur soi les haines qu'on veut faire cesser entre les autres? Enfin, ne faut-il pas avoir le courage de renoncer presque aux agrémens de la vie, ou du moins de les interrompre à tout coup, pour courir chez des mourans, pour pré-
férer

férer le commerce des personnes en larmes à celui des personnes satisfaites , & quitter une maison ou tout est dans la joye , pour se porter là où l'on n'entendra que des plaintes & des gémissemens ? Voilà quelques-uns des travaux : passons aux récompenses.

L'Esprit Eternel qui conduisoit les Apôtres connoissoit à fond la Nature Humaine, qui est son Ouvrage , & par là prévoyoit parfaitement ce qui étoit nécessaire pour faire subsister l'Eglise. D'ailleurs cet Esprit très-Saint & très-Juste , ne voulant pas que l'Eglise de JÉSUS-CHRIST fût une Société qui se deshonorât par des injustices , a trouvé à propos que les Ecrivains de l'Evangile fissent souvenir les Chrétiens , que cette Maxime du Bon-Sens, alléguée par JÉSUS-CHRIST lui-même : *l'Ouvrier est digne de son salaire*, les regardât de très-particulièrement. En effet, j'ose encore le dire , & l'on en conviendra aisément, pour peu qu'on y fasse attention, il n'y a pas de travaux comparables à ceux des bons Pasteurs. Les bras des Laboureurs & des Artisans travaillent , mais leur esprit se repose tout autant qu'il leur plaît. Mais quant à ceux qui se dévouent à instruire, c'est leur esprit qui ne se donne aucun relâche ; si leur corps travaille , leur attention s'épuise encore plus. Quelque sujet de chagrin qu'ait un Ouvrier , il est très-rare que ses mains en soient arrêtées,

Témoignages.

LUC. X.
V. 17.

qu'il veut pour se distraire ; mais le travail d'un homme qui enseigne l'occupe tout entier, il n'a pas l'esprit parfaitement libre ; s'il est travaillé de quelque inquiétude , il faut qu'il s'en dégage , ou qu'il se roidisse contre son sort par les efforts les plus pénibles. Où est l'homme d'un cœur assez dur, je vai plus loin , où est l'homme assez barbare , pour n'être pas consterné, je ne dis pas à la vûe, mais à la seule idée d'un homme de bien qui , sortant d'une méditation profonde , que la lassitude l'oblige à interrompre & qu'il va reprendre dans peu de momens , ne met les piés hors de son Cabinet, que pour être le témoin du triste état de sa maison & des besoins de sa famille ? Quel affreux contraste ! D'un côté, je vois des gens vendus au monde passer leur vie dans les délices, dans l'abondance & la fierté : d'un autre je vois un homme qui connoît & craint Dieu , & qui donne presque tout son tems à penser aux moyens de le faire connoître & craindre aux autres , afin de leur faire éviter une éternelle misère , & de les amener au bonheur éternel ; je le vois être le jouet de l'adversité, ramper dans la misère & passer ses jours dans une humilité négligée autant que respectable. *Est-ce donc si grande chose, dit-foit St. Paul, que vous nous donniez les charnelles, quand nous nous donnons tout entiers à vous procurer les celestes ?* Celui qui a bien servi dans un poste inférieur, se rend digne d'un autre où il est juste qu'il trouve

1 Cor.

IX. 7-14

1 Tim.

III. 13.

trouve

trouve une plus grande récompense. *Ceux* ^{I Cor. IX. 7-14.}
qui servent à l'Autel doivent vivre de l'Autel. ^{I Tim. V. 17, 18.}
Faites du bien à tous , mais principale- ^{Gal. VI. 6-10.}
ment aux domestiques de la foi , & par con- ^{I Theff. V-12.}
séquent à ceux qui la prêchent. Les Apô-
tres n'ont pas demandé pour eux-mêmes :
lorsqu'ils ont reçu ce n'a jamais été au de-
là de l'absolument nécessaire, qu'ils n'ont
pas même toujours exigé. Le premier éta-
blissement de l'Eglise , qui devoit être mi-
raculeux, le vouloit ainsi ; mais sa conser-
vation, qui devoit se faire par des moyens
naturels , demandoit qu'on pensât au Sa-
laire temporel de leurs Successeurs, ils en
font voir la justice & la nécessité. Ceux qui ^{I Tim. III. 13.}
se seront bien acquittés de leur Ministère s'ac-
querront un degré honorable & pourront an-
noncer la foi de JÉSUS-CHRIST avec une gran-
de liberté.

C'est une Maxime du Droit Naturel, que ^{Les Mi-}
 ceux qui font quelque sacrifice à l'utilité du ^{nistres}
 Public, doivent être dédommagés de ce ^{doivent}
 qu'ils perdent , par ce Public qui profite ^{être dé-}
 pendant qu'ils perdent. C'est là un des ^{domma-}
 grands fondemens sur lesquels la justice ^{gez.}
 des Salaires est établie. Jetez les yeux
 sur ce qui se passe dans la Société , vous
 trouverez que chacun y pense à soi-même,
 que chacun s'y rend attentif à ses intérêts,
 & trouve , dans les soins qu'il se donne
 pour les avancer , une occupation légitime.
 Il en faut excepter ceux qui se dé-
 vouent à instruire les autres ; ils sont ordi-
 nairement réduits à négliger leurs propres
 fonds,

fonds , quand ils en ont , & à négliger en même tems mille moyens innocens de faire fortune , que le commerce des hommes présente à tout coup , pour se renfermer tout entiers dans des soins d'une toute autre nature. Où est l'homme assez aveugle , pour ne pas comprendre à quel point il est juste de les dédommager de ce qu'ils perdent , & que leur esprit , si capable d'attention & de travail , leur auroit infailliblement procuré dans tout autre genre de vie ?

Mais pourquoi me bornerois-je à ce motif de dédommagement ? Il en est d'une toute autre justice & d'une toute autre nécessité. On ne parvient point à se procurer toute cette érudition , toute cette netteté & cette justesse de connoissances , toute cette facilité de stile , tous ces talens , en un mot , si nécessaires à un Ministre de l'Évangile pour réussir dans ses fonctions : on ne parvient point à tout cela sans de grands fraix ; il en est peu d'assez riches pour ne consumer dans cette vûe que leurs revenus , il n'y en a que trop dont le capital y va tout entier. Les Peres s'épuisent & se retranchent presque le nécessaire , pour amener leurs enfans au point d'exercer un si saint Emploi , à la satisfaction de leur conscience , à l'honneur de leur Patrie , & , ce qui est infiniment plus important , à la gloire de Dieu , au contentement de l'Église , & au salut des Ames ; on profite chaque jour de tous ces travaux & de toutes ces

ces dépenses sans penser à les reconnoître. Non, je me trompe, cela est impossible, ce n'est point ceux qui en profitent qui négligent d'y faire attention, c'est ceux qui n'en profitent point, qui s'en passeroient de tout leur cœur, qui n'en font point de cas, ou qui en font très peu : d'autres soins que ceux de la Religion les occupent : on la laisse aux personnes du plus bas ordre, c'est le pis aller du petit peuple, ou si vous voulez sa consolation ; qu'ils se contentent d'avoir des Ministres de leur sorte. Il naît de là de tristes inconvéniens : les peres qui ont du bien, trop attentifs au temporel, destinent leurs enfans à d'autres Emplois, & le plus difficile de tous est abandonné à des gens qui n'ont rien à perdre, & qui sont réduits à vivre ou d'aumônes ou de leur industrie : les uns rampent toute leur vie dans une bassesse à l'habitude de laquelle ils se sont formez dès leur enfance : les autres éblouis par une fortune médiocre, mais grande & glorieuse pour eux, ne se connoissent plus : ils oublient tout le passé, & ils veulent que tout le monde l'oublie ; & comme cet oubli ne leur paroît pas extrêmement facile, ils deviennent défiants, soupçonneux, formalistes, & ramènent dans l'esprit des autres des idées qui leur déplaisent, par le trop grand soin même qu'ils se donnent pour les prévenir. On voit, sans que je le dise, à quoi aboutissent toutes ces illusions & tous ces écarts.

Laif.

Le dé-
domma-
gement
doit ré-
pondre
à l'utili-
té de
leurs
Services.

Laissons à part les interêts de l'Eternité & ces fruits de l'instruction, au prix desquels on ne peut rien imaginer qui soit comparable, si ce n'est leur durée sans bornes. Si l'on pressoit cette considération, on iroit trop loin, & il sembleroit qu'on demande beaucoup plus qu'il n'est honnête d'accepter. On ne demande point des superfluités. Qu'on se borne à regarder les Services de ceux qui ont soin des Ames, par rapport aux utilitez que la Société en tire pendant le cours de cette vie. Qu'est-ce qui peut plus contribuer à donner aux Maîtres des Sujets soumis, que la pensée qu'on sert Dieu en servant ceux qui portent son image? Qu'est-ce qui peut le plus contribuer à procurer aux Sujets des Maîtres qui ayent de la douceur & de l'équité, que la pensée qu'ils ont dans leurs Sujets des freres, qu'un Pere commun, le Dieu des Cieux & de la Terre, recommande à leurs soins, & à la félicité desquels il veut qu'ils se dévouent? Et en général qu'est-ce qui fait le plus de desordre dans la Société, & qui contribue le plus à la misère des hommes, que les Erreurs & les Vices dans quelque rang qu'on les voye?

Le Pu-
blic le
doit.

L'Eglise ne fait plus aujourd'hui, à un très-grand nombre d'égarés, qu'un seul Corps avec l'Etat, & dès que dans un País, chacun fait profession du Christianisme, la Société Religieuse se confond avec la Société Civile. Cela étant, il est visible que
chacun

chacun doit avoir part aux avantages de cette Société, à proportion de ce que sa profession a d'influence sur ce qui en fait le bonheur. Or, afin que chacun profite de la Société, à proportion de l'obligation qu'elle lui a, on doit se rendre attentif à la nature des travaux, à l'importance des fonctions, à la dignité des rangs, & combiner tous ces rapports conformément à la vérité & à la justice; or ces combinaisons appliquées à ceux dont la vie se passe à méditer & à enseigner les plus grandes & les plus nécessaires de toutes les Véritez, les mettront infailliblement en état de remplir leur destination, non seulement avec une facilité toute autre, mais, ce qui mérite infiniment plus d'attention, avec un tout autre succès.

Dans quelque prospérité que soit le Corps de l'Eglise & de quelque calme qu'il jouisse, certainement on peut dire des Pasteurs qui remplissent toute l'étendue de leurs obligations, que *s'ils n'avoient d'espérance que dans cette vie, ils seroient, non seulement, les plus misérables des hommes, mais les plus misérables des Animaux.* L'Imagination des Poëtes, pour se représenter la punition d'un Scélérat dans les Enfers, après un *Prométhée* dont les entrailles sans cesse renaissantes sont continuellement déchirées par un Vautour, n'a rien pu inventer de plus frappant qu'un *Sisyphé*, condamné à porter au-dessus d'un Rocher, un Caillou d'une grosseur énorme, qui en retombe

I Cor.
XV. 19.

tombe dès qu'il s'y trouve placé , & qu'il faut incessamment aller chercher au fond d'un précipice , pour le reporter à la même place , d'ou il se précipite la seconde fois comme la première , & à la troisième comme à la seconde , & toujours ainsi sans aucune fin. N'est-ce pas là une image assez juste des peines d'un Ministre, très fatigantes en elles-mêmes , & qui reviennent continuellement ? Où ne faut-il pas aller chercher la Vérité , pour la mettre dans son jour ? & combien de fois , & sous combien de formes , n'est-on pas obligé de la ramener sous les yeux des hommes , qui la laissent à tout coup échapper ? Si l'on n'arrêtoit pas son attention sur les fruits éternels de ces peines , & si l'on n'en attendoit point d'autres de la Prédication de l'Évangile , que ceux que les Prêtres des Payens & les Ministres de Mahomet tirent de leurs Cultes , de leurs Erreurs & de leurs Superstitions , ne vaudroit-il pas mieux être un Animal brute pour labourer la terre sous le joug pesant d'une Charrue, que d'être né un homme , pour jouer parmi les hommes un rôle si fatigant & si infructueux ?

Quel triste spectacle que celui du Genre-Humain , quand on y fait sérieusement attention ! Les hommes naissent dans les pleurs , leur enfance se passe dans l'ordure & dans la foiblesse. Dès là on les laisse dans l'ignorance , ou on les élève dans des préjugés. Non seulement on les abandonne aux

ne aux panchans de leur nature en desordre, on affermit encore ces panchans par une infinité de mauvais exemples. Regardez les hommes dans le tems de leurs joyes les plus vives, c'est alors qu'ils vous feront le plus de pitié. Pour l'ordinaire, ils n'en goûtent qu'à proportion qu'ils s'oublient eux-mêmes : c'est souvent par des péchez qu'ils s'en procurent les occasions : la licence les accompagne, l'ingratitude les flétrit, & l'oubli de Dieu les rend tout à la fois criminelles & funestes; s'ils ne se couvrent pas tout exprès les yeux, pour s'empêcher de voir les précipices où ils courent, les passions auxquelles ils se livrent & qui leur troublent l'esprit, font sur eux tout l'effet d'un bandeau.

Sans penser non plus qu'ils doivent mourir, que s'ils étoient en possession d'une ^{Rom. II. 5.} vie impérissable, l'un ne se lasse point d'amasser des thrésors, qu'un héritier dissipera; un autre *s'amasse des thrésors de colére* & s'attire les plus justes & les plus redoutables coups de la Vengeance Divine, par son ardeur obstinée à se vanger. Un autre se ferme tout accès à la miséricorde par ses hauteurs & par ses duretés, & s'attire fiérement & brutalement l'indignation de celui qui résiste aux superbes. On en voit qui se font eux-mêmes des Loix, qui se choisissent des Dogmes & qui se prescrivent des routes, dont ils se flattent que la foi & l'observation leur feront obtenir la
faveur

faveur de Dieu , d'un Dieu très-sage & très-saint , qui en a ordonné de toutes opposées , & dont leurs fantaisies superstitieuses deshonnorent le Culte. On en voit qui font servir la Religion même de JÉSUS-CHRIST , établie pour faire régner la paix, de prétexte aux guerres les plus sanglantes & aux persécutions les plus inhumaines & les plus impitoyables. Chez des gens qui font une profession singulière de sainteté, la Religion n'est souvent qu'un Systême de disputes, qu'un assemblage d'obscuritez, d'inutilitez & d'anathêmes, qu'un chaos de mal-entendus , qu'une source de discorde & de haines , & ils vont si loin qu'ils se croiroient même coupables de Sacrilège, s'ils faisoient un Sacrifice à la charité de ces haines & de ces horreurs.

D'où les
Ministres
de l'E-
vangile
doivent
tirer les
hom-
mes.

Voilà tout autant de labyrinthes ténébreux où les Ministres de l'Évangile doivent aller chercher les hommes , pour les faire marcher dans la lumière & les mettre dans les routes unies qui conduisent à Dieu & à l'Éternité. Voilà les abîmes , voilà les gouffres d'où ils doivent les retirer, pour les transporter dans la Cité du Dieu vivant , dans cette Cité où il habite sur la Terre par sa grace , & dont les routes conduiront à celle qu'il remplit de sa gloire dans le séjour des Bienheureux.

Excel-
lence du
Ministère.

Servir aux desseins éternels du Créateur des hommes , arracher des freres au Démon , les garantir du desespoir qu'ils se préparent , leur apprendre à connoître Dieu,

Dieu, à suivre leur Sauveur, à vivre sous ses yeux, à sentir sa paix & ses consolations, à prévenir enfin & à goûter déjà sur la^{4.} Terre les délices du Paradis: c'est la tâche des Ministres, aura-t-elle trop peu d'attraits pour les résoudre à s'y consacrer & à la remplir dans toute son étendue? Faudra-t-il les y engager par d'autres motifs & par d'autres intérêts? Se pourroit-il qu'il leur vint dans l'esprit de dire aux autres hommes, *que nous donnerez-vous, & nous travaillerons à vous sauver & à nous sauver avec vous?* Il n'y a qu'à faire attention sur la grandeur du Ministère, pour mépriser de tout son cœur tout ce qui seroit capable de le rendre méprisabled par des vûes indignes de lui. Faire briller aux yeux des hommes ces grandes Véritez que J'ÉSUS-CHRIST a scellées de son Sang, que ses Saints Apôtres ont arrosées du leur, & pour la démonstration desquelles l'adorable Auteur de l'Univers a changé tant de fois ces Loix de la Nature qu'il approuve, qu'il aime & qu'il a lui-même établies: faire qu'un Sang si précieux n'ait pas été versé sans fruit, travailler afin que les Cieux & la Terre ne se soient pas émus en vain (a), & que ces merveilles de la bonté de

(a) Agg. II. 6. 7. Ainsi a dit l'Éternel des Armées: Encore une fois, qui sera dans peu de rems, j'ébranlerai les Cieux & la Terre, la Mer & le Sec. Et j'ébranlerai toutes les Nations, afin que les desirez d'entre toutes les Nations viennent, & je remplirai cette Maison de gloire a dit l'Éternel des Armées.

de Dieu, qui passent la Raison, ne soient pas mises par leur propre grandeur, au rang des choses incroyables : dissiper les ténèbres que les abîmes de l'Enfer & de la corruption du Cœur humain répandent sans cesse sur ces Véritez : apprendre aux hommes à fixer leurs yeux sur le Soleil de justice & à s'éjouir de sa lumière : les convaincre de ce qu'ils doivent croire, leur rendre aimable tout ce à quoi ils sont appelés, & leur découvrir les moyens de s'en acquitter aisément ; est-ce là un travail auquel on ait besoin de s'animer par d'autres motifs que ceux qui se tirent de sa propre grandeur & de l'importance inexprimable de ses suites ? Y peut-on penser sans se souvenir de ces paroles que St. Jean ouït du Seigneur, sans se les appliquer & les emprunter pour soi-même : *Je viens & je porte avec moi mon Salaire* ? Oui les véritables & dignes Pasteurs de l'Evangile portent leur salaire dans leur cœur & trouvent leur récompense dans l'Ouvrage auquel ils se dévouent.

La Sageffe infinie du Seigneur a trouvé à propos de placer ces *thréfors dans des Vases de terre*, afin que la gloire du succès se rapportât à lui, & non pas à ces foibles Instrumens qui ont si peu de proportion avec la grandeur de leurs effets. Mais cette disproportion, fut-elle plus grande encore, n'empêche pas qu'il ne soit vrai qu'ils sont des Instrumens dans sa main, & des Instrumens animés ; ils sont Ouvriers avec

Mal. IV.

2.

Luc. II.

32.

Jean I.

2.

Apoç.

XXII.

12.

Ch. IV.

7.

1 Cor.

III. 8.

avec Dieu , ils font des pierres dans le Temple de sa gloire , que sa main y a placées (a) ; mais ils y font des pierres vivantes , des pierres qui ont de la vie & de l'action , & par là ils ne se doivent permettre aucun repos dès qu'il approche tant soit peu de la paresse & du relâchement.

Tous les jours nous voyons nos semblables tomber à nos côtés, la mort termine tout d'un coup leur sort temporel & décide de leur éternité. O mon Dieu ! que deviennent-ils ? Dans quelle mondanité la plupart n'ont-ils pas vécu ? Dans quelle sécurité profonde leurs jours n'ont-ils pas coulé ? Quelle avidité pour le gain ! Quel abandon aux plaisirs ! Quel dévouement à la vaine gloire ! Quelle indolence au contraire pour la lumière & le devoir ! Que leur repentance a été foible , ou qu'elle a été équivoque ! Qui nous assurera que , rendus à la santé , ils auroient vécu d'une vie nouvelle , & qu'on n'auroit plus reconnu dans leur conduite les traces de leurs premières inclinations ? C'est à sauver ce qui reste que les Ministres doivent donner tous leurs soins , c'est à les mettre en sûreté qu'ils doivent consacrer leurs jours, leurs veilles, leurs talens, leurs études

(a) 1 Pierre II. 5. Et vous comme autant de Pierres vivantes, vous êtes l'Edifice, la Maison spirituelle, un Sacerdoce saint, pour offrir des sacrifices agréables à Dieu par Jésus-Christ.

des & leurs connoissances. En pourroient-ils trop faire, & la moindre négligence n'est elle pas un relâchement criminel ? Il ne s'agit pas de s'opposer aux effets d'une contagion, qui ne menace que des jours périssables ; il s'agit de faire échouer toute la malice, toutes les ruses & les efforts de l'Ange de la mort éternelle. Ce n'est pas contre la chair & le sang seulement, *c'est*

Eph. VI.
12.
11. 2.

contre les malices qui sont dans les airs, c'est contre le Prince des ténèbres, c'est contre celui qui a terrassé notre premier Pere qu'ils doivent combattre pour les autres, & leur apprendre à combattre eux-mêmes pour leur propre salut.

Je reconnois donc, qu'il est possible à un Ministre très-sanctifié de se soutenir

Jean
XIII. 16.
XV. 20.
Matth.
V. 12.

contre les mépris & les injustices du Monde, dont les adorateurs ont méprisé son Grand-Maître. Mais ce Monde n'en est pas moins criminel dans ses mépris & dans ses injustices.

Il seroit à souhaiter que ceux qui se destinent à un si grand Emploi, au lieu de s'y porter, presque sans savoir pourquoi, examinassent avec un grand soin leurs talens & leurs dispositions, & que pour réussir mieux dans un examen de cette importance, ils consultaient des gens de bien, fort éclairés & fort habiles. Il leur seroit encore très-important de réfléchir sur les secours auxquels ils peuvent s'attendre, pour achever heureusement leurs études, & très-particulièrement sur les forces

forçés qu'ils se sentent pour se mettre au-dessus des besoins ; un homme seul peut les mépriser , mais quand ces besoins se multiplient , parce qu'ils se font sentir à d'autres *soi-même* , il est bien difficile de les soutenir. Chez les Catholiques , le Clergé s'est imposé la Loi du Célibat , pour dépendre moins de la Puissance séculière , chez les Protestans on aime à voir qu'on prenne un autre parti , par lequel on s'engage plus avant dans cette dépendance. De tout ce qu'on vient de lire , il sera facile de conclure avec quelle attention , des Professeurs Chrétiens doivent se faire une Loi de veiller sur les études & la conduite de ceux qui vivent sous leurs yeux & se destinent au St. Ministère , pour les éloigner de la paresse , de la sensualité , de l'impolitesse , des querelles & des dissipations de tout genre , qui régner dans les Académies. C'est ce qui leur seroit facile , & dont on traitera dans la suite de cet Essai en parlant de la Discipline qu'il convient d'observer dans ces Ecôles de Lumière & de Vertu.

Mais est-ce qu'on gênera les Etudians des autres Facultez tout comme les Théologiens ? Pourquoi non. N'y a-t-il que les Prétendans au Saint Ministère qui soient dans l'obligation de vivre en Chrétiens ? Ne serons-nous pas tous jugés par la même Loi ? & une partie des hommes rejettent-ils leurs fautes sur les prétendus Privilèges de leur Profession , & s'en couvri-

ront-ils pour justifier leurs scélérates, leurs débauches de tout genre, leurs grossièretés & leurs férocités ? Ne fait-on pas qu'un peu de levain fait lever toute la pâte, & que par conséquent dans une Académie, la corruption & la licence d'une partie s'étendrait bien-tôt sur l'autre ? Dans un tems de peste, se borneroit-on à donner des préservatifs aux Théologiens, sans se mettre en peine des autres ? Dans des tems de santé, comptera-t-on pour rien les maladies de l'Âme ? Et si l'on doit travailler à pourvoir l'Eglise de bons Ministres, n'est-on pas encore obligé à donner à l'Etat de bons Sujets ?

Combien de gens se sont ruinés, pour avoir suivi les conseils d'un Avocat ignorant ou interressé, & à plus forte raison ceux d'un prétendu Jurisconsulte entaché de ces deux défauts !

Combien de familles privées d'un Pere qui en auroit été l'appui, & combien de Peres privés d'enfans qui auroient fait leur consolation, s'ils avoient eu recours à des Médecins plus habiles ou plus gens de bien ! On endort sa conscience dans les premières années de ses études, & dès là on voit sans inquiétude la vie des autres hommes entre ses mains, & une partie de plaisir fait négliger un malade. Qu'il seroit à souhaiter que la douceur & la modestie évangélique regnât dans les Consultes de ces Messieurs, & qu'ils y entraissent dégagés de tout préjugé & d'esprit de parti !

Mais,

Mais, à quelque science qu'on s'attache, est-ce en vivant dans la licence qu'on y fera des progrès? Pendant qu'on se partagera entre des inclinations toutes opposées, & qu'on en aura le cœur tyrannisé, se formera-t-on à l'habitude d'étudier avec ordre & avec circonspection? se formera-t-on au goût de l'évidence, à l'amour de la Vérité, à l'esprit d'examen, à l'habileté nécessaire pour démêler le vrai d'avec le faux, & le certain d'avec le simple vraisemblable?

Je prévois qu'on m'objectera que si l'on se roidit à faire vivre les Etudiens dans une exacte régularité, on dépeuplera les Académies. À ceux qui me feront cette objection, je demanderai s'ils n'y reconnoissent pas la voix de l'intérêt, & si cette voix ne doit pas être suspecte à proportion qu'elle est intéressée? Qui oseroit nier que de deux maux, il ne faille se résoudre au moindre, quand on ne les peut éviter l'un & l'autre; & de deux maux, quel doit être compté pour le plus grand, ou la perte des Professeurs moins payés de leurs Collèges, & celle des Bourgeois qui tirent moins de leurs chambres, ou la continuation de la Jeunesse à se corrompre? Mais il faut avoir la charité de faire cesser ces terreurs paniques. Nombre d'Etudiens, voyant les bonnes Loix ponctuellement observées, se déroberont à ce joug, j'en conviens; mais ce qui restera, débarrassé de ces piliers de débauche & de desordre,

se réglera facilement & se trouvera bien d'observer les règles. Les Peres instruits de ces succès, à moins qu'ils ne soient insensés, s'empresferont d'envoyer leurs fils dans une Académie, d'où l'on sort tel qu'on doit être.

Une plainte des plus générales, dans les personnes de bon goût, c'est que l'on en sort dénué des belles manières, & sans talent pour la conversation. Je ne m'en étonne pas : on ne sauroit s'y former autour d'une Table où la Bouteille préside : la conversation est la nourriture de l'Ame, c'est là où les fruits de la lecture germent, poussent & prennent de la vie ; mais rien n'est plus propre qu'un Vuide-bouteille à l'interrompre & à la déranger. Pour moi, si j'étois né Sanglier, & si j'étois un *Matadore* parmi les Animaux de mon espèce, je ferois venir des Indes deux ou trois Singes, des plus gros qu'on pût trouver, je les ferois monter sur un des Chênes de la Forêt, où je ferois ma résidence & où mes Confreres viendroient me faire la cour, & de là je leur ordonnerois d'abattre force glands ; mais il convient de destiner une toute autre nourriture à des Animaux raisonnables. Pour leur marquer ma reconnaissance de leurs visites, je travaillerai donc à me rendre capable de les entretenir, & de leur dire modestement, aisément & agréablement, des choses qui pourront leur paroître dignes d'attention & dont ils ne seront pas fâchés de se souvenir ;

venir ; & si je m'apperçois qu'ils aiment mieux être écoutés , je profiterai de ce qu'ils auront l'amitié de me dire , & cela ne vaut-il pas mieux que quelques Verres de liqueur qu'ils pourront boire dans leur chambre , s'ils y font pressés par la soif ?

Les Peres se feront un devoir de laisser séjourner quelques années leurs Enfans dans une Académie , où tout sera bien réglé pour les mœurs. Là ils auront le tems d'étudier par ordre , & de se procurer un fonds solide de Science qu'ils feront ensuite en état d'augmenter d'eux-mêmes.

J'ai parlé de l'utilité de la Physique dans une Brochure Latine imprimée à Groningue & le peu que j'en ai dit , peut suffire pour déterminer à cette étude ceux qui n'ont pas peur de s'éclairer , & qui ne se font pas une espèce d'honneur de fuir la lumière. J'ai encore suffisamment ébauché l'utilité des Mathématiques & la méthode de les étudier avec fruit dans un Discours qui sert de Préface à mon Arithmétique. Mais à quelque Profession qu'on se détermine , Théologie , Jurisprudence , Médecine , il importe que tout cela soit précédé par une étude préliminaire de Logique , & cette étude doit être faite avec quelque étendue. Les Abbregés ne servent qu'à tromper cruellement la Jeunesse , & qu'à abuser sans miséricorde de sa paresse & de sa crédulité , pour lui faire croire qu'elle possède le grand Art de raisonner juste , lorsqu'elle en est encore infiniment

éloignée. On trouvera une partie de mes pensées sur ce sujet dans la Préface d'une Brochure qui a pour titre *Summa Logicæ*. Mon Lecteur comprendra aisément que j'ai mes raisons pour ne m'étendre pas au long sur ce sujet.

On a accoutumé de faire succéder la Métaphysique à la Logique. Ce que l'on donne sous ce nom a deux parties. L'une roule sur des idées générales, & par cette raison est remplie de terme vagues, & presque toujours équivoques, barbares, vuides de sens. Rien n'est plus méprisable qu'un tel entassement, & rien n'est plus propre à gâter l'esprit des Jeunes gens, que de leur donner cette prétendue science, comme quelque chose de merveilleux; & quand on remonte à son origine, on ne peut assez s'étonner de la sottise des Philosophes d'autrefois. On trouva quelques paperasses d'Aristote, pleines de galimatias, on les respecta pourtant parce qu'elles étoient de lui: on n'y entendoit presque rien, & elles étoient si obscures qu'on ne savoit quel titre leur donner; on les plaça après la *Physique* & c'est delà qu'elles tirent leur nom. Dans la suite du tems, on en a fait une Discipline à part, & pour la grossir, on y a joint ce qu'on savoit, ou qu'on prétendoit savoir, sur Dieu, l'Ame & les Anges. J'aimerois autant avoir donné à la Métaphysique, pour sa seconde partie, la Théorie du Corps que celle de l'Ame, puisque l'un & l'autre de ces Etres est

est une substance très-déterminée. Cependant cette Métaphysique s'est acquis assez d'autorité pour se répandre sur la Théologie, & se l'affujettir en quelque manière. Par malheur elle l'a cruellement défigurée, & l'on peut dire que delà sont venues toutes les fadaïses scandaleuses, qui deshonnorent la Religion & qui la rendent méconnoissable. Ce n'est pas qu'il faille négliger de traiter des idées vagues, car d'un côté, on en peut tirer parti, & de l'autre elles peuvent engager dans l'erreur ; mais c'est dans la Logique que cette matière trouve sa juste place, on en explique la naissance, la nécessité, les usages, on en fait voir les abus, & on indique les moyens de s'en garantir.

Le Professeur en Logique, après avoir achevé son Cours, pourroit donner quelques leçons à expliquer ce qu'on connoît de Dieu & de l'Âme par la Raïson. Mais c'est une matière qu'il devra se faire une Loi de traiter avec une grande modestie & un grand discernement. Il importe infiniment de mettre à part ce que l'on connoît en effet, & le bien démontrer, après quoi il faudroit faire comprendre, que ce que l'on ne connoît pas, ne doit faire aucun préjudice à ce qu'on connoît, ni en ébranler aucunement la certitude.

Après avoir parlé de l'Âme en la considérant en elle-même, il la regarderoit comme unie au Corps, ce qui l'ameneroit naturellement à traiter des Passions. Il en ex-
pli-

pliqueroit la nature , la naissance , le jeu, les combinaisons, l'usage qu'on en peut faire , les moyens de les modérer , de les calmer , de les éteindre, de les conserver, de les exciter quand il faut. Il est peu de matières plus curieuses , plus intéressantes, plus dignes de notre attention , plus utiles pour la Morale , pour le bonheur de notre vie , pour le repos & le lustre de la Société. C'est sur cette connoissance enfin que sont établis les véritables fondemens de l'Eloquence. Voilà pour un des Professeurs de Philosophie.

Je chargerois l'autre de la Physique, où je ferois entrer la Méchanique, l'Optique & ses suites , Perspective , Catoptrique, Dioptrique. J'y ferois encore entrer la Gnomonique *Théorique* , & les Principes de l'Astronomie , dans les calculs de laquelle il n'entreroit pas , content d'en supposer le résultat comme des faits d'expérience.

Par là on n'auroit besoin que d'un Professeur en Mathématique à qui il resteroit à enseigner l'Algebre , la Géométrie commune & sublime, le fin de l'Astronomie, l'Architecture civile & militaire & la pratique des Cadrans.

A peine est-il nécessaire d'avertir que la Physique *Théorique* doit toujours être soutenue par l'*Expérimentale*. Les Machines de quelque prix pourroient appartenir à l'Académie en propre , & les Professeurs en auroient l'usage. Je me suis parfaitement convaincu par expérience qu'on peut ensei-

enseigner avec fruit les Mathématiques à un grand nombre de Disciples à la fois. Il faut s'y prendre sur chaque article , comme s'il s'agissoit de l'inventer en leur présence. Par exemple , si on enseigne l'Arithmétique & qu'on en foit à la Multiplication , on dira : j'ai à multiplier 7365. par 4583. que signifie cela ? *C'est qu'il faut ajouter le Nombre 7365. [qu'on appellera le Multiplié] 4583. fois, c'est-à-dire le poser autant de fois , qu'il y a d'unités dans 4583. [Nombre qui s'appelle le Multipliant.] De toutes ces additions , & de toutes ces positions , il en résultera un troisième nombre, une troisième somme qu'on appellera le produit.*

Ce que je ne puis faire tout d'un coup, le Bon-Sens ordonne de le faire par reprises.

1°. Donc j'ajoute ainsi 7365. 3 fois

7365
7365
7365
<hr style="width: 100px; margin: 0;"/>

& j'ai - - - - - 22095

2°. J'ajoute encore ce même nombre 7365. 8 fois, & j'ai pour la somme de cette addition 58920.

Mais 3°. Ce n'est pas 8 fois seulement, que je devois ajouter 7365, c'étoit 80 fois. Que ferai-je donc ? Je l'ajouterai encore dix fois, car dix fois 8 c'est 80.

Or 4°. Ajouter 58920 dix fois , c'est le rendre dix fois plus grand, & c'est ce que j'obtiens aisément & tout d'un coup, en plaçant un zero à la droite, car par ce moyen cha-

chacune de ces colonnes devient 10 fois plus grande en valeur.

5°. A la somme de 7365. ajoutée 5 fois, je joins deux zeros, & ce nombre se trouve ajouté 500 fois.

6°. En ajoutant trois zeros, il se trouvera ajouté 4000 fois, au lieu de 4 fois.

7°. Je joindrai en une les quatre sommes

22095
589200
3682500
29460000

& j'ai - - - - - 33753795

Somme ou Produit qui renferme le Nombre 7365. pris 4583 fois.

Mais 8°. Ne peut-on pas plus abbreger cette opération?

Oui, & au lieu d'écrire 7365 trois fois, & de dire 5 & 5 font dix & 5 font 15.

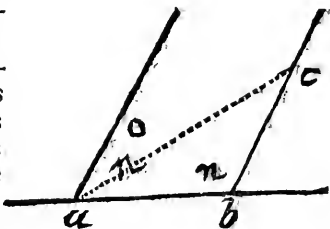
Je dis tout d'un coup 3 fois 5 font 15. puis 3 fois 6 font 18 & un font 19.

De même au lieu d'écrire 7365, 8 fois, je dis tout d'un coup 8 fois 5 font 40. &c.

Il en est ainsi de la Géométrie.

J'ai à prouver que les Mesures des trois Angles d'un Triangle rectiligne é-

galent précisément les mesures des deux droits.



Il s'agit d'assembler trois lignes & de leur faire fermer un espace.

D'abord j'en poserais 2 sur $a b$, l'une sur a , Fig. 1: l'autre sur b .

Mais quelle position leur donnerai-je ?
Une position égale, car naturellement l'égalité est plus simple que la diversité.

Egalement panchées elles seront paralèles. Fig. 2.

Les Angles n & n pris ensemble seront donc égaux à deux droits.

Je fais tomber la seconde ligne sur la première, & j'ai la figure $a b c$.

Les Angles n & n ne valent plus deux droits. Il s'en manque la valeur o dont n est devenu plus petit.

Mais j'ai trois angles au lieu de deux. Si donc c que j'ai formé au sommet est égal à o que j'ai retranché, j'aurai $c \dagger n \dagger n - o = n \dagger n$.

C'est ce qui a précisément lieu, puisqu'en faisant le Triangle, c devient alterne avec o .

Dans les Colléges où l'on interroge, le Professeur feroit répéter à haute voix sa démonstration, tantôt par l'un, tantôt par l'autre: le Professeur tracerait sur l'ardoise à la vûe de tout son Auditoire ce que le Disciple lui prescriroit; celui-ci prêteroit sa voix au Professeur, qui à son tour lui prêteroit sa main. On tirera du fruit de cette Méthode & la pratique en deviendra aisée, à proportion que les demandes se trouveront plus propres à faire naître les réponses, & que les conséquences
 auront

auront une liaison plus naturelle avec les Principes d'où on les tire : qu'on s'éloignera enfin d'avantage d'une faute très-ordinaire, d'établir le simple par le composé; des Théorèmes, par exemple, qui regardent les Angles, par le secours des Triangles, & ce qui regarde les simples lignes & leurs positions par le moyen des Figures qui résultent de leur assemblage. On ne sauroit assez dire à quel point ce renversement de Méthode s'oppose à la netteté de l'esprit & à sa juste fécondité.

Ce n'est pas seulement dans cette profession que les Colléges domestiques peuvent être d'une plus grande utilité que les Leçons publiques. Un Professeur de Logique qui possédera bien son Art; pourra merveilleusement contribuer à donner à ses Disciples de la justesse & de la pénétration, en les interrogeant à la *Socratique*, & leur aidant à chercher & à trouver eux-mêmes, par les points de vûe où il les placera adroitement, les vérités dont il souhaite qu'ils demeurent instruits. Il les formera encore par cette méthode, à l'esprit de conversation, dont nous avons déjà établi l'utilité; j'en ajouterai encore une d'un tout autre poids. Dès que des Jeunes gens auront commencé de prendre goût à s'entretenir sur des matières de Sciences, ils ne tarderont pas à s'ennuyer des bagatelles, & à concevoir un heureux éloignement pour les sottises & les impertinences qui corrompent le cœur, dont les desirs

firs dérégles tirent moins leur source de la machine du corps , que des discours licentieux qui en excitent & en enflamment les passions.

L'expérience fait voir que la plûpart des Jeunes gens ne profitent pas beaucoup des Discours suivis & oratoires d'un Professeur, beaucoup moins d'une Lecture qu'il fait pendant qu'il est en Chaire. On en comprend aisément la raison , & c'est sans doute une des causes qui rend les Leçons publiques si négligées , & par là, toutes savantes qu'elles soyent , de si peu d'utilité.

Si un Professeur s'y prend bien dans ses Colléges domestiques , il trouvera aisément , parmi ses Disciples , un bon nombre qui se feront un plaisir & un honneur de s'entretenir avec lui en présence de leurs Camarades. Mais si l'on veut qu'ils s'y plaisent & qu'ils en tirent du fruit , de même que tous ceux qui les écouteront , il faut qu'un Professeur possède la Méthode Socratique , qu'il conduise si adroitement ses Disciples , qu'eux-mêmes croient d'avoir trouvé ce qu'ils auront découvert par son secours ; car quand les Demandes & les Réponses n'aboutissent qu'à un exercice de mémoire , & qu'à faire répéter à un Disciple ce qu'il a oui de son Maître , ou ce qu'il a lu dans ses Ecrits , il est infailible qu'on lui abaïssera l'esprit. La précaution doit même aller jusqu'à ne jamais dire à un Disciple qu'il s'est trompé , mais en raisonnant sur la réponse qu'il

vient de faire , on doit l'amener à se corriger lui-même. J'ai prouvé tout cela dans ma Logique.

Il me paroît , & je crois que le Sens commun le dicte , qu'une bonne Logique est un fondement à poser pour toutes les autres Sciences. Ce seroit une très-sage précaution de n'admettre à l'étude des autres , que ceux qui seroient suffisamment instruits de celle-ci , & qui pourroient en montrer des Certificats qui absolument ne seroient ni flattés ni achetés ; il seroit à souhaiter qu'on ne pût s'exposer à ces bassesses , sans risquer son Emploi.

M E D E C I N E.

La Chymie est très-nécessaire , une sage Physique l'éclaire, & elle lui rend à son tour avec usure ce qu'elle en tire de lumière ; c'est une de ses grandes Clefs, & ceux qui ont du goût pour cette belle Science , après avoir écouté les Professeurs, dont on a assigné les fonctions, ne sauroient mieux faire que de passer sous celui de Chymie, pour étendre leurs connoissances. On peut même faire ces études en même tems, & se rendre tout-à la fois Disciple de deux Professeurs.

On tire de la Chymie les remedes les plus efficaces, & à ce qu'il me paroît les plus convenables pour les habitans des Pais froids & humides , ou pour les personnes dont le tempérament ferme & robuste élude la
force

force des remèdes plus doux. Mais par là même que les remèdes chymiques sont très-vigoureux, ils deviennent aussi très-équivoques ; ils doivent être composés avec un grand art & toute l'habileté imaginable. Il faut les savoir adoucir, & connoître parfaitement les doses, pour les proportionner aux divers tempéramens, & aux diverses circonstances des maladies. Il faut absolument qu'un bon Médecin connoisse ces remèdes par lui-même & autrement que par les Livres, afin de pouvoir les ordonner en sûreté.

Un tres-grand fruit de la Chymie, quand elle est expliquée par un habile homme, c'est d'éclairer les esprits sur la Pierre philosophale, & de les préserver de ces idées chymériques, qui font travailler en aveugle, & chercher à tâtons ce qu'on ne connoît point, qui ont causé la ruine de tant de grands Seigneurs, qui ont fait perdre le tems, & qui ont enfin affoibli l'esprit à tant de grands hommes.

Les opérations de la Chymie sont des plus curieuses, & une infinité de gens qui ne pensent point à devenir Médecins, seroient ravis d'assister aux Leçons expérimentales d'un tel Professeur. Ainsi c'est un vrai ornement dans une Académie. Si la Botanique, en nous apprenant les noms arbitraires, qu'on a trouvé à propos de donner aux Plantes, & en nous formant à les distinguer les unes des autres par leur figure, leurs fleurs & d'autres caractères,

nous en faisoit connoître sûrement la tiffure & les vertus, un Professeur dans cette Faculté seroit des plus nécessaires, mais jusques ici ils sont plus pour la parade que pour l'utilité ; elle pourra suivre.

Dans les Païs où les Simples n'abondent pas, & où il n'est pas facile d'établir des Jardins pour les Plantes étrangères, le Professeur en Chymie pourroit bien être encore chargé de ce qui regarde les Herbes, puis qu'aussi bien est-ce par l'analyse chymique qu'on espère pouvoir s'instruire plus à fond & avec plus de lumière de ce que l'expérience y a fait remarquer de vertus.

On a fait depuis quelque tems des progrès considérables dans la connoissance de la tiffure des Plantes, de leurs parties, de leurs succs, de la manière de les conserver & de les rendre plus belles & plus fécondes. Cette Partie de la Physique seroit encore réservée au Professeur de Botanique, puisque les fonctions que nous lui avons déjà assignées ne l'occuperoient pas suffisamment.

La nécessité d'assigner à l'Anatomie un Professeur particulier ne doit souffrir aucune contestation, il aura assez à faire, & s'il y a quelque chose dont les Princes soyent chargés, c'est de ne rien négliger pour remplir leurs Armées d'habiles Chirurgiens. Ceux qui meurent sur le champ de bataille ne reviennent point, pour décourager les autres hommes du métier de la guerre; mais les infortunés blessés
traî-

traînant leur misérable vie , offrent des spectacles qui ne sauroient manquer de produire de mauvais effets, sans parler de ceux qui meurent après avoir souffert des tourmens de criminels , entre les mains de Chirugiens ignorans. L'intérêt donc, l'honneur & la conscience s'unissent à demander qu'on y pourvoye.

On pourroit douter si dans la Médecine, la profession de la Théorie, doit être séparée de celle de la Pratique ; car d'un côté il importe que la pratique soit fondée en connoissance, & d'un autre, quand il s'agit de la vie des hommes , rien n'est plus téméraire que de s'accoutumer & de plus dangereux que de se livrer à des spéculations toujours incertaines , pendant qu'elles ne sont pas suffisamment vérifiées par l'expérience ; de sorte que la Pratique doit s'unir sur chaque Article à la spéculation.

Une dépense bien digne d'un grand Prince, né pour le bonheur des hommes , & chargé d'y travailler, à proportion de l'étendue de ses lumières & de son pouvoir, seroit d'acheter ce qu'on appelle des *Secrets*, afin de les rendre publics. Un homme par ses soins, ses veilles, ses dépenses, a découvert quelque remede nouveau, plus prompt & plus sûr que tous ceux qu'on connoît : il est juste qu'il en soit récompensé. Or, s'il ne tire de récompense que de ceux dont il fera le Médecin, son salaire se réduira à peu de chose, & peu de gens enco-

re profiteront de son industrie. A qui convient-il mieux de récompenser une découverte, dont l'utilité regarde tous les hommes, qu'à ceux qui, par leur naissance, leur rang, leur distinction, se trouvent élevés à la gloire d'être les Protecteurs, les Maîtres, les Anges tutélaires du Genre-Humain.

On récompense une découverte qui ne sert qu'au luxe & à la superfluité : on en récompense qui ne vont qu'à détruire les hommes ; négligera-t-on ce qui va à les faire vivre ?

Il est des maladies épidémiques, fréquentes dans de certains Païs, & dans de certaines Saisons, comme, par exemple, des fièvres intermittantes ou continues, des pleurésies, des dyssenteries. Le peuple suit aveuglément certaines traditions & certaines coutumes, toutes contraires à leur guérison. L'intérêt & la charité encore engage leurs Maîtres à les tirer d'erreur & à leur sauver la vie. On se récrie sur quelques Soldats enrôlés, comme on feroit sur des territoires enlevés : je n'ai rien à dire contre ce zèle, il porte à ce qu'on a droit de faire ; mais des maladies épidémiques font perdre incomparablement plus de gens.

Quelle ruïne encore pour une Province, que la mortalité de son Bétail ! Il est étonnant qu'on ait fait si peu de progrès dans la recherche des moyens de le guérir. Les cherche-t-on effectivement ? Ce soin est aban-

abandonné à des Païsans qui n'ont eu d'autre Maître que le hazard, & qui pour avoir réuffi fur une maladie, entreprennent toutes les autres, & font, par rapport à l'une, autant de mal qu'ils avoient fait de bien par rapport à l'autre. Certainement de grands Païs ont tout l'interêt imaginable à connoître les remedes, qui ont eu du succès, & à engager d'habiles gens à les examiner, & à les perfectionner. On pourroit venir à bout, par le moyen du tems & de l'application, de guérir plus sûrement les Animaux brutes que les hommes, par là même qu'il y a beaucoup moins de diverfité dans leur tempérament, si tant est qu'il y en ait. Pourquoi donc ne travaille-t-on pas à se procurer des connoissances si utiles ? C'est qu'on n'y a pas travaillé.

Il y eut une mortalité de Chevaux dans l'Armée Allemande, il y a plusieurs années. J'ai connu un homme qui en acheta de très-beaux à bon marché. La maladie leur survint, & il les guérit avec nos herbes vulnéraires; si l'on vouloit chercher on trouveroit.

Mais pour n'y être pas trompé, après être convenu avec l'Auteur d'une découverte, de ce qu'on lui donnera, au cas qu'elle se trouve effectivement propre à ce pourquoi il la donne, on en feroit faire l'examen par la Faculté, dont tous les Membres seroient engagés par serment, à ne point divulguer, & à ne point se servir

eux-mêmes de ce qu'ils n'auroient pas trouvé à propos qu'on récompensât.

HISTOIRE.

La connoissance de l'Histoire est nécessaire aux Jurisconsultes & aux Théologiens.

Avant que d'être en état de profiter des Leçons des Professeurs, on a étudié dans des Ecôles inférieures, ou l'on a appris à la maison ce qu'on enseigne dans ces Ecôles. On pourroit les régler de manière qu'on en sortît avec la connoissance de la Géographie ; de sorte que le Professeur en Histoire la supposeroit, & se dispenserait de l'enseigner au moins publiquement.

Dans ses Leçons, il donneroit une idée générale de la Chronologie, il en feroit sentir les difficultés & indiqueroit les moyens qu'on a cherchés pour les résoudre. Après quoi il feroit comprendre de quelle manière on peut se mettre au-dessus de ces embarras, sur lesquels il n'est nullement nécessaire d'avoir un parfait éclaircissement, pour tirer de l'Histoire les principaux fruits auxquels elle est destinée.

Cette Etude est très-vaste. L'imagination d'un Professeur n'a ici aucune liberté, il faut qu'il tire des Livres tout ce qu'il enseigne. Chacun peut les lire aussi-bien que lui, & rarement font-ils obscurs. Au lieu donc de reciter, ou de lire en Chaire ce qui se trouve chez tous les Libraires, il me semble qu'il doit plutôt s'appliquer, & pres-

presque se borner à enseigner la Méthode d'étudier utilement l'Histoire, à ranger par ordre tant de faits différens sans les confondre, à distinguer ce dont il est à propos de charger sa mémoire, d'avec ce dont il ne faut pas l'embarasser, de peur que la multitude des inutilités n'y porte quelque préjudice à ce qu'elle doit retenir. Il doit exactement étudier lui-même & ensuite établir, par de solides preuves, en rassemblant diverses circonstances, les caractères des Peuples & trouver dans ces caractères les causes de leurs succès, de leurs malheurs, & de leur décadence.

L'étude de l'Histoire est une étude qu'on doit faire toute sa vie, ce qu'on en apprendroit dans deux ou trois ans, même sous un Professeur très habile & très-diligent, ne s'étendroit pas loin. Voilà pourquoi cette Profession doit se borner à bien faire comprendre la Méthode de la commencer & de la continuer avec fruit. Un Professeur indiquera par ordre les Auteurs qui ont écrit l'Histoire d'un certain Siècle, ceux qui ont écrit celle d'un suivant, &c. Il fera connoître ces Auteurs, il apprendra dans quel tems ils ont écrit; il fera ses remarques sur leur stile & sur leur caractère, il donnera des preuves du jugement qu'il en porte, il en expliquera des morceaux, il en examinera la sincérité, il recherchera de quelles lumières ils ont été éclairés. Si la tâche paroît trop grande, & qu'on juge que ce Cours dureroit trop,

comme effectivement cela arriveroit , on pourra partager en deux parties l'Histoire, en la prenant d'où elle commence jusqu'à un certain terme , jusques au Règne de Domitien, par exemple , & on en fera la tâche d'un Professeur ; son Collègue sera chargé du reste. Mais on aura soin d'avertir l'un & l'autre de faire consister leur principal devoir , non à paroître savans, mais à se rendre utiles , & à former leurs Disciples au goût du Vrai , & d'une juste Critique. Dès les premiers Siècles du Christianisme , l'Histoire de l'Eglise s'est trouvée presque toujours mêlée avec celle de l'Empire, voilà pourquoi , à cet égard, je ne voudrois pas les séparer. Mais il est une manière d'enseigner l'Histoire Ecclésiastique qui mérite ce nom en propre , & qui demande son Professeur en particulier.

Celui-ci se borneroit à l'Histoire des Dogmes & de la Discipline , qu'il exposeroit sans prévention. Il en donneroit le précis , il en nommeroit les Auteurs , il en découvroit les occasions , il en expliqueroit la naissance & les progrès. Il feroit sentir toujours clairement , mais en peu de mots , l'importance, ou la légèreté, l'inutilité même des Questions, qui ont donné lieu à des erreurs , ou à des mal-entendus & à des contestations ; & de tout cela il s'en acquitteroit historiquement. Un tel Professeur pourroit tenir lieu d'un Professeur en Controverse, on en tireroit tout le fruit , sans que ce fruit fût mêlé d'aucun inconvénient.

THEO.

T H E O L O G I E.

Ce Professeur feroit donc compté au nombre des Théologiens. Les Protestans conviennent que le Vieux & le Nouveau Testament sont les seuls Livres , d'où se doivent tirer la connoissance de ce qu'il faut croire , & de ce qu'il faut faire, & les preuves les plus fortes qui établissent la vérité de ces connoissances. Ce fondement posé , il est naturel d'être surpris , que ces Livres ne fassent pas le principal sujet des Leçons de Théologie.

Je voudrois donc qu'un Professeur expliquât le Vieux Testament, & un autre le Nouveau , non pas pour faire des manières de Sermons sur chaque Verset, (ce qui demanderoit à chacun une vie de mille ans pour achever sa tâche) ni pour étaler une érudition plus fastueuse qu'utile : je ne voudrois pas même qu'ils s'arrêtassent à rapporter les explications des Commentateurs tant anciens que modernes, beaucoup moins qu'ils chargeassent leurs Leçons de lambeaux de Lieux communs, comme de tout autant d'Episodes, & moins encore qu'ils se bornassent à des Analyses Logiques , à la manière de Ramus , ainsi que quelques - uns l'ont ridiculement pratiqué ; je souhaitterois qu'ils se contentassent d'exposer d'une manière simple & précise , le sens qui leur paroîtroit renfermé dans une Période, & d'établir la vérité de ce sens, en peu de mots, par des preuves clai-

claires & solides. Ils ne devroient point se proposer ambitieusement d'épuiser un Sujet, en sorte qu'on n'eût rien à dire après eux; mais leur vûe devoit se borner, à mettre leurs Auditeurs en état de lire ces Saints Livres avec facilité & avec fruit. C'est les difficultés, capables d'arrêter les personnes qui les lisent dans cette intention, qu'il faudroit s'attacher à lever: surtout il faudroit se rendre attentif à établir la vérité des faits, la certitude des Dogmes importans & la beauté des Préceptes; mais ce dernier Article, on ne le toucheroit qu'en passant, car ce sera une des principales fonctions d'un Professeur en Morale.

Quant aux endroits obscurs, on se contenteroit 1^o. de rapporter ce qu'on a allégué de plus vraisemblable pour les expliquer. 2^o. De faire bien comprendre que l'obscurité de ces endroits-là ne doit point préjudicier à ce qui reste de clair.

Il seroit encore utile qu'un Professeur donnât à ses Disciples les justes caractères des différens Commentateurs, & des conseils vuides de préoccupation sur les Auteurs qu'ils ont à lire.

Il n'est pas nécessaire d'avoir un grand fonds de Raison, pour se persuader que des Théologiens, qui auroient fait leurs études sur l'Écriture Sainte, pour en tirer leurs connoissances, seroient beaucoup plus sages & plus modérés, de même que plus solidement savans, & par conséquent
plus

plus honnêtes gens , plus aimables , & plus Chrétiens.

Un autre Professeur rassembleroit en Système les principales matières , répandues dans le Vieux & le Nouveau Testament. Pour composer plus heureusement ce Système , il seroit bon qu'il perdît de vûe toutes les contestations des Chrétiens, & qu'il le rendît tel , qu'il auroit paru s'il avoit été composé au commencement du second Siècle. Ce seroit le vrai moyen d'avoir enfin une Théologie digne du nom de *positive* , Théologie tant désirée , & qu'on n'a pas encore vûe jusques ici , dans toute la simplicité que ce titre demande. Un Poëte se plaignoit , ou faisoit semblant de se plaindre , que quand il se proposoit de chanter la Gloire des Héros , il étoit bientôt réduit à ne savoir tirer de sa Lyre que des tons , propres à accompagner des Poëmes tendres & des Chants amoureux. On se propose d'écrire une Théologie toute positive , où la vérité se trouve établie par des preuves qui lui soient propres , sans y faire non plus mention des erreurs , que si jamais elles n'étoient nées. Les Controverses dont on a l'esprit plein , & dont on s'est fait une habitude , dérangent cet excellent Projet , & viennent se glisser sous la plume de l'Auteur qui l'entreprend. Dans un tel Ouvrage on ne devroit citer personne , mais s'attacher uniquement à choisir ce qui est d'un usage universel , ce qu'il est important à tout le mon-

monde de favoir, ce qu'il est dangereux d'ignorer, & l'exposer enfin d'une manière très-précise & très-intelligible, & ne l'établir que par des preuves bien démonstratives.

Un Cours de cette nature feroit également folide, utile, abrégé, & propre à disposer les Chrétiens à des sentimens d'union, sentimens si rares, mais qui feroient si dignes d'eux.

Des esprits préparés par des instructions de cette nature, feroient en état de feuilleter ensuite d'eux-mêmes, & sans la direction d'un autre Professeur, les Livres de Controverse, & par la comparaison qu'ils feroient des épines qu'on y trouve, avec la simplicité du chemin que JÉSUS-CHRIST & ses Apôtres nous ont tracé, & nous ont aplani, ils se confirmeroit dans le goût de la paix & de la bonne Théologie. L'opposition des ténèbres redoubleroit leur admiration & leur affection pour la lumière.

On pourroit peut-être utilement partager un Systême de Théologie en trois Parties. *La Première* contiendroit la Religion Naturelle certainement trop négligée, & sur l'importance de laquelle on ne réfléchit pas assez. Dans *la Seconde*, on expliqueroit ce que la lumière, dont les Juifs ont été éclairés par la Révélation de l'Ancien Testament, a ajouté à la Religion Naturelle. Dans *la Troisième* on feroit connoître ce que l'Évangile nous a appris, & ce que

que nous devons favoir & faire de plus que les Juifs : les nouvelles preuves dont l'Evangile a appuyé ce que les Juifs favoient déjà , mais plus imparfaitement ; quels sont nos avantages par dessus eux & quelles obligations répondent à ces avantages.

Dans les Leçons qu'on feroit sur la Religion Naturelle, il faudroit s'attacher 1°. à donner de justes idées & à établir solidement les Vérités , dont la Révélation suppose la connoissance. 2°. La nécessité de renfermer dans des bornes légitimes la curiosité de l'Esprit humain , & le bien convaincre de l'extravagance où l'on tombe, lorsqu'on se permet de révoquer en doute des Vérités de fait établies sur de solides preuves , parce que l'étendue de ces Vérités de fait va au delà de notre intelligence.

Dans une Académie , où le Professeur en Logique rempliroit les fonctions dont j'ai parlé, ses Disciples seroient déjà instruits d'une bonne partie du Systême de la Religion Naturelle , & le Théologien se trouveroit dispensé de s'y arrêter. Il pourroit se borner à en faire une Récapitulation , à y ajouter quelques nouveaux éclaircissemens , si ses lumières lui en fournissoient d'utiles , à y joindre enfin ce qui regarde le Culte & la pratique , sans toucher à la Morale qui auroit son Professeur à part.

Dans l'explication de la *Seconde Partie*,
un

un Théologien judicieux n'aura garde de donner carrière à une imagination entêtée de Types & d'Allégories. Il ne descendra pas non plus, sur les Sacrifices & les Cérémonies, dans tout le détail dont un Professeur en Théologie chez les Juifs, auroit du se faire une Loi, pendant la durée de cette Oeconomie.

Si, pour donner quelque chose à un usage généralement établi dans les Académies, on trouvoit à propos d'avoir un Professeur en Controverses, cette Chaire ne manqueroit pas non plus d'avoir ses utilités, pourvû qu'elle fût remplie par un Professeur doux, poli, sage, judicieux, qui fût abbreger les Controverses, & en faire de plus évanouir une partie, en montrant que les unes ne roulent que sur des Questions, dont la connoissance n'est d'aucun fruit, d'autres sur des matières où l'on ne voit goût, d'autres enfin sur des mal-entendus, ou sur des Questions si légères, que des honnêtes gens, des gens qui savent vivre & ont conservé tout leur bon sens, doivent rougir de s'échauffer là dessus; d'où il est aisé de conclure, que l'on trompe les Peuples & que l'on abuse cruellement & impitoyablement de leur attention, quand on les leur représente comme quelque chose d'important & de digne de leur zèle.

Quand il s'agit d'un Plan, on le dresse dans toute son étendue, mais quand il s'agit de l'exécuter, on en remplit les parties
l'une

l'une après l'autre , c'est à quoi l'on est souvent réduit. Il vaut mieux , sur-tout dans les commencemens n'avoir qu'un petit nombre de Professeurs , mais chacun très-capable , que de se hâter d'en choisir d'imparfaits , pour donner tout d'un coup à une Académie naissante un grand lustre extérieur. Cette remarque influe sur ce que j'ai déjà dit , & sur ce que je vai continuer de dire.

Une chose très-négligée dans toutes les Académies , mais d'une extrême importance , c'est de former la Jeunesse à la Prédication. Les hommes ne sont pas desespérément furieux & conjurés contre eux-mêmes. Des Sermons excellents , c'est-à-dire solides , élégans & bien prononcés , par de très-honnêtes gens , d'un caractère vénérable & aimable ; de tels Sermons en s'emparant de l'attention , s'empareroient de l'esprit & du cœur , & ne manqueroient pas d'y répandre une lumière & un goût pour la Vertu , qui donneroient d'un côté aux indolens quelque envie de la connoître par expérience , & d'un autre affermiroit & augmenteroit l'attachement de ceux qui la connoissent déjà de cette manière. Une partie des Traités que nous avons sur l'Art de prêcher , semblent plutôt faits en vûe de faciliter à des ignorans la composition d'un Discours , qu'ils appelleront *un Sermon* , que pour mettre en état d'en composer qui soient véritablement dignes de ce nom. Un Professeur établi pour faire

mieux , donneroit des Règles judicieufes & en feroit exactement comprendre la néceffité & en même tems la manière de les mettre en pratique.

Mais il ne faudroit pas qu'il fe bornât là. Il prefcriroit à fes Difciples des Textes , à chacun le fien , & chacun d'eux compoferoit un Plan , ou comme on parle dans l'École , une Analyfe de l'explication de fon texte. Le Profefleur liroit chacun de ces Plans en préfence de tous fes Difciples. Il diftingueroit avec foin ce qu'il y auroit de bon , d'avec ce qu'il y trouveroit de défectueux , & il remarqueroit également ce qu'il feroit bon d'y ajouter , & ce qu'on devoit en retrancher. Ses remarques enfin tomberoient fuccéffivement fur la matière , fur l'ordre , fur le ftile. Il appuyeroit de raifons chaque remarque , il feroit comprendre pourquoi ce qu'il trouve bon eft effectivement tel , pourquoi ce qu'il defaprouve doit être corrigé , de quelle manière enfin il faut s'y prendre & dans quelle fituation il faut fe mettre , de quelles lectures il faut s'aider pour faire mieux.

Un jeune Théologien travailleroit après cela à remplir un Plan jufté & exact , car il faut que le Squelette foit jufté & exact , afin de pouvoir après cela le remplir , comme il faut , de chair , de fang & de vie. Quand il s'en feroit acquitté à proportion de fes forces , fon Profefleur liroit encore cette Compofition , article par article,

ticle , en présence de tous ses Disciples. Il approuveroit ce qui est bien , il corrigeroit ce qui l'est moins , il justifieroit encore par des raisons claires & solides ses approbations & ses corrections , en fournissant toujours des secours pour faire mieux. Quelquefois une pensée est trop étendue & devient lâche par là ; quelquefois au contraire , on passe trop rapidement sur une vérité importante & qui mérite bien qu'on s'y arrête. On montrera de quelle manière il faut s'y prendre, pour la ramener , & pour y insister autant qu'il est nécessaire , afin qu'elle produise plus d'effet. On employe la figure là où il conviendrait mieux de s'exprimer simplement : on est trop *didactique* , & on se contente de prouver là où il faudroit émouvoir ; on échoue dans le dessein qu'on s'étoit proposé d'inspirer de certains sentimens , parce qu'on n'y a pas préparé son Auditeur assez naturellement & assez adroitement , &c.

Quoique je n'aye pas été Professeur en Théologie , je me suis fait un devoir d'essayer si cette méthode étoit praticable , & j'ai voulu voir quels en seroient les effets : ils ont surpassé mon attente. J'avoue que cette méthode est pénible, mais ses grands fruits la rendront toujours douce à un honnête homme.

Un Etudiant apprendra ensuite par cœur un Discours ainsi achevé , en l'apprenant il formera son stile & son goût , au lieu

qu'en mettant dans sa mémoire , avec beaucoup d'application , une Pièce imparfaite , & à divers égards pleine de fautes inévitables aux commençans , il se familiarise avec un mauvais stile & diverses imperfections , il se forme à une habitude d'inexactitude , d'embarras , d'expressions impropres , que cinq ou six remarques générales de son Professeur sont infiniment éloignées de pouvoir corriger ; souvent même il se trouveroit bien embarrassé à rectifier sa Pièce sur les avis généraux qu'on s'est contenté de lui donner. Aussi voit-on que les Etudians en Théologie , devenus Ministres , portent en Chaire sans aucun changement les Sermons qu'ils avoient recités pendant qu'ils étoient Ecoliers.

On ne sauroit bien reciter une Pièce , ni recevoir des avis utiles sur sa déclamation , quand on ne recite que des sécheresses , des pauvretés , ou même des excellentes choses exprimées d'une manière qui n'y assortit point. Un stile trop bas , ou trop embrouillé , non plus qu'un stile trop enflé , ne comportent point la dignité de l'action qu'on demande à un Orateur.

Là où cet usage seroit établi , de combien de Textes un Professeur ne donneroit-il pas l'intelligence pendant le Cours d'une année ? Combien de matières n'expliqueroit il pas , & n'apprendroit-il pas à expliquer utilement ? Chacun de ses Disciples profiteroit en particulier du soin qu'il se seroit donné pour tous. J'ai

J'ai vu pratiquer cette méthode par rapport aux Catéchismes : des Etudiâns en Théologie catéchisoient des Ecoliers d'Éloquence , & les uns & les autres en tiroient bien du fruit.

Aux fonctions que je viens d'indiquer le Professeur , qui s'en chargeroit , devoit encore y en ajouter une autre. Nous avons des Sermons des Peres Grecs & Latins , & il y en a même de traduits en Langue vulgaire. Nous avons encore un grand nombre de Sermons imprimés anciens & nouveaux , de différens mérites & de différens caractères. Le Professeur de l'Art de prêcher en choisiroit de tous les âges , il en prendroit des plus imparfaits , des plus excellents , des médiocres , qu'il liroit , en les accompagnant de ses remarques , en présence de ses Disciples , en leur faisant toujours comprendre les raisons de ce qui est bien & les moyens de l'imiter , les causes de ce qui est mal & les moyens de s'en garantir , & tout cela par rapport à l'ordre , par rapport aux pensées & par rapport au stile.

DU DROIT ET DE LA MORALE.

On ne fauroit disconvenir de l'influence qu'auroient sur l'Eglise & sur l'Etat , d'hâbiles & de sages Théologiens qui viendroient à bout de former un bon nombre d'excellens Prédicateurs. Il n'y a point d'hommes plus raisonnables , plus fidèles,

plus laborieux , plus intrépides que des Chrétiens véritablement éclairés , & affectionnés à leur devoir ; & un Prince ne peut rien se souhaiter de plus avantageux, qu'un grand nombre de Sujets de cette nature. Cependant comme ce ne sont pas pour l'ordinaire , & en Allemagne moins qu'en tout autre lieu , des personnes riches & de naissance qui s'attachent à la Theologie , ce ne sont pas les Etudians de cette Faculté qui donnent du lustre aux Villes Académiques , & qui en augmentent les revenus par leur dépense. Pour l'ordinaire il y a plus d'Etudians dans celle du Droit que dans toutes les autres.

Un Professeur de Droit Naturel est absolument nécessaire, & si l'on en avoit mieux connu autrefois l'usage & la nécessité , le Droit Civil ne seroit pas dans les embarras où il se trouve.

Le Droit Naturel & la Morale ont tant de liaison qu'on pourroit charger un Professeur de l'un & de l'autre. Mais si l'on trouve la Morale assez importante pour lui assigner des Leçons à part , j'entrerais facilement dans ces idées ; j'ai déjà fait connoître ailleurs ce que je pensois sur la Méthode de l'enseigner utilement.

Le Professeur de Morale bâtissant sur les mêmes Principes que celui du Droit Naturel , développeroit ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit à soi-même & ce qu'on doit aux autres hommes , considérés comme par-

particuliers , ou dans les relations qui auroient eu lieu dans l'état de simple Nature , comme font celles de Pere , de Frere , de Maître , de Serviteur , de Ministres de la Religion , car je regarde la Religion comme naturelle aux hommes , & ce n'est que par leur faute qu'elle a cessé de l'être.

Ceux qui ont écrit sur le Droit Naturel ont compté de bâtir sur un fondement dont tout le monde tomberoit plus aisément d'accord , si , au lieu de remonter à la première origine des hommes , ils en supposoient une multitude , dans un état de dispersion. Après avoir réfléchi sur tout ce que le sort des hommes ainsi dispersés auroit de triste , ils ont cherché par quels moyens on pourroit les persuader de se réunir en Société ; & en cherchant ces moyens ils sont parvenus à comprendre , à quoi chacun d'eux devoit s'affluer , à quelles Loix il devoit nécessairement se soumettre , afin que les autres pussent tirer quelque parti de lui , & s'engager réciproquement à lui rendre certains offices.

De ces réflexions est né un Systême de Loix dont le mépris rendroit chaque particulier odieux à tout le Corps. Pour composer un tel Systême , non seulement juste , mais encore praticable , ils ont vu qu'il ne faudroit pas trop demander à ces hommes sauvages , & n'aller pas fort au delà de l'absolument nécessaire pour passer

sa vie , environné des autres hommes , avec sûreté & avec tranquillité.

Mais les Moralistes vont plus loin , & considérant les hommes comme , ce qu'ils font en effet, tous enfans d'un même Pere, ils voient naître de ce Principe des obligations à s'aimer avec plus de tendresse, & à se rendre des services avec un tout autre empressement.

Cicéron dans ses Offices , demande jusqu'où l'on pourroit se prévaloir de la disette , pour mettre un prix à du blé qu'on viendroit de faire entrer dans un Port, où l'on sauroit que d'autres ne tarderoient pas d'aborder ? Il apprend que sur cette Question des Philosophes s'étoient partagés. Pour moi, je crois que les uns, en simples Juristes, laissoient à l'amour propre & à l'esprit d'intérêt toute l'étendue que les Loix n'avoient pas renfermée dans des bornes expresses ; & que les autres conduits par un secret sentiment de fraternité, concevoient que l'esprit d'intérêt devoit céder à des sentimens plus humains & plus nobles , savoir de compassion & de générosité.

M O R A L E.

Quoique les fondemens de la Morale soient les mêmes que ceux du Droit Naturel , elle ne laisse pourtant pas de demander un Professeur à part, car 1^o. c'est assez , pour donner au Droit Naturel un fon-

fondement suffisant, d'établir, comme on fait à l'ordinaire, que l'homme ne fauroit vivre d'une manière conforme à sa nature, à moins de vivre en Société. Mais à ce fondement on peut en joindre d'autres, & en tirer les Préceptes de la Morale. Rien au monde n'est plus important que ces préceptes, & on sera plus convaincu de la nécessité de les observer, quand on les verra naître de plusieurs fondemens, tous très-dignes d'attention, & très-respectables par eux-mêmes.

2°. Les Devoirs dont on traite dans le Droit Naturel, se bornent à peu près à ceux qui ont une influence directe sur la conservation, la prospérité & le gouvernement des États. La Morale en fait connoître un grand nombre d'autres.

3°. Elle expose & ceux-ci & ceux-là dans un plus grand détail que ne fait le Droit Naturel.

4°. Elle rassemble un grand nombre de motifs, pour engager les hommes à s'acquiescer de ce qu'ils doivent. Mais sur cet Article on doit éviter une faute très-commune, c'est de ramener à tout coup les mêmes motifs, & l'usage des mêmes secours. Il en est de généraux qui regardent aussi la Vertu en général : il en est de particuliers, qui ont plus de rapport à une Vertu qu'à une autre.

5°. Un Professeur en Morale doit faire connoître la nature des obstacles qui nous rendent difficile la pratique de nos devoirs,

& tirer delà des conseils pour nous apprendre à surmonter ces obstacles.

A tous égards un Professeur en Morale fera voir le parfait acord de la Raison avec la Révélation.

Dégagé de toute prévention il fera connoître a ses Disciples ce qu'il y a eu de beau & de grand dans la Morale des Payens , & il leur fera comprendre aussi ce qui y manquoit.

La connoissance de l'Histoire & des Humanités lui fournira dequoi embellir ses Leçons par des variétés aussi agréables & intéressantes qu'utiles.

L'illustre Mr. *Locke* souhaittoit que quelcun entreprît de démontrer la Morale. Je crois qu'on le peut, mais non pas tout-à-fait suivant les idées de ce grand Homme, qui n'avoit pas assez étudié les Mathématiques, pour connoître la différence qu'il est absolument nécessaire de mettre entre la manière dont on les traite , & celle dont on explique la Morale.

Je me suis parfaitement convaincu qu'on ne travailleroit pas avec succès , si l'on entreprenoit de l'expliquer en la brisant, pour ainsi dire , par Définitions , Axiomes, Théorèmes, Lemmes, Problèmes, Corollaires; mais tous ces noms, non plus que la Méthode qui les a mis en usage, ne sont point des choses essentielles à des preuves démonstratives; on peut même traiter les Mathématiques dans un ordre beaucoup plus naturel & très-éloigné

éloigné de cette contrainte ; je l'appellerois affectation , si elle n'étoit pas autorisée par un si long usage. Mais ce qui est autorisé par un long usage dans les matières qui sont l'objet des Mathématiques deviendroit insupportable en Morale.

Le Professeur de Droit Naturel supposant toutes ces instructions , se contenteroit de les indiquer , quand elles lui seroient nécessaires , & se réduiroit à éclaircir & à prouver par la Raison les obligations des hommes , entant que réunis en Corps de Société : ce que la Société doit à ses Membres , ce que chacun doit à la Société dont il est Membre : les Devoirs de ceux qui la gouvernent , les Droits & les Devoirs d'un Corps de Société , par rapport à un autre : les Droits & les Devoirs des Souverains les uns avec les autres , dans l'état de la Paix , dans l'état de la Guerre , &c ; & sur chacun de ces Articles il seroit très-important d'en faire voir la beauté , la nécessité , l'utilité , & d'éclaircir le tout par des exemples bien choisis.

Un Professeur expliqueroit l'Histoire du Droit Civil , c'en est la véritable Clef. Après ces préparations on se trouveroit en état de passer utilement à l'étude de ce Droit Civil.

Les Jurisconsultes sont venus à regarder le *Code* , à peu près du même œil que les Théologiens regardent l'Écriture Sainte. De - là tant d'explications forcées , tant de

de conjectures frivoles, & tant de matières de chicane qui influent dans les Tribunaux & dans la fortune des particuliers. Il auroit falu faire tout le contraire, traiter cette Compilation comme un Ouvrage humain, & en quelque manière Ouvrage du hazard, pour ne rien dire de plus. Il est certain que les Ecrivains Sacrés ne se sont point trompés, voilà pourquoi une explication, qui concilie le mieux deux passages opposés en apparence, porte par là même un caractère de vérité; mais pour ce qui est des Ouvrages composés par des hommes sans inspiration, il est des occasions où il est permis de dire, *l'Auteur ne s'est pas soutenu*; il en est même où il est permis de penser, qu'il s'est *trompé doublement*. A plus forte raison des remarques de cette nature peuvent avoir lieu dans un Ouvrage composé en différens tems, à diverses occasions, & par différentes mains.

On voit par là que cette Profession demande un esprit juste, sur lequel l'amour de la vérité domine, réellement très-éloigné du plaisir de critiquer, & de la demangeaison d'alléguer du nouveau; mais également éloigné aussi de la paresse qui empêche d'examiner, de la préoccupation qui empêche de voir, & de la fausse honte qui empêche d'avouer ce qu'on a vu. Qu'a-t-on à craindre, si l'on ne s'exprime que modestement? Pourvû qu'on se soutienne dans cette modestie, on aura toujours

jours de son côté les Connoisseurs , les personnes de mérite , les hommes polis ; l'esprit servile & l'humeur contredifante font également des caractères de *Pédantisme* , il faut être en garde contre ces deux extrémités.

Si l'on trouvoit qu'un seul Professeur ne pût pas suffire , pour enseigner le Droit Civil , vû sa grande étendue , on en feroit deux , à chacun desquels on assigneroit sa tâche , & l'on prescriroit les Titres auxquels il devoit se borner , & cela par plus d'une raison. Chacun acheveroit son Cours en moins de tems , & si leurs heures étoient séparées , on pourroit profiter de l'un & de l'autre , car enfin l'on envoie la Jeunesse dans les Académies pour s'y occuper de l'Etude. Outre cela , quand il y a dans une Académie deux Professeurs sur la même Matière précisément , il ne faut qu'une légère différence dans leurs idées, quelque différence de méthode ou de stile dans leurs Leçons , quelque différence même dans la manière de prononcer , en un mot , quelque différence de talens , ce qui est inévitable , pour voir naître entre les Etudians des partis , & dès là entre les Professeurs , des envies & des contestations , sources d'impolitesse & de pédanterie.

C'est pour cette raison qu'il m'a paru important de distribuer & de séparer les Fonctions de la Faculté de Philosophie.

Mais si ce Professeur unique , dans le
genre

genre de ses fonctions devient malade, voilà les Etudiens arrêtés tout court dans le genre d'études, qu'ils avoient commencé. Il est aisé de parer à cet inconvénient. Dans une Académie fleurissante, il ne se peut qu'il ne se trouve des Etudiens savans, Maîtres aux Arts, Licenciés, Docteurs ou sans titre, capables de remplir les fonctions d'un Professeur absent ou incommodé. Il les choisiroit lui-même avec l'agrément de ses Collègues ou des Curateurs, & comme, pour prévenir les partis & les contestations, il ne leur seroit pas permis, tout savans & tout titrés qu'ils fussent, d'avoir des Collèges sans sa permission, il seroit aussi juste qu'ils en reçussent une légitime récompense des peines, qu'ils se donneroient en sa place.

Chacun de ces Professeurs devrait toujours aller à l'Essentiel & à l'Utile, éviter les digressions de pure curiosité, & s'abstenir de toute parade de savoir. *Cui bono ? Non mihi sed illis laborandum.* C'est ce que tout Professeur ne doit jamais perdre de vûe. On perd presque autant de tems à étudier mal, qu'à n'étudier point, & quelquefois encore plus.

Mais ici il faut se rappeler ce que j'ai dit ci-devant sur la différence d'un Plan & de son exécution. L'un se fait tout d'un coup, l'autre demande du tems.

Il me paroît qu'un Professeur dont la fonction seroit de proposer des Cas, & d'en faire la consultation en présence de ses Disciples, seroit d'une grande utilité. On pourroit tirer ces cas de l'Histoire, & on en tireroit encore de plus intéressans de ce qui se passe tous les jours, soit que ces cas roulent sur des matières qui intéressent les Souverains, & qui peuvent devenir entr'eux des sujets de guerre, soit que les Procès des particuliers en fissent le sujet, ce qui est d'un usage plus étendu. Là où l'on a accoutumé de consulter les Universités, ces occasions sont fréquentes, & il n'est pas nécessaire de les feindre.

L'utilité de ce que je propose deviendroit plus grande, si des Etudiants, déjà avancés, travailloient eux-mêmes sur les sujets qu'on leur proposeroit, & si les Professeurs examinoient leurs Ouvrages; mais le fruit de tout cela ne laisseroit pas de se réduire à peu, si l'on se contentoit de feuilleter des Indices, pour décrire ce qu'on trouveroit d'imprimé sur ces cas. L'important seroit de former la Jeunesse à appuyer le parti qu'elle prendroit par de bonnes raisons, ou du moins à soutenir par de bonnes preuves les autorités qu'elle auroit préférées, & sur lesquelles elle s'appuyeroit.

Si l'on ne trouvoit pas à propos de faire la dépense d'une Profession uniquement pour cela, on pourroit charger chacune des autres de faire, par année, un certain

tain nombre de Consultations, afin d'apprendre à leurs Disciples l'usage de la Théorie du Droit.

Un Professeur de ce qu'on appelle le *Droit Public* est encore tout-à-fait nécessaire en Allemagne. L'Histoire de l'Empire en fournit les fondemens, mais il faudroit que le Professeur de cette Faculté eût la prudence de se borner à ce qui dans cette vaste Histoire, se rapporte à sa destination. C'est ici où le talent rare & si estimable d'un esprit & d'un cœur au-dessus de la prévention & des vûes d'intérêt, me paroît sur-tout nécessaire, & l'est effectivement, si l'on m'a informé juste, quand on m'a assuré qu'il suffisoit de savoir dans quelle Académie un Jurisconsulte avoit étudié, pour en conclure en faveur de qu'elle hypothèse il s'étoit déclaré; tant on se dispense d'examiner, & l'on se borne à remplir sa mémoire de décisions & de preuves conformes aux vûes & aux intérêts des Cours, où l'on se propose de chercher de l'Emploi.

Les suffrages des Jurisconsultes vont à affermir, ou à renverser la fortune & le repos des hommes: souvent ils ont à prononcer sur l'honneur & la réputation, ou sont consultés sur les châtimens, & par là l'infamie & la mort des particuliers sont entre leurs mains.

On s'accoutume à tout, & l'on vient à se faire un jeu & une occasion de briller de ce qui devrait faire trembler, car l'impunit

nité

nité des coupables ou la légéreté de leur punition interesse la sûreté des innocens.

Je ne connois donc pas de profession où l'on doive se faire un plus grand scrupule de s'attacher à la simplicité du stile & des preuves , & où l'on doive être plus en garde contre le desir de briller. Ce conseil n'est point superflu : un Jurisconsulte se recherche , s'anime , & croit son honneur engagé à penser & à parler autrement que le commun des hommes. Sa vanité lui fait adopter des idées qui l'éblouissent, & avancer des Sophismes que ceux qui ne sont pas faits à ce stile ne savent pas débrouiller. Une fausse honte de penser comme le Vulgaire , qui ne s'est pas gâté l'esprit par de certaines études , est cause qu'en s'éloignant des idées du commun, il leur arrive de s'éloigner du Sens commun. Ce mal est très-ancien , mais il n'est pas prêt à finir.

Nil - ne pudet capiti non posse pericula cano

Pellere , quin tepidum hoc optes audire Decenter ?

Fur es, ait Pedio : Pedius quid ? Crimina rasis

Librat in antithetis , doctus posuisse figuras

*Laudatur : Bellum hoc ! Hoc bellum ? an , Romule ,
ceves ?*

Pers. Sat. I. V. 81, & seq.

Voilà un malheureux Vieillard qui court risque d'être condamné à mort : est-il possible que vous ne puissiez plaider pour lui

fans rechercher de vains applaudissemens ? Cela est déplorable ! Pédius , vous êtes un Voleur , dit la Partie adverse. Que répond à cela Pédius ? Comment se défend-il ? Il se justifie par antithèses , il fait de jolies Périodes , nombreuses, mesurées *Ab ! que cela est beau !* s'écrie-t-on. *Cela est beau ?* Romains, vous moquez-vous ? On a soin de choisir des Maîtres d'armes qui ne soient point querelleux : il n'importeroit pas moins que les Professeurs de Droit fussent très-éloignés d'aimer les procès. Pour peu qu'ils soient de leur goût, comptant sur leur habileté , ils ne craindront point d'en entreprendre ; leur esprit deviendra de jour en jour moins juste , & par là plus propre à gâter l'esprit & le cœur de leurs Disciples.

Pour ce qui est des Professeurs en *Politique* , autant que je suis capable d'en juger, & par la considération de la chose en elle-même , & par tout ce que j'ai vu de Livres là-dessus , il me paroît que l'on n'a jamais rien imaginé de plus inutile ; & de la manière dont on donne des Leçons sur ce sujet , les habiles gens, versés dans les affaires , doivent trouver ces Professeurs dans un cas tout semblable à celui de ce prétendu Philosophe, ou plutôt de ce vieux Radoteur, qui faisoit des Dissertations sur la Guerre en présence d'Annibal. Tous les esprits ne sont pas capables des grandes affaires ; mais un esprit de la trempe requise , cultivé par de bonnes études de
Logi-

Logique, de Droit, d'Histoire lue avec réflexion, des principes qui dominent le cœur humain & du jeu des passions, cultivé outre cela par le commerce du monde, dans lequel il a pris soin de vivre avec attention & avec réflexion, si des circonstances le mettent dans les affaires, après s'y être appliqué quelque tems, il se rendra capable de servir des Ministres, & de le devenir lui-même, si les conjonctures lui sont favorables.

J'ai ouï parler d'un Professeur qui à la suite de la Morale enseignoit l'Oeconomie, & j'ai lu son Traité; je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus risible. Ce n'est pas que cette connoissance n'ait son utilité & même son mérite; mais ce n'est point dans un Auditoire qu'il faut chercher à s'en instruire. On fera incomparablement mieux de prendre là-dessus des leçons d'un bon Jardinier, d'un riche Laboureur, d'un Maître d'Hôtel appliqué & honnête homme, & enfin de quelque vieille Dame qui aura vécu attentive à son ménage, & qui par son attention aura augmenté les revenus & multiplié les fouds de son mari.

DES ANTIQUITES.

L'étude de l'*Antiquité* à ses utilités & ses agrémens, elle est même à la mode, mais elle pourroit dégénérer en Pédantisme, enseignée par un Professeur, qui feroit des Leçons sur ce sujet d'un ton d'emphase,

qui debiteroit ce qu'on fait sur l'origine des Cloches , sur les formes des Clefs & des Serrures anciennes , comme des merveilles , des recherches savantes , & des fruits dignes des travaux & des veilles d'hommes infatigables. On donnera ces choses pour ce qu'elles sont , des petits objets ; mais qui ne sont pourtant pas méprisables , & dont la connoissance n'est point achetée par une perte de tems , quand on n'y en donne que peu , pour se la procurer. On fera donc connoître en très-peu de mots , chaque découverte sur les meubles , les habits , les maisons des Anciens &c. & sur chacun de ces sujets on alléguera quelque passage qui les prouve.

Comme il y a une Physique Expérimentale & comme les Méchaniques s'apprennent mieux quand on a sous les yeux les Machines mêmes , dont on examine les effets & les causes , si l'on faisoit faire des Clefs & des Serrures, des modèles des Meubles , des Maisons , des Ponts des Anciens & de leurs Instrumens de guerre , on se rendroit habile en fort peu de tems dans la connoissance de l'Antiquité , sans risque de l'oublier bien-tôt.

Il est certain que si un Professeur s'étend trop sur les Antiquités , sa vie entière passera avant qu'il ait achevé, dans ses Leçons, un Cours sur des matières qu'on trouve toutes éclaircies dans des Auteurs où il est facile de les puiser. Il faudroit donc qu'il se réduisît à un Cours abrégé des prin-

principales & qui reviennent le plus souvent. Il indiqueroit encore les sources d'où l'on pourroit en tirer une plus ample connoissance.

Au reste , il est certain qu'on retient mieux les coutumes des Anciens , à mesure qu'on lit les Auteurs , & qu'on entend , ou qu'on voit expliqués les passages à l'intelligence desquels elles servent.

Mais si pour l'*apparat* , on trouvoit à propos de donner une Chaire à un homme qui auroit des talens pour ce genre d'instructions , une vaste lecture , un stile aisé & juste , un esprit net qui sût mettre les choses devant les yeux , une mémoire heureuse dont les idées ne se confondissent jamais , & se présentassent toujours à propos dans le besoin , on pourroit le charger en même tems du soin de la Bibliothèque , des Médailles & des autres curiosités de la Nature & de l'Art , distinguées de celles de Physique & de Mathématique.

DU PROFESSEUR EN ELOQUENCE.

Il y a peu de professions sur lesquelles il y ait plus de corrections à faire , & où il soit plus nécessaire de s'écarter de l'usage établi que dans celle-ci. On y fait presque le Capital de l'accessoire , on se borne à l'écorce , on croit faire beaucoup d'apprendre à la Jeunesse les noms des Tropes & des Figures , on leur gâte l'esprit en leur donnant pour un grand Art , celui de

faire par les Lieux communs de la Logique une Analyse ridicule de quelque Harangue , de quelque Lettre , ou de quelque beau Chapitre d'un Auteur. On en fait des Pédans en leur chargeant la mémoire de Vers & de Sentences , dont ils font souvent des applications hors d'œuvre , parce qu'ils ne savent pas comment il faut s'en servir , & qu'on n'a donné à leur esprit aucune fécondité. On veut qu'ils apprennent à bien parler, avant qu'ils aient appris à bien penser , & en leur prescrivant de composer sur des matières qu'ils font encore bien éloignés de connoître suffisamment , on les forme à l'habitude d'un verbiage , dont bien souvent ils ne se corrigent pas de toute leur vie.

J'alléguerai une conjecture sur l'origine historique de ce desordre. Dans les basses Classes, ou Colléges inférieurs, on apprend d'abord la Grammaire, & à traduire du Latin en Langue Vulgaire, & réciproquement; & c'est ce qu'on appelle faire des Versions & des Thèmes. On demande que le stile en soit pur & correct , c'est-à-dire qu'il n'y ait ni impropriété dans les termes, ni faute dans la construction. Le dernier Régent, sous lequel ils passent, s'appelle le Régent de Rhétorique , ou si l'on veut le Professeur. Celui ci leur enseigne ce que c'est que Trope, Figure, &c. & il leur en fait remarquer des exemples dans les Auteurs qu'il leur met en main pour les expliquer. Il leur énonce en stile simple le con-

contenu de quelques vers, puis leur expose la même pensée embellie par les Tropes & par les Figures, dans des vers qui, pour être plus touchans & plus pompeux, ne laissent pas de paroître toujours naturels; & il leur fait comprendre, autant que leur portée le permet, de quelle manière l'Art s'éleve de la simplicité des pensées & des expressions, à divers degrés d'ornemens, sans perdre de vûe la Nature.

On envoyoit anciennement la Jeunesse auprès des Rhéteurs, d'où ils ne sortoient qu'après avoir pris grand nombre de Leçons sur l'Art oratoire, & s'être exercés à en pratiquer les préceptes. Mais sans se souvenir que les anciens Rhéteurs étoient en quelque manière des Professeurs de Droit & de Philosophie, aujourd'hui on remet au sortir de l'enfance, entre les mains d'un Professeur d'Eloquence, des Jeunes gens qui ne savent que médiocrement de Latin; & sans autre préparation, sans s'être cultivé l'esprit par l'étude d'une raisonnable Logique, par l'Histoire lue avec réflexion, par la connoissance de la Morale, ni par aucun commerce du monde qui y supplée, on leur prescrit des matières sur lesquelles ils doivent composer, & on leur ordonne ensuite d'apprendre de mémoire & de reciter ces Compositions.

Je n'aurois garde de desapprouver le moins du monde cette Méthode, s'il m'étoit possible de comprendre qu'on pût apprendre à bien parler avant que d'avoir

appris à bien penser. Une Composition tout - à - fait digne des suffrages d'un Professeur d'Eloquence , me paroît le Chef-d'œuvre de l'Ésprit humain , & pour en approcher de loin même , il faut certainement de toutes autres préparations, que celles qu'on reçoit dans les Ecôles inférieures, & il s'en faut du tout au tout qu'un médiocre usage du Latin ne suffise.

Je viens d'assigner quelques-unes des fonctions du plus haut Régent ; je voudrois outre cela qu'il s'attachât à deux Auteurs Tite-Live & les Offices de Cicéron. A ceux qui s'allarmeroient du Volume de Tite-Live , je répondrois 1^o. Imaginez - vous que le tems a encore retranché quelques Livres de ce célèbre Historien , & qu'il ne nous en a laissé que ce que le premier Régent peut expliquer pendant le tems que ses Ecoliers demeurent dans sa Classe. En ce cas l'objection tomberoit.

2^o. Voici un avantage qui résulte de la longueur de Tite-Live. Il n'est pas possible que les Jeunes gens n'y prennent goût, s'il leur est bien expliqué ; de sorte qu'au lieu d'abandonner leurs Auteurs, comme ils font ordinairement, en sortant du Collège, ils les continueront, & s'y trouveront engagez par la curiosité, par le plaisir, & par la facilité qu'ils auront acquise sous un habile Régent.

Si l'on fait attention sur cette dernière remarque , on ne desaproveroit pas même qu'on prît Tite-Live avec les Supplé-

plémens de Freinshemius , on auroit par là une Histoire complete de plusieurs siècles & admirablement bien détaillée. Il est certain que Freinshemius est admirable & si près d'égaliser Tite-Live, qu'il faut être connoisseur pour en sentir la différence. Cet Auteur est une preuve illustre, contre la présomptueuse vanité des quelques Nations , que l'élégance & la beauté de l'esprit est de tout País.

Ma troisième réponse à l'objection sera qu'on peut lire Tite-Live plus vite qu'on ne croiroit d'abord , pourvû que ce soit sous un Régent zélé, judicieux, car il ne s'amusera point à l'occasion d'un mot de dire deux phrases , à l'occasion d'un second , de citer deux ou trois passages de quelque Auteur : c'est la plus abominable des méthodes ; par là une Leçon se passe à expliquer douze lignes & vingt tout au plus. Les Jeunes gens qui n'ont qu'une tâche si abrégée , sont d'abord prêts à la maison, & dès là s'accoutument à ne rien faire. Outre cela, de ces phrases détachées, il ne reste rien dans la mémoire , les Auditeurs n'y prennent aucun intérêt , & laissent parler le Maître tout seul, sans l'écouter, comme l'expérience ne le prouve que trop.

4°. Il y a bien des choses dans Tite-Live qu'on peut passer , il y en a qui ne sont aujourd'hui nullement intéressantes & qu'il n'a écrites que pour faire voir la diligence à feuilleter les anciennes Annales : souvent dix & quinze lignes sont em-

ployées à conter des prétendus Prodiges & par conséquent des Fables. On en trouve autant qui ne contiennent que les noms des Prétendans aux Emplois , & de ceux qui ont été choisis dans les Elections annuelles. Souvent encore Tite-Live a fait ce que Monsieur de Thou a imité depuis ; pour conserver dans son Histoire quelque nom illustre à Rome , & pour faire plaisir à quelque Famille qui vivoit de son tems , il rapporte un Fait tel qu'on n'auroit rien perdu s'il étoit demeuré enféveli dans l'oubli. Le Régent de première passera tout cela. *Cinquième réponse* , on trouve des endroits faciles : le Professeur en Eloquence prescrira de longues tâches, & à la Leçon au lieu de les faire interpréter tout d'une suite , il choisira par-ci par-là quelques périodes , pour voir si l'on s'est bien préparé. Et lorsque parmi deux ou trois pages faciles, il y aura quatre ou cinq périodes qui pourroient faire quelque embarras , c'est à celles-là précisément qu'il s'arrêtera dans l'interprétation.

Chaque Ecolier auroit le Livre sous ses yeux , & sans s'affujettir à aucun ordre, il en nommeroit un qui liroit la quatrième ligne dont un autre viendroit d'interpréter les trois précédentes.

Mais, dira-t-on , toutes les années une nouvelle Volée passe d'une Classe inférieure dans une supérieure , & par conséquent elle se trouvera en Tite-Live, comme

me dans une vaste Mer , dont elle ne verra ni l'un ni l'autre bord.

Delà je tire une nouvelle utilité. Le Professeur en recevant ses nouveaux Eco-liers , commencera chaque année par une récapitulation des principaux Chefs de l'Histoire Romaine, & de ce qu'il est nécessaire d'en savoir pour entendre la suite.

Il fera même bon qu'à la fin de chaque mois on récapitule , en peu de mots , ce qu'on a fait d'historique. Le Professeur interrogera là-dessus ses Disciples, & leur apprendra à faire ces récapitulations. Ils les feront d'abord dans la Langue du País, & ensuite il leur donnera ordre de les écrire en Latin à la maison , & ces Compositions , il les corrigera en présence de tous. Je vai continuer à proposer , de quelle manière je conçois qu'il faut s'y prendre, pour réussir dans l'interprétation.

L'Edudiant lira autant de lignes qu'il en faut pour faire un sens complet , & par là on verra s'il s'est préparé. Après cela il construira ce qu'il vient de lire, & enfin il le rendra dans sa Langue.

C'est ici un Article très-délicat & en même tems très-capital. Pour l'ordinaire un Maître paroît content de son Disciple , lorsqu'il trouve , par sa traduction , qu'il a compris le sens de l'Auteur, souvent même on en est content , quoiqu'il ne l'ait exprimé qu'à peu près , & souvent encore les Maîtres eux-mêmes ne font rien de plus,

plus, & ceux d'entr'eux qui se croient les plus habiles donnent rout de suite deux ou trois traductions, dont chacune est imparfaite, & ne corrigent qu'imparfaitement les défauts des précédentes. On n'arrivera jamais par là au but où l'on doit tendre: on ne formera point le goût des Jeunes gens: on ne leur apprendra jamais à s'exprimer avec précision & avec élégance: ils s'accoutumeront à n'énoncer les choses qu'à peu près, il faudra toujours que leurs Auditeurs devinent une partie de leurs pensées, & suppléent à leurs expressions; &, ce qui est infiniment plus fâcheux, ils n'apprendront jamais à penser juste.

Je voudrois donc que le Régent leur fît comprendre, avec combien de discernement & de goût l'Auteur a choisi ses expressions, avec combien de sagesse il les a agencées: il leur fera voir qu'une expression retranchée rendroit la pensée obscure, qu'une de plus la rendroit lâche: il leur fera sentir la propriété des termes, & en substituant un Synonyme à la place de celui de l'Auteur, il leur fera apercevoir que le sens devient tantôt louche, tantôt incomplet, parce que les expressions présentent bien la même idée principale, mais non pas l'accessoire.

Après avoir de cette manière faisi très-exactement la pensée de son Auteur, après s'en être rempli & en avoir senti la beauté
&

& la force, il l'énoncera telle qu'il l'a conçue dans sa propre Langue ; en sorte que ceux qui n'entendront que le François, par exemple , conçoivent tout ce que sentent ceux qui savent bien le Latin , au moins autant qu'une de ces Langues peut égaler l'autre.

Faute de faire cela, on perd encore le goût des Jeunes gens , par une raison que je vai ajouter. Un Ecolier ne possède pas assez la Langue Latine , n'a pas l'esprit assez exercé dans les matières qu'un Auteur traite , il ne s'y interesse pas assez, & ne comprend point assez le fort & le foible d'une expression pour sentir, en lisant son Auteur , la beauté de cette Eloquence , sur laquelle se sont formez, depuis tant de siècles , ceux qui sont devenus des grands Hommes. Il en juge par ce que la Langue de son País lui en fait comprendre, & de la manière dont on interprête ordinairement , il s'en forme une idée peu avantageuse , & par là dans le tems qu'on devoit se prévenir même en faveur des excellens Auteurs , on se prévient contre , on s'en dégoûte , & on entre aisément dans un dégoût & dans un mépris qui peut durer long-tems : c'est ce que je fai par ma propre expérience.

Outre cela, comme on n'apprend point à penser juste & élégamment , sous des Maîtres à qui ces talens manquent , on se fait , à leur imitation , un stile , dont la seule bigarrure suffiroit , pour le rendre
ridi.

ridicule autant qu'insupportable. A ce que des Ecoliers prononcent ou écrivent deux-mêmes, & qu'ils tirent de leur fond, mal conçu, mal rangé, obscurément & imparfaitement exprimé, tantôt bas, tantôt énigmatique, tantôt ridiculement ampoulé, ils cousent quelques phrases que la mémoire leur fournit, tirées indifféremment des Poètes, des Orateurs, des Historiens, d'Auteurs d'un goût & d'un stile tout opposé; de sorte qu'on ne peut assez s'étonner que la folie de l'homme puisse parvenir à admirer de pareilles extravagances.

Et à cette occasion, je remarquerai une grande faute que l'on fait, en obligeant la Jeunesse à se charger la mémoire de Phrases, de Vers, de Sentences, & de leur dicter ensuite quelque Thème où ils auront occasion de les fourrer. C'est justement le moyen de les accoutumer à habiller leurs pensées en Arlequins: on leur fournit des pièces de toutes couleurs, pour les rassembler en habits burlesques où souvent même elles sont mal cousues. Il faut que des Thèmes propres à recevoir des phrases qu'on souhaite d'y faire entrer, soient composés avec un esprit bien juste & un grand discernement.

Dans une narration, on fera connoître l'habileté avec laquelle un Auteur, sans laisser paroître aucun art ni aucune affectation, place si bien chaque circonstance, que la chose même qu'il raconte, semble se placer elle-même sous les yeux du Lecteur:

teur : & c'est ici où il faudra faire connoître le sage tempérament de la briéveté & de la plénitude, qui fait dire à un Auteur tout ce qu'il faut, & lui empêche de rien dire au delà de ce qu'il faut : qui, par le moyen de ce qu'il dit, laisse à son Lecteur le plaisir de deviner aisément ce qu'il ne dit pas ; qui ne prévient pas le jugement de son Lecteur par ses propres décisions, mais qui tourne les choses d'une manière à lui faire infailliblement décider, comme il le souhaite.

C'est par ces raisons encore que je préfère Tite-Live aux autres Historiens. Nous n'en avons point de si judicieux : je vois que Q. Curce est fort estimé pour l'élégance de son stile par-tout harmonieux, par-tout pompeux, par-tout sublime ; mais cela même est un défaut, & il empêche, par là, ses Lecteurs de penser assez judicieusement sur ce qu'il recite. Uniquement occupé du dessein de se faire continuellement admirer, il ne prend pas garde qu'il engage insensiblement son Lecteur à admirer jusques aux vices mêmes de son Héros.

A ces raisons qui me déterminent à conseiller Tite-Live, j'ajouterai encore 1^o. Qu'on ne peut pas disconvenir que pour se former au Latin, il ne soit mieux de choisir un Ancien qu'un Moderne ; car les Modernes ont du apprendre leur Latin des Anciens. 2^o. On ne niera pas que Tite-Live n'ait vécu dans le Siècle de la plus

plus parfaite Latinité. 3°. Il est certain que les choses aident merveilleusement à retenir les mots, & qu'on ne formera jamais le stile des Jeunes gens, en les occupant sur des matières qui ne sont pas à leur portée, qui ne leur paroissent pas assez intéressantes, ou qu'ils ne comprennent pas avec assez de facilité. Or personne ne niera que l'Histoire ne soit plus à leur portée, plus intéressante & en même tems, plus amusante qu'aucun autre sujet.

4°. On prend un tout autre plaisir dans les Histoires détaillées que dans les simples Abbregés, dont le plus souvent on ne retient qu'une très-petite partie.

5°. Une Histoire Universelle fatigue les Jeunes gens, en les obligeant à se porter tantôt dans un País & tantôt dans un autre: ils s'y intéressent moins, parce qu'un nouvel objet leur fait perdre le goût qu'ils avoient pris pour le premier; à quoi il faut ajouter que les Histoires Universelles ont ordinairement l'inconvénient des Abbregés, à moins qu'elles ne soient excessivement vastes, & par là peu propres aux Jeunes gens.

6°. Des Auteurs trop difficiles ne conviennent pas, comme, par exemple, *Tacite*, dont le Laconisme est presque affecté: qui est toujours mystérieux & dans des réflexions profondes, que des Écoliers ne sentiroient point, ou ne sentiroient qu'à demi. Le stile de *Suétone* encore n'est point assez coulant & n'est pas à imiter. Il

ne

ne faut pas non plus choisir un Auteur trop aisé , puisque c'est sous les Maîtres & par leur secours qu'on doit se former à se saisir du difficile. Tite-Live tient ce juste milieu.

7°. Entre les anciennes Histoires , il n'y en a point de plus intéressante que la Romaine ; il n'y en a point qui ait fourni de plus grands événemens de toutes les espèces , ni dont la connoissance influe d'avantage sur l'état présent de l'Europe.

8°. Tite - Live est encore admirable, dans la manière dont il place ses Sentences, tantôt directement & tantôt indirectement, avec modération & toujours très-à-propos. C'est un art & une retenue , qu'il faut avoir grand soin de faire remarquer & aimer aux Jeunes gens. Ceux dont l'imagination est naturellement vive , & qui parlent ont d'heureuses dispositions à l'Éloquence , ont en même tems un penchant à briller , qui tient trop de leur âge : on leur feroit tort de l'éteindre , mais on ne leur en feroit pas moins de le laisser croître : il faut leur apprendre à le modérer sans l'éteindre ; sans cela ils croiront faire merveilles de briller continuellement , & de répandre par-tout les feux & les éclairs des Maximes & des Sentences.

Les Harangues de Tite-Live fourniront un beau champ à un Maître de la Jeunesse, pour former son propre goût & celui de ses Disciples.

La Méthode établie autrefois dans les
Tome II. H *Écoles*

Écôles d'analyser les Harangues , suivant les Lieux communs de la Logique de Ramus , est l'Antipode du Bon-Sens , & j'en crois l'avoir suffisamment prouvé dans ma Logique. Je me serois même plus étendu sur cet Article , si je n'avois craint d'ennuyer mon Lecteur , peut-être y reviendrois-je , si je n'apprenois que les personnes de bon goût ont conçu un juste mépris pour cette pédantesque Méthode. Ce n'est pas que tous ceux qui y ont été élevés , & à qui on s'est efforcé de la faire admirer , soyent devenus des Pédans , & que leur sens commun y ait fait naufrage : il est des Génies supérieurs , que les mauvaises impressions ne fauroient gêner ; les Géans traversent un Torrent , par lequel les hommes ordinaires sont emportés comme des Pygmées & s'y noyent.

J'ai donné un Essai d'une Méthode différente dans un petit Volume imprimé à Groningue , où j'ai traduit & analysé quatre Harangues de Tite-Live.

Je suppose que le Régent de la plus haute Classe du bas Collège , & qui y fait les fonctions de Professeur en Rhétorique , sache s'insinuer dans l'esprit des Jeunes gens , descendre à leur portée , pour les élever par degrés à la sienne ; je le suppose éloquent dans la Langue de son País , sans quoi j'ai de la peine à croire que des personnes capables d'en juger puissent le trouver éloquent dans une Langue étrangère. On a beaucoup poussé l'Eloquence
en

en François. Il importe pour lui & pour ses Disciples , qu'il lise attentivement & qu'il se rende bien familiers les Préceptes & les Modèles qu'on a écrit dans cette Langue.

Si un Maître n'est pas habile dans la Langue qu'il traduit , & dans celle dans laquelle il fait sa Traduction , jamais il n'approchera de transporter les beautés de l'une dans l'autre ; & il est très-certain que la comparaison , que l'on fait de deux Langues , en facilite l'intelligence & fait beaucoup mieux entrer dans ce que le génie de chacune a de particulier.

Dès que le goût de l'Eloquence fut établi à Rome , toutes les personnes de distinction se firent une loi d'étudier en forme leur propre Langue , & ils s'attachoient aussi avec un grand soin à la Langue Grecque , dont ils travailloient à transporter les beautés dans la leur. Il est vrai qu'on verra des femmes s'énoncer avec beaucoup d'élégance sur des matières communes , ou de sentiment , dans la seule Langue qu'elles savent ; mais pour manier avec succès des sujets vastes & diversifiés , il importe de s'être ennobli , & de s'être enrichi l'imagination par l'étude de plus d'une Langue.

Quand des Jeunes gens auront bien compris le fin & le fort d'une Harangue , & que par là ils seront en état de la bien reciter , on leur ordonnera de l'apprendre , & il y auroit des heures destinées à ces recits.

On fait de quelle efficace est la Prononciation & en général l'Action de l'Orateur: Or je soutiens qu'il est impossible que des Jeunes gens s'y forment, & se mettent même en chemin de s'y former, quand ils ne reciteront, comme on l'exige, que leurs propres Compositions; car s'ils ont quelque bon sens, ils ne pourront les reciter que languissamment, & s'ils en manquent, ils s'accoutumeront à déclamer des riens & à prononcer d'un ton d'emphase des bagatelles.

Par la Méthode que je conseille, les Jeunes gens se rempliront la mémoire d'un bon Latin, apprendront à bien reciter, & pourront s'affermir dans des habitudes, qui leur empêcheront de composer mal dans la suite; car ils sentiront d'abord une disproportion entre leur Ouvrage & ce dont leur mémoire sera heureusement remplie, & dès là ils ne se permettront aucun repos, jusques à ce qu'ils aient trouvé les moyens de composer conformément à leur bon goût.

On ne se bornera pas à faire comprendre l'art de Tite-Live dans ses Harangues, on en usera de même à l'égard de ses narrations. Par exemple, en commençant son Livre VII. il annonce de grands événemens. Le Lecteur s'anime & se remplit d'une favorable impatience: l'Historien donne encore plus qu'il n'avoit fait espérer; d'abord on s'intéresse pour Capoue par divers motifs. La grandeur & la beauté
de

de la Ville , jointe à la fertilité de son Territoire , invite le Lecteur à s'y transporter , & il seroit fâché qu'un si beau séjour fut désolé par la guerre. L'aïse dont jouissent les Capouans ne les empêche pas de s'armer pour secourir les Sidicins ; la compassion se joint à de justes intérêts pour les y engager. Mais en vain ils s'unissent , ils éprouvent dans les Samnites des ennemis trop redoutables pour eux. Ils recourent aux Romains : on les écoute haranguer , & on plaide presque pour eux ; on entre dans l'impatience avec laquelle ils attendent la décision des Romains. On passe ensuite à découvrir leur caractère & celui des Samnites , & cette comparaison interesse vivement le Lecteur sur l'issue de cette Guerre : il est ravi qu'elle commence sous un Chef plein de valeur & qui a mérité les adorations de son Armée ; sous un tel Chef les Romains ne sauroient se résoudre à se laisser vaincre. Il n'en faloit pas moins , jamais combat n'avoit encore été si disputé ; mais enfin la persévérance des Romains se fait voir insurmontable , & une Providence qui décide du sort des Batailles , fait que les yeux des Samnites s'éblouissent , & passent de l'éblouissement à la consternation.

L'Historien n'a pas plutôt achevé le récit de cette Victoire , qu'il allarme son Lecteur par l'appréhension d'une défaite honteuse , dans la crainte de laquelle il le laisse un peu languir. A l'imprudenc

Général Patricien, son narré oppose, sans paroître en avoir le dessein, la présence d'esprit & l'intrépidité d'un Tribun Plébéien; & pendant que le Lecteur s'étonne avec les Samnites d'une résolution si peu attendue, le Consul se dérobe à leur poursuite avec son Armée. Ensuite, pour rendre plus croyable l'habileté avec laquelle Décius va se tirer du pas où son zèle l'avoit engagé, il en rapporte en détail toutes les circonstances. Il fait lire après cela les caractères de la grandeur d'ame des Romains, dans Cornélius, au dessus de porter envie à la gloire d'un Plébéien, dans Décius qui préfère de courir incessamment à de nouveaux dangers, au plaisir d'entendre les éloges dont on veut le couronner. Rien n'est plus ménagé, ni en même tems plus naturel que tout ce VII Livre. La probité Romaine & cette amour dominante de la Patrie, qui succombe sous les appas de Capoue, prépare le Lecteur à voir avec moins d'étonnement l'Armée d'Annibal, rassemblée de diverses Nations, réunies seulement par l'avidité du pillage, s'amollir par des délices, qui avoient pu renverser l'esprit dominant des Romains.

J'appuyeraï ce qu'on vient de lire de l'autorité du Pere Rapin, soutenue par de bonnes raisons dans son parallèle de Thucydide & de Tite-Live.

Au reste, dit-il, cette étendue de discours, que certaines gens lui reprochent est,

est , à mon sens , un de ses plus grands avantages : ce n'est que par là qu'il est majestueux. Car un discours étendu à toujours de la majesté quand il est soutenu d'un grand sens , & d'un choix exquis de paroles comme est le sien. Après tout , la méthode n'est pas connue de tout le monde : il a un art caché sous une simplicité apparente , qui va à le faire paroître naturel en tout ; il met cet art particulièrement en usage dans ce qui semble dépendre davantage de la Nature , évitant soigneusement l'affectation , & ne pensant qu'à être simple. C'est par cette manière grande & aisée tout ensemble , qui est l'assaisonnement le plus ordinaire de son discours , qu'il fait ces merveilleuses impressions sur l'ame , qu'il remue , & qu'il ébranle quand il veut , qu'il imprime ses sentimens par la force de ses paroles , dont il connoît la vertu , & qu'il émeut ceux à qui il parle , par l'énergie naturelle de son expression. Cette qualité le rend aussi véhément dans les grandes passions , que doux & agréable dans les petites : traitant les grandes d'un air plus vif , & les petites d'un stile plus tendre. A la vérité par ce génie qu'il a pour la grandeur de l'expression , qu'il fait ménager avec tant de méthode , & employé dans les endroits qui le demandent , il a coutume de s'élever dans les grands événemens. C'est-là qu'il prend plaisir à déployer , pour ainsi dire , les richesses les plus rares ,

& les plus cachées de son esprit, dans toute leur étendue. Quelles peintures ne fait-il pas alors, quand la grandeur du sujet l'excite lui-même, & lui fournit ces admirables ouvertures, dont il fait si bien profiter ? Et c'est dans ces endroits favorables, & élevés d'eux-mêmes, qu'il relève, & qu'il ennoblit son discours par ces grandes idées que lui inspire l'admirable génie qu'il a pour le Sublime, & pour cette majesté de Itile qui est son véritable caractère. C'est-là enfin que par le choix propre & naturel des paroles les plus en usage, mais les plus éclatantes & les plus harmonieuses, faisant mieux paroître toutes les autres beautés du discours, il produit dans l'ame de ceux qui le lisent une certaine admiration mêlée de surprise, qui est toute autre chose que le plaisir que l'on prend dans la seule persuasion.

Enfin ce dessein bien considéré dans toutes ses circonstances, est le plus beau sujet d'Histoire, qui ait jamais été. C'est la suite des aventures d'un Peuple, qui de vicieux qu'il étoit dans sa naissance, sorti d'une origine en quelque façon infâme, né dans le brigandage, exercé au crime, devint sage, frugal, juste, passionné pour la gloire, fidèle à ses Alliés, faisant profession de probité en toutes choses. C'est le recit des destinées d'une Ville, qui s'élève à l'Empire du Monde, & se fait la Capitale de toute la Terre, d'une troupe de Pasteurs vagabonds, rassemblés sur le
bord

bord du Tibre par un pur hazard ; c'est la conduite du Gouvernement d'un Etat, où l'observation d'une rigueur exacte , entretenue par une obéissance prompte & fidèle , étoit dans une souveraine recommandation , quoique les principes en fussent très-défectueux. Car enfin le Sénat de Rome devenu vainqueur des autres Peuples , ne souffroit plus dans ses délibérations ni équivoques , ni déguisemens : les conseils lâches , foibles , intéressés , peu honnêtes n'étoient plus écoutés. C'étoit une Nation vertueuse par principe d'honneur , vaillante encore bien plus par la tête que par le cœur : allant au péril , & s'en retirant par sagesse : sachant s'exposer , & ne s'exposer pas par raison ; & qui devint la Maîtresse de toutes les autres Nations moins par la force de ses armes , que par la réputation de sa vertu. Voilà quel étoit le vrai caractère des Romains , dont Tite-Live entreprit d'écrire l'Histoire. Et comme rien ne semble plus beau dans les Ouvrages d'esprit , que le récit d'une grande entreprise , conduite heureusement à une fin glorieuse , parmi une infinité d'obstacles & d'oppositions : comme rien ne plaît tant que de voir les progrès de cette conduite par les degrez successifs de ses accroissemens , qu'on a vu se former peu à peu de commencemens foibles , petits , méprisables ; rien aussi n'est plus propre à être raconté , parce que tout

y devient agréable dans le détail des circonstances.

L'Histoire d'un Prince & d'un Peuple toujours heureux, ne seroit pas elle-même heureuse, elle auroit trop d'uniformité : & rien n'est plus fade dans une narration, qu'une prospérité trop longue, & un bonheur trop continuel. Il y faut de ces variétés d'événemens, de ces changemens de fortune, de ces contrariétés d'avantures, & de toutes ces sortes d'objets qui sont propres à attacher le Lecteur par leur diversité. Et tout cela se trouvant dans l'Histoire de Tite-Live, plus que dans aucune autre, il est certain que c'est le plus beau sujet, qui pût tomber entre les mains d'un Historien. Ce fut aussi dans cette vûe que Tite-Live le regarda d'abord, qu'il y trouva ces avantages si favorables à son génie, & dont il lut si bien profiter dans l'exécution. Ce sujet si noble, si grand, si riche par tant de différentes aventures qui le composent, ne lui parut pas au-dessus de ses forces : il trouva le moyen de se réduire dans une matière si immense, sans s'égarer en des digressions, & en des amplifications hors d'œuvre, comme font tant d'autres Historiens. La grandeur de son sujet qu'il fait si bien sentir par sa défiance naturelle, en ne montrant que sa propre foiblesse & la disproportion de ses forces, à l'entrée de son Ouvrage, ne l'étonne point : parce qu'il voit cette étendue qu'il embrasse, toute vaste qu'elle est,

réduite

réduite dans l'unité d'un seul Etat , dont il écrit la destinée. L'obscurité qu'il trouve sous les premiers Consuls , pour en démêler la suite , dans les commencemens de la République , ne le rebute pas : sachant dans ces embarras prendre son parti en sa propre sincérité , ne donnant pour certain que ce qu'il trouve sans incertitude , & doutant le premier de ce qu'il trouve douteux.

Outre la force de son génie , qu'il sent propre à concevoir un grand dessein , en y arrangeant les parties dans les proportions justes d'un Ouvrage accompli : outre l'intelligence parfaite de son sujet , dont il s'étoit rempli l'esprit : l'usage du monde qu'il prit dans la Cour d'Auguste , par le commerce de tout ce qu'il y avoit alors de gens polis dans l'Empire : Rome cet azile de la Vertu , ce séjour de la Grandeur & de la Majesté , comme l'appelle Cicéron , commença à lui fournir ces grandes idées , qu'il déploie par-tout dans les différens endroits de son Histoire : & il commença à se polir lui-même , dans la Cour la plus délicate qui fût jamais : où tous ceux qui avoient du génie pour les Lettres avoient un goût si exquis pour tout ce qui étoit bon. Il apprit des Capitaines qu'il trouva auprès d'Auguste la discipline militaire , les marches d'Armées , les campemens , les Sièges , & tout ce qui regarde le métier de la guerre , qu'on ne fait bien qu'en le pratiquant. Il observa l'esprit qui régnoit le

le plus dans cette Cour, & le goût même du Peuple, qui étoit déjà devenu si poli : il se forma sur tout cela, s'éclaircissant peu à peu d'une infinité de choses, qu'il auroit ignorées sans ce commerce. La communication qu'il eut des Loix des douze Tables, qu'on gardoit avec les Fastes au Capitole, lui apprit la manière de vivre des anciens Romains. Le secours que d'ailleurs il espéra par la faveur de l'Empereur, pour avoir les Mémoires nécessaires à son Histoire, & l'espérance que ses amis lui donnèrent de l'assister, l'encouragèrent fort à vaincre l'ennui, & à surmonter le chagrin, qui est ordinairement attaché aux entreprises de longue haleine, & aux grands Ouvrages.

Mais aussi après qu'il se fut suffisamment préparé à son travail, & qu'il se fut assuré des secours qu'il jugeoit nécessaires pour l'exécuter, il commença à renoncer à tout, pour s'y donner tout entier, n'ayant plus dans la tête que son Ouvrage, auquel il sacrifia sa fortune, ses prétentions, les établissemens qu'il pouvoit espérer de sa faveur, ses plaisirs, ses espérances, son repos ; & jamais Auteur n'a travaillé avec plus d'assiduité, ni plus d'attachement.

L'entrée de son Histoire est grande conformément à la grandeur de son sujet, mais elle est modeste : on peut dire même qu'elle est simple, quoiqu'elle soit magnifique & superbe. Avec quelle sagesse n'allégua-t-il pas cette vieille Tradition, qui fait

fait naître des Dieux Enée premier Fondateur de Rome ? Il la traite de fable, qu'il ne veut ni établir ni détruire, prétendant qu'on doit ce respect à l'Antiquité, de lui permettre de mêler quelque chose de Divin aux choses humaines, pour rendre les commencemens des Villes & des Empires plus Augustes par ce mélange. Il passe delà à quelque chose de plus solide : & pour donner une idée de son Ouvrage, il débute par l'éloge de la vertu & de la probité du Peuple, dont il va décrire l'Histoire : sans toutefois se laisser éblouir à l'amour propre, ni à l'inclination qu'on a naturellement pour sa patrie. Car il en dit d'abord le bien & le mal, c'est-à-dire la sévérité des mœurs des Romains, & leur relâchement : mais sans aucune prévention d'intérêt & de passion, & le plus sagement du monde.

Le naturel fier & fougueux de ce Romulus est bien peint : mais la peinture de son successeur Numa & de son Règne, fait paroître ce Fondateur de Rome encore plus fier qu'il n'est : cette opposition fait un effet admirable dans ces deux caractères : & la férocité du premier, toute radoucie qu'elle paroisse par la Religion du second, éclate encore plus par cette espèce de contraste, qui est encore plus agréable dans l'Histoire que dans la Peinture. Ces petites Guerres sous les premiers Rois, & ces manières d'apprentissages d'armes du Peuple Romain contre ses voisins,

voisins , ne laissent pas d'avoir du relief, par l'expression de l'Historien, qui donne, quand il veut, de la grandeur jusques aux petites choses qu'il dit. Le combat des Horaces & des Curiaces pour décider de la destinée d'Albe & de Rome , est un incident qui orne tout cet endroit , car rien n'est mieux conté. Cette révolution des Rois, qui fait le plus grand événement des deux premiers Siècles de Rome, devient beaucoup plus illustre par l'aventure de Lucrece , qui se poignarde en la présence de son Mari, pour avoir été deshonorée par le jeune Tarquin, & qui en faisant la circonstance la plus éclatante de ce changement d'Etat , en rend aussi la narration plus attachante, & interesse fort le Lecteur par une aventure si étrange. Toute la suite de cette Révolution devient plus considérable par un fondement si solide, & d'un si grand éclat.

Mais enfin cette grande probité , que l'Historien donne à ce Peuple devenu farouche par le maniment des armes; cette justice & cette clémence qu'il exerce jusques dans l'orgueil de ses victoires ; cet amour qu'il lui donne pour la gloire ; cette fierté dont il fait son principal caractère , cette grandeur d'ame , & cette noblesse de sentimens qu'il lui inspire par la dignité du seul nom de Romain ; cette simplicité du Sénat à opiner , pour aller prendre les Généraux d'Armées à la queue de la charrue ; cet esprit d'épargne, de frugalité,

galité, d'innocence, d'équité si fort en usage, & tellement en honneur dans ces commencemens durs & grossiers de la République; ce desintéressement de Brutus qui fit mourir ses enfans, & les sacrifia au salut de la Patrie; la pauvreté de Curius qui n'eut pas de quoi faire ses funérailles, après avoir enrichi la République des dépouilles de ses ennemis; enfin ces grandes Maximes gravées dans tous les cœurs vraiment Romains, de ne jamais céder aux disgrâces; la résolution qu'on prit au Sénat après la défaite de Cannes par Annibal, de n'écouter aucune proposition de paix; ces idées d'équité si profondément imprimées dans leur esprit, ces grandes images d'honneur, de fidélité, d'amour de la Patrie, de Liberté; cette science de l'Art Militaire dans un si haut degré de perfection; cette sévérité à garder les Loix de la Guerre dans toute leur rigueur; cette patience invincible dans le péril & dans les fatigues; & toutes ces autres Vertus, dont cet Auteur a rempli son Histoire par tant d'exemples, sont les traits les plus ordinaires qu'il donne à ce Peuple, pour peindre son caractère. Ce fut-là l'esprit qui régna dans la République en ces tems bizarres, où le pouvoir des premiers Consuls fut balancé par l'érection des Tribuns, pour soutenir le Peuple contre les Patriens.

Au reste, rien n'est plus beau, ni d'un plus grand éclat dans cette Histoire, que l'idée
que

que donne Tite-Live dans la quatrième Décade & au commencement de la cinquième , de la grandeur & de la puissance du Sénat , qui devient le Maître absolu de la République : tout se règle par ses décisions , & tout est soumis à ses ordres. Si le Roi Antiochus renvoye à Scipion son fils qu'il avoit fait prisonnier , en lui demandant la paix , Scipion répond qu'en qualité de Particulier & de pere , il ne peut lui avoir plus d'obligation du present qu'il lui fait de lui rendre son fils ; mais qu'en qualité de Romain & de Lieutenant des Troupes de la République , il ne peut lui accorder la paix qu'il demande , que c'est au Sénat à la donner. Et après la défaite de Perfée , le Sénat devient si puissant que tout fléchit sous son autorité , les Consuls , les Généraux , les Armées lui obéissent.

Son discours est droit , allant toujours où il doit aller , sans donner dans ces écarts , auxquels sont sujets les autres Auteurs. Sa Logique est exacte , sa diction pure , sa narration pleine de variété. Il semble que l'ordre lui soit naturel , que les images des choses les plus belles se rangent dans son esprit , pour se mettre chacune en sa place , & pour faire une peinture achevée de tout ce qu'il pense , & de tout ce qu'il dit. Il arrange ses images , qu'il développe en sa narration , dans une si grande diversité d'idées , que c'est par l'ordre qu'il leur donne , qu'il est si engageant. Et comme c'est plus à l'esprit qu'il parle

parle qu'aux yeux & aux oreilles , il va toujours plus droit au cœur.

Les ornemens qu'il mêle en son Ouvrage , & les fleurs qu'il y répand sont si sagement ménagées qu'il n'en met que dans les lieux qui en demandent, & qui en peuvent souffrir : & c'est son grand art que ce ménagement , où il paroît de l'abondance , & jamais de la profusion. Au reste c'est presque toujours l'abondance de sa matière qui fait l'abondance de son discours. Il n'est souvent diffus dans son stile , que parce que son sujet est riche de son propre fonds , & sa narration n'est attachante , que parce qu'elle est diffuse, étant par-là plus circonstanciée, & devenant plus vraisemblable.

On peut ajouter à tout cela le discernement admirable qu'il a à démêler les sentimens des hommes , à les faire agir dans toutes les bienséances des différentes conditions , où la Nature les a mis. L'éclat qui rejaillit de son discours par le choix, l'harmonie , & la beauté des termes dont il se sert m'enchantent : & ces passions tendres qui régner en foule dans son Histoire , dont parle si avantageusement Quintilien , ces mouvemens touchans & délicats , qu'il traite avec tant d'art & tant de naturel , me charment par les émotions qu'ils m'excitent dans l'ame.

Mais après tout , rien n'est pareil à la peinture du jeune Scipion que fait cet Auteur à la fin du vingt-sixième Livre , où il

nous le représente envoyé Général des Romains en Espagne , pour faire une diversion des progrès d'Annibal en Italie. Ce jeune Victorieux, à l'âge de vingt-quatre ans, étoit déjà d'une sagesse consommée. Et quoiqu'il fit des exploits d'armes , qui étonnoient ses ennemis, quoiqu'il prît en un jour la Nouvelle Carthage, où les Carthaginois avoient une nombreuse Garnison : il fit encore de plus grandes conquêtes par sa vertu , que par sa valeur. Car lorsqu'on lui eut amené la femme de Mandon, Prince Espagnol, & deux de ses Nièces d'une excellente beauté, il les renvoya avec ces belles paroles : *Qu'outre qu'il étoit de son intégrité & de celle du Peuple Romain, de ne rien violer de Saint: leur propre considération l'obligeoit à leur faire encore justice, puisque dans leur malheur elles ne s'étoient pas oubliées d'elles, ni de leur vertu.* Et ayant fait la même chose à un autre Prince Espagnol, dont on lui avoit présenté la femme d'une beauté encore plus accomplie que l'autre, il la renvoya à son Mari avec une grande somme d'argent, qu'on lui offroit pour sa rançon. Ce Prince charmé de cette grace, publia dans le País, *qu'il étoit venu en Espagne, un jeune Romain semblable aux Dieux, qui se rendoit Maître de tout, moins par la force de ses armes, que par celle de sa vertu.* Rien aussi n'est si beau, & le portrait que fait l'Historien de ce jeune Conquérant , produit un effet admirable , par l'opposition qu'il fait de sa ver-

tu aux vices d'Annibal : ce n'est que par la douceur, & par la clémence que Scipion triomphe des Carthaginois, au lieu qu'Annibal ne triomphe des Romains, que par sa férocité, & par ses violences; l'un ne ravage que des Provinces, & n'abat que des Murailles, pendant que l'autre gagne les Cœurs des Peuples, & se rend Maître des Esprits, en ne faisant que des graces.

Après la défaite de Carthage, la gloire du Nom Romain prit encore un plus grand effort, on commença à regarder par-tout ce Peuple vainqueur, dont la renommée croissoit de tous côtés, comme le Libérateur des autres Peuples. C'est ainsi que Tite-Live le représente si glorieusement dans la quatrième Décade. Les Athéniens opprimés par le dernier Philippe Roi des Macédoniens implorèrent le secours du Sénat. On y envoya P. Sulpitius, qui ayant subjugué toute la Grèce, fit déclarer par Quintius son Lieutenant la paix à ces Peuples, en leur rendant leur liberté: & dans une Assemblée publique, pour célébrer cette Fête, on entendit dire qu'*enfin il y avoit un Peuple dans le Monde, né pour le salut des autres Peuples, qui traversoit les Mers, & qui faisoit la guerre à ses périls, pour vanger les opprimés, rétablir les Loix, & les faire garder par toute la Terre, & pour maintenir la sûreté publique.*

Saluste n'a presque rien d'achevé, ce qui nous reste de son Histoire, ne suffit pas pour nous donner une idée de tout son mérite. A

la vérité il en reste assez pour donner bonne opinion de lui : mais non pas pour le comparer à Tite-Live. César qui dans la manière de s'exprimer la plus commune a retenu toute sa dignité , & qui dans le genre d'écrire du dernier médiocre, a conservé tout ce qu'il y a de beau dans le stile le plus exact, n'est pas un Historien. L'Ouvrage de Paternus , quoique d'un goût noble & délicat , n'a pas assez de corps , parce qu'il a trop d'esprit. Tacite est un admirable génie ; mais il va presque toujours au delà du grand. Il pense tout assez noblement : mais il n'est point naturel en ce qu'il pense. Il est vrai qu'il a bien de l'esprit ; mais de cette sorte d'esprit , qui ne peut dire simplement les choses simples : car il y a toujours de l'art & de la finesse en ce qu'il dit. Son Ouvrage n'est pas tant une Histoire , que des réflexions sur l'Histoire : il s'amusa à faire ces réflexions , prévenu qu'il fut par d'autres, après lesquels il ne trouva rien de nouveau à dire, ce qui le détermina à la manière qu'il prit , en quoi il réussit , & se distingua. Quinte-Curce a traité un grand sujet , d'un air trop fleuri , par des termes trop exquis , & par des figures trop étudiées : il se joue en certains endroits un peu de sa matière : dont il oublie que l'importance demandoit plus de gravité. Le seul Tite-Live a rempli toutes les parties d'un parfait Historien : la grandeur de son sujet a du rapport à son stile : il a égalé

la noblesse du Peuple dont il a écrit l'Histoire , par la noblesse de son génie. On ne pouvoit écrire comme il faut d'une si grande matière , que de la manière dont il a écrit : il a possédé toutes les graces de la composition , dans une perfection où jamais personne n'est arrivé.

Quintilien dit que son stile est doux & coulant , qu'il va moins à l'éclat qu'à la solidité , & plaît davantage à ceux qui cherchent plus à être touchés , qu'à être éblouis. Son air est grand & noble dans sa simplicité , & il a une douceur d'expression , qui est toujours soutenue de beaucoup de force & de majesté. Son discours est animé d'une vivacité fine , qui ne laisse rien languir. Et le tour , le nombre , les graces qu'il donne à ce qu'il dit, la justesse de ses paroles , la droiture de son sens , tout y est admirable. Jamais peut-être Historien n'a été plus attachant par le talent qu'il a d'exprimer au vif la Nature , & de lui donner les différens visages, qu'elle doit avoir , selon ses différens états , en la peignant toujours de ses couleurs , & faisant parler chaque passion du langage , qu'elle doit avoir , pour faire son effet sur l'esprit. C'est aussi par là qu'il peint si admirablement les mœurs , qu'il fait des portraits si ressemblans , exprimant chaque chose par les traits qui lui sont propres , & ne confondant jamais les beautés qui sont naturellement différentes.

Il se distingue fort aussi de tous les au-

tres Historiens par la connoissance parfaite qu'il a des bienféances , qui est la science la plus importante à un homme , qui veut écrire l'Histoire : parce que rien n'a l'air de vrai , que par l'observation exacte de ce qui sied à chacun. Voilà par où il distingue les tems différens de la République , par le différent esprit , & par les différentes mœurs qui y régntent. C'est par ce principe qu'Annibal & Scipion gardent si bien leurs caractères dans cet Auteur , où tout n'est pas touché d'une même manière , ni écrit sur le même ton. Voilà par où Rome fait parler autrement sous les Rois , & sous les Tribuns , que sous les derniers Consuls , & les Empereurs : que chacun y est marqué dans cette Histoire par ce qui le distingue. L'Historien change lui-même très-souvent de stile. Son discours a de l'autorité quand il instruit , il a de la douceur & de la condescendance quand il persuade , de la netteté quand il raconte , de la grace & de l'élégance quand il veut plaire , du feu , du mouvement , du pathétique , quand il veut toucher ; il est moral & instructif , où il faut l'être , donnant des Leçons à toute la Terre , sans faire semblant d'en donner.

Je ne pousserai pas plus loin ce sujet , peut-être même que je m'y suis étendu plus qu'il n'étoit nécessaire , sur-tout après en avoir déjà parlé en traitant des Instructions particulières.

Voici , ce me semble , de quelle manière

re on pourroit utilement, dans la Classe supérieure, joindre à Tite-Live les Offices de Cicéron.

On a cet Ouvrage en François bien traduit, distribué en Chapitres avec leurs sommaires : c'est déjà un grand secours.

Le Régent, que je suppose habile homme, puisqu'il tient la place d'un Professeur en Rhétorique, instruiroit familièrement, dans la Langue du País, ses Disciples de la Morale d'un Chapitre : & ce Chapitre n'auroit plus rien de difficile, dès que la matière en seroit distinctement connue, autant au moins que Cicéron se propose de la faire connoître. Les Ecoliers de cette Classe, en fortiroient par ce moyen, préparés à profiter des Leçons Latines du Professeur en Morale.

On pourroit encore expliquer des endroits choisis des Poëtes, on en feroit bien comprendre le sens, on l'exposeroit en termes simples, on feroit comprendre de quelle manière & pourquoi la Poësie en augmente la force, & alors il seroit également facile & utile aux Disciples ainsi enseignés, de les mettre dans leur mémoire.

On perd beaucoup de tems à dicter des Thèmes & la plûpart des Ecoliers se gâtent la main en les écrivant. Il vaudroit donc mieux choisir quelque Auteur François, Télémaque, par exemple, qui a été composé dans ce dessein, ou d'autres dont on pourroit tirer le même fruit.

Le Régent liroit , par exemple , quatre lignes d'un Thème mis en Latin par un de ses Disciples , approuveroit ce qui est bien , & en rendroit les raisons ; il corrigeroit ce qui ne l'est pas & feroit comprendre pourquoi. Cette correction tomberoit sur les solecismes , les barbarismes , les expressions peu usitées , dures , louches , imparfaites , exagérées , basses , lâches , impropres , obscures , trop métaphoriques , affectées , peu harmonieuses , foibles , &c. Après cela , il liroit quatre lignes d'un autre , & ainsi consécutivement jusqu'à la fin du Thème. Mais pour rendre plus attentifs ses Auditeurs , il leur faudroit dicter chaque Période examinée à mesure qu'on la corrige.

Il est encore fort à propos de dicter , une fois par semaine , un Thème d'une longueur à être mis en Latin sous les yeux du Maître , & la correction de ceux - ci , faite avec une grande exactitude , régleroit les rangs. On en feroit composer sans Dictionnaire , & dans d'autres occasions on permettroit de s'en servir , car il faut aussi apprendre à en faire usage. Ces Thèmes ainsi dictés demandent un grand art pour faire beaucoup de fruit , & ne nuire à aucun égard. Au sortir de cette Classe , on passeroit aux Auditoires de Logique , de Morale & d'Histoire , & après avoir achevé un Cours de Logique & de Morale , en continuant l'Histoire , on pourroit

roit profiter des Leçons d'un véritable Professeur en Eloquence.

Un Professeur en Eloquence ne s'amusera point à vetiller sur une date, à faire des conjectures sur un mot qu'on peut changer, pour redresser un passage, & lui donner, à ce qu'il croit, un plus beau sens; lorsqu'il jugera cela nécessaire, il pourra le faire en passant, mais il ne regardera une correction de cette nature, que comme une bagatelle, qui, quoiqu'elle ne laisse pas d'avoir son usage, ne sauroit fournir aucun juste sujet de s'applaudir tant soit peu.

Loin de maltraiter ceux qui ont pensé autrement que lui sur quelque sujet, & d'en parler impoliment, il ne s'amusera pas même à les réfuter; il ne sauroit être trop sur ses gardes, pour ne point inspirer à ses Disciples l'esprit de contestation, de vetille & de pédantisme.

Je fais bien que de certaines gens font consister dans ce que je traite de bagatelle, leur plus brillante érudition; mais c'est, par là même, que je conçois qu'il faut de bonne heure s'opposer à un préjugé, qui fait tant de tort à ceux qui professent les Belles-Lettres. Souvent il n'y a rien de moins élégant, de moins poli, de moins humain, que des gens, qui font une profession expresse de se dévouer toute leur vie, à l'étude des Humanités, & il n'est pas rare de les voir composer dans un

stile assez défectueux des Volumes de contestations, sur des sujets si légers, qu'il y a plus de gloire à les mépriser, qu'à les savoir, & à s'en faire honneur. Ces gens-là coulent le Moucheron & engloutissent le Chameau : tout occupés à examiner de petits bourgeois qui paroissent sur l'écorce, ils négligent de se nourrir des fruits de l'Arbre, & ils n'entrent jamais dans le goût excellent de ces Anciens, dont ils ont à tout moment les éloges dans la bouche.

Un Professeur en Eloquence doit s'attacher à bien établir le sens de son Auteur, à mettre dans tout son jour & dans toute sa force la pensée que ses paroles renferment : il en examinera la justesse sans prévention, il la corrigera, si elle est défectueuse ; il fera sentir le beau de la pensée, du choix des mots, de la construction des phrases, du tissu de la période & de l'ordonnance du discours. De cette manière, il fera comprendre le fin & le solide de l'Art Oratoire, & par là il ne manquera pas d'attirer à ses Leçons les Etudiens de toute profession & de tout âge.

Mais quels Auteurs expliquera le Professeur en Eloquence ? Voici encore ce qui me paroît d'une plus grande utilité.

Quand il s'agit simplement d'apprendre à parler correctement Latin, élégamment même, & de se former une justesse & une facilité de stile, je conçois que peu d'Auteurs sont plus d'usage qu'un plus grand nombre ;

nombre ; on se forme plus aisément le goût sur un que sur plusieurs. Aussi me suis-je borné à deux pour ce qui est de la plus haute Classe.

Mais dès que des Jeunes gens se sont rendus capables des Leçons d'Eloquence dignes de ce nom, il convient que leur Professeur soit chargé de leur faire connoître tous les Auteurs Latins, par rapport au stile. Le Professeur en Histoire établira leurs caractères, par rapport à l'exactitude des narrations, à la fidélité, aux lumières, en un mot, par rapport à leur autorité : il essaiera de les concilier, au cas qu'ils ne paroissent pas d'accord : & s'ils sont effectivement opposés, il tâchera de faire voir quel parti il est raisonnable de prendre ; mais le Professeur en Eloquence laissera tout cela à part. Il se bornera à prouver par autant d'endroits qu'il est nécessaire, en évitant toujours la superfluité & l'ostentation, ce que *César*, par exemple, a de propre dans son stile. Il en fera de même sur *Saluste*, sur *Pline*, sur *Cicéron*, &c : il en fera de même à l'égard des Poëtes ; il s'attachera à développer leur caractère & leur goût. Il exposera encore en quoi *Virgile* & *Horace* diffèrent d'eux-mêmes, dans les divers genres de leurs Poëmes.

Il seroit encore bon qu'un Professeur en Eloquence eût des Colléges sur *Quintilien*, sur *Cicéron de Inventione* & *de Oratore*, sur la Rhétorique & la Poétique d'*Aristote*, sur l'Art Poétique d'*Horace*. Mais

Mais comme les Disciples de ce Professeur, dans l'arrangement que nous donnons à leurs études, auroient déjà l'esprit fort exercé, il se borneroit à deux choses, à les interroger en forme de conversation sur ce qu'ils ont remarqué dans une certaine page, & s'ils n'avoient pas assez vu, ou qu'ils se fussent mépris, il leur fourniroit poliment dequoi s'éclairer & se relever eux mêmes.

Une partie encore des heures qu'il leur donneroit seroient même destinées à écouter les éclaircissmens qu'ils demanderoient sur ce qu'ils auroient lu de ces Auteurs. Tous profiteroient de la réponse qu'on feroit à un seul, parce qu'on l'étendroit précisément à proportion de son utilité.

Mais se borneront-ils encore à écouter ? Non, & il est temps qu'ils composent. C'est dequoi on les charge trop tôt dans les Ecôles. Car 1°. il est très-dangereux d'accoutumer les Jeunes gens à parler, & sur-tout à parler beaucoup, avant que de leur avoir appris à bien penser, Quand ils n'ont encore qu'une connoissance très-imparfaite de l'Histoire, une connoissance plus imparfaite encore de la Morale & de la Religion, nulle teinture de Physique, & qu'ils sont fort loin de posséder à fond une bonne Logique, que veut-on qu'ils fassent de juste & de sensé ? C'est justement le moyen de les accoutumer à être fort contents d'eux-mêmes pourvû qu'ils parlent beaucoup & à devenir par là de
grands

grands diseurs de rien. 2°. Le stile suit la manière de penser. L'un est la suite de l'autre, l'un & l'autre est rampant, l'un & l'autre est sans exactitude, sans justesse, sans force, sans délicatesse, sans véritable beauté; une fausse pensée, une exagération, un galimathias charme des Jeunes gens, & les charme toute leur vie. 3°. Incapables de faire quelque chose d'eux-mêmes, ils pillent par-ci par-là tout ce qu'ils peuvent, & s'accoutument à des assemblages monstrueux de pièces rapportées. Ce qu'ils ont commencé de faire en Eloquence pour leurs Harangues, ils le font en Théologie pour leurs Propositions. Tout est fade, plat, pillé, étranger, mal lié, rien ne vient du cœur & rien n'y va. 4°. Il y a toujours quelques Etudians qui sont les Architectes de ces fortes de Harangues, qui perdent tout leur tems à faire de mauvais Discours, parce qu'ils les comptent toujours assez bons pour ceux qui doivent se les approprier. Or ces Etudiants, qui auroient pu devenir quelque chose, se gâtent le goût, & par une malheureuse facilité à faire quelque chose fort au-dessous du médiocre, ils tombent dans l'impuissance de parvenir jamais au médiocre. 5°. Ce sont ici des vérités d'expérience, & il n'est pas moins connu par l'expérience, que ces Orateurs banals deviennent ordinairement des yvrognes, quelques repas étant la récompense ordinaire de ce genre de service.

vice. 6°. Pendant l'intervalle de tems que de jeunes Etudiâns doivent donner à composer une Harangue & à l'apprendre, ils s'acquittent mal de leurs autres fonctions. On leur pardonne l'absence de quelques Leçons, & d'ailleurs 7°. comme ce tems là doit être un peu long, le recit des Harangues revient trop rarement, & la mémoire n'est pas assez exercée.

On ne sauroit entrer dans ce que l'on dit, ni proportionner son recit aux choses, & à la manière dans laquelle elles sont exprimées, si l'on ne connoît distinctement les choses, & si l'on ne sent la beauté des tours : voilà pourquoi l'explication de tout cela doit précéder. C'est parce qu'on suit dans les Ecôles une Méthode toute différente que les Jeunes gens s'accoutument à ce qu'on appelle le ton de Prédicateur, dont ils ne peuvent dans la suite jamais se défaire, qui est plus propre à endormir que tous les *Opiums*, & qui souvent empêche l'effet des plus excellentes Leçons, ou du moins rabbat beaucoup de leur efficace ; nous en avons allégué des remèdes dans les fonctions du premier Régent.

Dans tout ce qui regarde la Religion, il faut avoir un soin extrême d'aplanir le chemin, d'éloigner tout ce qui rebute, tout ce qui dispose à la distraction, tout ce qui rend Perroquet, & porte insensiblement à croire qu'on est Chrétien, parce qu'on est attaché à de certains mots, dont

dont bien des gens se contentent , & sont même incapables d'en éplucher le sens , tant ils se sont fait d'habitude de les prononcer sans y joindre d'idée distincte. C'est une habitude qu'on prend dans les Exercices que je condamne.

Il me paroît donc qu'il y a un très-grand changement à faire dans l'Instruction ordinaire. On prescrit à des Enfans ou à des Jeunes gens sortis depuis peu de l'enfance , une matière pour composer un Discours, dont le recit doit pour le moins durer un quart d'heure. On veut même qu'il dure une demi-heure. Ces Jeunes gens ne savent encore rien. La Logique ne leur a point encore appris à penser juste & avec ordre , à distinguer le certain d'avec le probable ; à démêler les différentes parties d'un sujet composé ; à respecter toujours l'évidence , à ne se rendre qu'à elle , à ne rien exagérer. Que diroient-ils de sensé sur une matière de Physique , lorsqu'ils n'ont point encore étudié cette Science ? Comment traiter des matières de Droit , ou de Morale avant que d'en avoir étudié les principes & d'avoir appris à les manier , & à les appliquer juste à ce grand nombre de cas si variés qui en dépendent ? Par là tout ce qu'ils disent *in Encomium* , ou *in Vituperium* aboutit à un verbiage puérile , à des exagérations , des expressions outrées , des sentences hors de leur place , & très-souvent des grossièretés, dont un Orateur
ne

ne peut charger son Discours, fans oublier ce qu'il doit à sa propre pudeur & à celle de ceux qui l'écoutent, à la politesse & à l'honnêteté du monde.

On ne remédie point à cet inconvénient, on n'y remédie que très-peu, en leur dictant le plan qu'ils doivent suivre, & ce prétendu secours fait encore beaucoup plus de mal que de bien. 1^o. Ils s'accoutument à ne rien composer de génie; & quand ils sont Proposants, & dès là quand ils sont Ministres, ils suivent l'habitude contractée dans l'enfance. Sur quelque Texte qu'ils ayent, ils cherchent d'abord quelque Analyse. La première qui tombe sous leurs yeux acquiert par là le droit de préférence. 2^o. Après, cela vient un second effet de la mauvaise habitude qu'on a pris sous les Maîtres d'Eloquence: on pille par-ci par-là de quoi remplir les titres de son Analyse & de quoi étendre les pensées de son Commentateur: au lieu d'une liaison naturelle fondée sur la nature même des choses, leurs pensées ne sont liées que par des crochets artificiels. Ce sont véritablement *scopæ dissolutæ*, quoique l'Art leur donne une apparence de Système. 3^o. La bigarrure du stile est une autre suite de la nécessité où ils se trouvent d'emprunter: *Tros Rutulusve fuit nullo discrimine habent*. Ils jettent sur le papier pêle-mêle stile poétique & prosaïque, ce qui ne fau- roit manquer de fatiguer l'Auditeur, de
dégôûter

dégoûter & de répandre de l'obscurité dans le discours qu'on lui adresse.

Une quatrième faute consiste dans la nécessité de se jeter dans des idées vagues, qui, pour l'ordinaire, ne contribuent ni à éclairer ni à émouvoir, & laissent l'esprit sans lumière distincte & le cœur sans vif sentiment.

Pour ce qui est des *Amplifications* qu'on leur recommande, elles aboutissent uniquement à énerver une pensée; & des Jeunes gens, après bien des efforts, remportent, pour fruit de leurs peines, une *cinquième* habitude fatale de dire peu de choses en beaucoup de mots.

On leur ordonne d'embellir leurs Discours par des *comparaisons*. Rien au monde n'est plus facile que d'en trouver; mais à peine y a-t-il quelque chose qui demande plus de justesse, plus de finesse, & plus d'exercice que d'en faire à propos, & de les bien tourner.

Qu'on fasse attention sur les Sermons que l'on entend, sur le peu de fruit qu'ils font & qu'ils sont capables de faire, qu'on remonte à la source, & on verra que les Prédicateurs n'ont jamais abandonné l'habitude prise dans la jeunesse de rapsodier, de coudre, d'exagérer, de battre l'air, & de ne savoir point choisir la route du cœur.

On voit encore la même chose dans les Lettres de la plupart des gens, il y en a qui les copient de quelque Auteur, sans

façon : d'autres ont de certains formulaires généraux de félicitation , de condoléance qu'ils employent à toute occasion, & tel reçoit une Lettre qui auroit pu également s'écrire à cent autres.

Le Professeur en Eloquence pourroit donc se rendre utile à ses Auditeurs , s'il esloyoit la Méthode que j'ai recommandée aux Professeurs en Théologie. Il seroit très-avantageux à la Noblesse de s'accoutumer à parler en public. Il y a des occasions où cet usage leur devient nécessaire.

Il faudroit avoir soin de ne leur prescrire que des matières intéressantes. Des Dissertations sur le *Jeu* , par exemple, des Discours contre la débauche , sur le faux point d'honneur , sur la véritable gloire, sur l'utilité des Sciences , sur les suites de la fainéantise , sur celle de la dissipation, &c. Si un Etudiant souhaite de composer sur un certain sujet , on lui en accordera la liberté comme on en use à l'égard des Thèses publiques.

Sur-tout , point de ces Dissertations où l'un soutient le *Pour* & l'autre le *Contre*. C'est la plus grande des fautes qu'on commette sur ce sujet , elles n'aboutissent qu'à rendre les esprits superficiels , chicaneurs, elles les accoutument au verbiage. Ceux particulièrement qui se trouvent chargés de la mauvaise cause se rendent l'esprit faux ; & je trouve dans cette Méthode qui n'est que trop généralement établie,

une

une des sources du Pyrrhonisme , si fatal aujourd'hui aux Sciences , à la Religion, & aux bonnes mœurs.

S'il en est qui n'ont pas laissé de devenir de grands Hommes , quoiqu'instruits suivant les Méthodes qu'il me paroît très-nécessaire de changer ; je soutiens que c'est par une raison toute semblable à celle que Cicéron allégué aux Apologistes de la Philosophie d'Epicure. „ Elle va, dit-
 „ il , par elle-même à éteindre toute
 „ Vertu , & s'il se trouve des hommes
 „ chez qui elle n'ait pas cet effet , si l'on
 „ remarque de la probité chez quelques
 „ Epicuriens , c'est que l'excellence de
 „ leur naturel les sauve & les soutient
 „ contre le venin de leurs Maximes em-
 „ poisonnées. Elles roulent ces Maximes
 „ dans leur bouche , elles voltigent com-
 „ me sur la surface de leur entendement ;
 „ mais leur cœur naturellement droit ,
 „ officieux , charmé du Beau & de l'Hon-
 „ nête , se trouve le plus fort , & influe
 „ sur la conduite tout autrement que les
 „ Idées spéculatives ”. C'est ainsi encore
 que le panchant d'un cœur sanctifié réduit sans effet des erreurs de Théorie , toute dangereuses qu'elles soient , comme réciproquement il est des mauvais cœurs qui ne tirent aucun fruit des Dogmes spéculatifs qu'ils soutiennent même avec beaucoup de zèle.

Les fonctions dont je viens de charger le Professeur en Eloquence , m'engagent

à rappeler à mes Lecteurs de quelle importance il est de ne composer une Académie que d'excellens Sujets , parfaitement honnêtes hommes , doux , polis, aimans à commercer , en gens d'esprit & de lettres , les uns avec les autres , communicatifs , très-éloignés de tout mouvement d'envie & en garde contre tout ce qui en approche. Il n'en faudroit donc choisir aucun, qu'après s'être bien assuré non seulement de son érudition, mais encore de la beauté de son génie & de la bonté de son cœur. Il vaudroit mieux qu'une Académie demeurât quelque tems sans être entièrement pourvue , que de se hasarder à y appeler quelque Professeur d'un mauvais caractère ; car certainement un peu de levain est capable de tout gâter. Des Jeunes gens qui feroient leurs études sous des Maîtres tels que je viens de les représenter, se rendroient capables d'être leurs dignes Successeurs , & d'en perpétuer la gloire. C'est-là un soin très-important & dont on se dispense trop , en matière d'Eloquence sur-tout , on prescrit pour décider de l'habileté des Prétendans des matières dont on peut s'acquitter, sans être rien moins qu'éloquent , & sur lesquelles Demosthène & Cicéron , s'ils étoient ressuscités, n'auroient paru que des apprentifs avec toute leur éloquence.

Un Professeur en Langue-Françoise qui feroit sur nos bons Auteurs ce que je conçois qu'un Professeur en Eloquence doit

doit faire sur les Auteurs Latins qu'il liroit, & qui accompagneroit de ses Remarques, ce que nous avons de plus exquis en matière de Préfaces, d'Epîtres Dédicatoires, de Lettres, de Harangues, de Poèmes, &c., pourroit être d'une grande utilité. Mais il faudroit pour cela un homme d'un goût juste, & d'un grand & beau génie, qui eût des véritables idées sur l'Eloquence, qui parlât purement la Langue Françoisé, qui la prononçât bien en prose & en vers, suivant la nature des sujets, qui en possédât tout le fin & toute la beauté, qui fût faire sentir à ses Auditeurs la différence des stiles & leurs rapports à la différence des matières qu'on traite. Il faudroit pour cela un homme savant, judicieux, poli & qui possédât tous les talens que donne l'usage du monde.

Pour enseigner utilement les Langues & sur-tout les Langues vivantes, il faut peu de Règles générales & venir bien-tôt à l'usage qui apprend sans peine, & d'une manière beaucoup plus durable, les Règles particulières. Il faut faire lire à haute voix pour former l'accent; (c'est ce qu'on peut dans les Colléges domestiques.) Il faut faire composer, & proportionner les matières sur lesquelles on fera composer au génie & au progrès des personnes à qui on les prescrit. On ne corrigera d'abord que les fautes de Grammaire, d'orthographe & de construction; delà on

viendra aux tours des Phrases & des Périodes , & après avoir commencé par la justesse & par la netteté , on passera aux ornemens , au brillant , à la grandeur , &c.

Il est certain que c'est une grand avance à la Noblesse étrangère d'apprendre la Langue Françoisé dans son propre País. C'est le moyen de ne perdre point de tems dans leur voyage & d'en pouvoir tirer incessamment parti. Ils éviteroient encore de donner dans des commerces indignes d'eux , soit pour se tirer de la solitude & de l'ennui , soit pour s'épargner l'embarras de se présenter devant des personnes d'un certain mérite & d'un certain rang , sans être en état de s'entretenir avec eux.

On demande si là où la Langue Françoisé est en usage , il ne conviendrait pas qu'un Régent fût chargé de l'enseigner , & ceux qui sont dans cette pensée s'appuyent de l'exemple des Romains ; mais il me paroît que les Régens chargés de la Langue Latine , feront en apprenant à bien traduire ce qu'on doit attendre d'un Régent en Langue Françoisé.

Comme la justesse des pensées , leur netteté , leur force , leur arrangement font la Base de l'Eloquence , & qu'un esprit moins partagé entre divers soins peut mieux réussir dans une composition , je reconnois qu'il seroit utile de commencer ses Compositions par la Langue dans laquelle on s'exprime le plus aisément.

Mais

Mais dès qu'il s'agit d'un Discours Latin, je ne conseillerois point de le composer d'abord en François, par exemple, pour le traduire ensuite en Latin. On réussira mieux si dès qu'on veut travailler à cette composition on pense déjà à la manière des Latins.

On m'accordera aisément que quand on a à composer, il faut commencer par penser, étudier son sujet, en examiner les parties & se les rendre familières, avoir soin de rendre ses idées bien justes & bien nettes & de les ranger dans un ordre qui en relève la clarté & la force: après quoi quand on s'applique à énoncer ce qu'on vient de penser, les termes suivent les idées; mais si d'un côté les idées font naître des mots qui leur répondent juste, d'un autre aussi les mots eux-mêmes font naître à leur tour des idées dont les expressions viennent se placer comme d'elles-mêmes sous la plume de celui qui écrit, & les termes Latins font naître des idées, suivies incontinent de justes expressions Latines. Au lieu que quand il s'agit de traduire ce qu'on a déjà composé en François, on éprouve des embarras à peu près semblables à ceux d'un Poëte, qui gêné par la rime est obligé de révoquer sa pensée en tout ou en partie, & de changer même souvent une période entière. Un tour excellent en François ne vaut rien en Latin, il en faut substituer un autre, & réciproquement une expression figurée,

& très-naturelle en Latin, paroît outrée en François; les parties d'un Discours ainsi rapiécé, n'ont point une liaison assez naturelle. On pardonne quelque contrainte à un Poëte, mais il s'en faut beaucoup qu'on n'ait autant de complaisance pour celui qui écrit en prose.

C'est dans les Leçons de ce Professeur qu'on s'instruira de la différence du stile profaïque d'avec le stile poëtique, lors qu'il faudra énoncer dignement en prose la pensée qu'un Poëte habile & judicieux a exprimée dans son stile.

Ce sera encore à lui, à faire connoître, par des exemples bien choisis & par des raisonnemens, les différences des stiles simple, sublime, & de ceux qui tiennent le milieu entre ces deux, & approchent plus de l'un & de l'autre, suivant la nature des sujets & celle des circonstances.

Le fruit qu'on tireroit des Leçons d'un habile Professeur sur ces différences seroit d'autant plus grand, qu'elles seroient plus exactement définies, car les termes dont on se sert ordinairement, au-lieu d'être justes & précis, sont presque tous trop métaphoriques & présentent confusément plusieurs idées, qu'il est nécessaire de démêler; tels sont les termes de *noble*, de *gracieux*, de *fleuri*, de *délicat*, de *subtil*, & plusieurs autres dont on se sert pour désigner les qualités des stiles.

Je me bornerai à ce que je pense sur le premier. La Naissance procure de grands avan-

avantages à un Jeune homme de bonne Maison, quand il reçoit une éducation qui y répond. Environné de gens qui savent vivre, il se familiarise avec les bienséances, il en prend le goût & s'y affermit. Le *Grand* encore lui devient naturel, par les mêmes raisons; son imagination se rend féconde & s'enrichit, par le nombre des personnes qu'il voit, les différentes choses dont il entend parler, & la variété des caractères qui se présentent à lui; caractères dont on fait faire un juste discernement, dans une maison où l'on ne se laisse pas imposer. Ainsi élevé dès son enfance, rien ne le surprend, ou ne le surprend que peu; & il est rare que des circonstances soyent capables de suspendre la facilité avec laquelle il s'est fait une habitude de penser, de réfléchir & de s'énoncer de même. Par sa douceur il obtient tout ce qu'il souhaite, & pour se faire servir il n'a besoin d'employer ni censures ni menaces. Il est modeste, sans être ni embarrassé ni timide, il est hardi, sans être ni brusque ni opiniâtre, complaisant sans être léger. Quand ces heureuses dispositions se font sentir, dans la manière dont un homme pense & s'énonce, on dit qu'il pense & qu'il parle *noblement*.

A un stile qui mérite cet éloge, est opposé celui d'un homme qui n'est pas maître de sa matière, qui s'en laisse éblouir, qui loue ou blâme avec excès, qui travaille avec effort, & qui par-là fatigue son

Auditeur ou son Lecteur , qui demeure trop au-dessous de son sujet , qui paroît embarrassé , ou dur , chagrin , impatient.

A cette vraie noblesse de stile , également aimable & respectable , est encore opposée la fausse, qui annonce un esprit haut , décisif , impérieux. Un esprit ainsi tourné , n'est point digne de sa naissance, dont les privilèges sont destinés à faire honneur au Genre - Humain , & à rendre plus agréable la vie de ceux qui le composent.

On pourra ainsi trouver dans l'humeur des hommes , suivant qu'elle est soumise à la Raison ou qu'elle s'en écarte, les causes de ce qui mérite d'être approuvé ou condamné , dans leur stile , de même que dans leur conduite.

Un homme qui tire le fond de sa félicité de l'attention qu'il donne à sa Raison, & de son application à la perfectionner , pourra se trouver dans des circonstances, qui tireront naturellement de sa bouche quelque chose de *plaisant* : il peindra juste le ridicule , mais d'une manière plus propre à en éloigner qu'à faire rire ; il instruit sans paroître en avoir le dessein. Mais un homme qui s'est fait une habitude de s'amuser à ces bagatelles, & de s'applaudir dans le talent de faire rire de petits génies, donnera dans le *bouffon*.

Le Professeur dont j'indique les fonctions, remontera à l'origine de l'Eloquence, & en décrira les progrès ; mais toujours

jours plein de respect pour la Vérité, & principalement attentif à se rendre utile, il fera également en garde contre le merveilleux & l'étalage d'une fastueuse érudition.

Il aimera le simple dans ses caractères & réglera ses remarques par le *Cui bono*? A quoi servira cela?

Je trouve en Mr. Rollin tous les caractères d'un très-honnête homme plein de probité & de piété, beaucoup plus occupé du soin de se rendre utile, qu'attentif à se faire un Nom. Mais dans l'origine pompeuse qu'il donne à la Poësie, je ne trouve en lui, ni un Philosophe sur ses gardes, ni un Théologien bien exact. A le suivre, on conjecturerait que, par quelque effet approchant de la Vision béatifique, les Facultés de l'homme se sont élevées au point d'abandonner le discours ordinaire, & de joindre au sublime l'harmonie, & à la cadence des Vers celle de la Musique & même de la Danse.

La Poësie & la Musique, selon lui, se bornèrent d'abord à la Religion, d'où elles avoient tiré leur source; & ce ne fut qu'après avoir passé, du culte du vrai Dieu à celui des Idoles, qu'on les fit enfin servir les Sens & les Passions. Les conjectures de Mr. Rollin nous conduisent à ce Système: il y a long-tems qu'on l'a fait; je ne me permets pas de l'accuser d'erreur, mais il me paroît manquer de certitude sur la Poësie & sur la Musique comme sur tout le reste.

Com-

Combien de Professeurs , dans les Préliminaires de leurs Logiques , & à la tête de toutes les faidaises compilées d'Aristote, de Ramus , & de leurs Commentateurs, remontent à Adam & au Paradis terrestre, pour y trouver l'origine de leur Art, c'est-à-dire de toutes leurs vetilles, de leurs Prédicaments, &c. Dieu, si on les veut croire, avoit fait présent à Adam de toutes ces belles connoissances, par une *vertu infuse* : on s'exprime à peu près de même sur-tout le reste ; de sorte qu'Adam , dans ce Systême , seroit non seulement le Pere de tous les hommes , mais aussi de toutes les Sciences.

Il n'y a point de connoissance à laquelle il ne fût né capable de parvenir sans fatigue, en se conduisant par ordre, dont il est très-concevable qu'il avoit déjà le goût, puisqu'il ne voyoit rien dans l'Univers, qui ne fût propre à le lui inspirer : mais il s'en falloit bien qu'il ne fût tout, & qu'il ne fût même beaucoup avancé ; l'Histoire de sa chute ne nous permet pas de lui en tant supposer.

Ainsi, sans reprendre les choses de si haut, de peur de me tromper dans des suppositions trop hardies, je conçois que les hommes naissent enfans, & passent plusieurs années dans les foiblesses de ce premier âge. L'habitude de s'y laisser dominer par les Sens & par les Passions, s'étend sur le reste de la vie.

Il s'est trouvé des cas, où les objets des
Sens

Sens & des Passions qui en naissent , ont fait sur les hommes de si vives & de si profondes impressions , que le langage ordinaire leur a paru trop foible , pour exprimer ce qu'ils sentoient & le faire connoître aux autres , autant qu'ils souhaitoient. Ils tâchèrent d'y suppléer , par l'air, les gestes, le ton de la voix & les mouvemens de tout le corps. Leurs agitations , & leurs empressemens eurent encore la force de leur faire inventer de nouveaux mots, ou de faire de nouvelles applications & de nouveaux assemblages de ceux qui étoient déjà usités.

Suivant la nature des idées dont on est pénétré, & celle des sentimens dont on a le cœur plein , on pense & on s'exprime avec rapidité ; avec ses idées on élève sa voix, ou l'on perd courage, on languit, on parle peu & lentement. De-là les piés & les mesures des Vers ont vraisemblablement tiré leur origine.

On aime à répéter ce qui plaît. De-là les retours des mêmes mots, qui ont donné lieu aux rimes & aux retours des mêmes sons.

On aime encore à avoir des témoins de son bonheur, sur-tout quand on regarde ce bonheur, comme une suite du mérite : on aime à être applaudi ; c'est même pour les misérables une consolation d'être plaints. Souvent on a besoin des autres, & on trouve son compte à les engager dans les vûes qu'on se propose , & à leur faire agréer les mouvemens auxquels on
se

se livre, on se les permet & on s'y anime d'autant plus qu'on les voit approuvés par un plus grand nombre. On est donc charmé de leur entendre répéter ce qu'on a à cœur, & delà sans doute les refrains.

Tels ont été les premiers effets de la Nature toute simple, &, pour ainsi dire, toute brute, comme on le voit encore, dans les chansons de la Campagne.

A mesure que l'Esprit humain s'est cultivé, ses Poëmes ont eu plus de sens, plus de politesse, plus de raison & de règle. La Musique s'est perfectionnée dans les mêmes degrés.

Nous n'avons point de connoissance de l'ancienne Musique des Hébreux : leur Poësie étoit très-simple : il ne paroît pas qu'elle fût fort régulière ; la Rime étoit un de ses caractères. Leur Langue étoit très-énergique ; tel est encore le stile des Orientaux. Sa pauvreté par rapport au petit nombre de ses mots, rendoit les métaphores absolument nécessaires, & donnoit lieu à la fréquence des figures ; & dès là à leur hardiesse, par ce qu'on y étoit plus accoutumé.

Mais la grande force des Poëmes, que nous lisons, dans l'Écriture Sainte, vient de la grandeur des choses mêmes, & de la vivacité des sentimens qui remplissoient des cœurs attentifs à ces grands objets.

Les Commentateurs, & ceux qui les admirent & ne pensent qu'après eux, donnent souvent à la forme ce qui n'est du qu'à la matière même. Un

Un Professeur d'Eloquence doit être en garde, contre leur imitation, à laquelle il pourroit, insensiblement se laisser aller à force de les lire.

Un Professeur d'Eloquence ne sauroit mieux faire, que de profiter des excellentes Leçons de Mr. l'Abbé Massieu.

„ Les Commentateurs, dit-il, abusant
„ de leur savoir & de leur loisir, quittent
„ le sens naturel, pour courir après des
„ sens recherchés; & prenant le change
„ dans leur travail, au lieu de s'appliquer,
„ comme ils devroient, à former le goût
„ de leurs Lecteurs, ils ne s'attachent qu'à
„ leur remplir la mémoire d'une érudition sèche & stérile.

Cet excellent Auteur, qui faisoit la gloire des Modernes, avoit une admiration sincère pour les Anciens, & loin de perdre son tems à relever des fautes légères, qui se trouvent en petit nombre dans leurs Ecrits, il s'occupoit sans cesse à étudier les grandes beautés dont ils sont pleins, & tâchoit, autant qu'il lui étoit possible, de les transporter dans ses Ouvrages; unique moyen de parvenir à égaler ces grands Hommes, & à laisser, comme eux, des productions, qui surmontent le tems & passent à la dernière postérité.

Mr. Dacier assure que l'ordre d'Horace est plus beau & plus naturel que celui de Pyndare. Lorsque ce ce savant Homme s'exprimoit d'une manière si positive, il travailloit sur Horace. Peut-être eut-il balan-

balancé un peu plus , s'il eût travaillé sur Pyndare.

Quelqu'un ayant demandé à Anacréon , pourquoi il ne composoit pas des Hymnes pour les Dieux , au lieu d'en composer pour de jeunes Garçons , il répondit *c'est que nos Jeunes gens sont nos Dieux.*

„ Les Anciens Poëtes, dit Pyndare, étoient toujours prêts de lancer des traits légers de leurs tendres Cantiques , en faveur des Jeunes gens recommandables par les agrémens de leur figure , & par cet aimable faison de l'âge , qui réveille , dans les cœurs , le goût du plaisir.

„ Ces Autorités (continue Mr. Maffieu) doivent embarrasser ceux de nos Critiques modernes , qui prétendent que ces vieux Poëtes n'écrivoient de telles galanteries , qu'en tout bien & en tout honneur : que les endroits les plus libres , qui se lisent dans leurs Ouvrages , n'étoient que des jeux d'esprit , & des gentillesse poëtiques ; & qu'enfin ils avoient trouvé le secret de fouiller d'ordures leurs Ecrits , sans salir , le moins du monde , leurs personnes.

Non contens de faire des Auteurs , sur lesquels nous écrivons , des Ecrivains sans défaut , nous voulons encore en faire des Saints , & nous prétendons qu'on doit fléchir le genou devant leurs mœurs , comme devant leur stile. Un Auteur Anglois soutient que *Pyndare* étoit desintéressé ,
qu'*A.*

qu'*Anacréon* étoit fobre & chaste , que *Sappho* étoit modeste & retenue , & ainsi du reste. Il n'y a forte d'injures qu'il ne dise, dans l'excès de son zèle , à ceux qui osent être d'un avis contraire : il les traite d'hommes *ignorans ou stupides* ; épithètes , qui sont la ressource ordinaire des défenseurs de causes suspectes , & qui font plus de la moitié de leurs preuves.

Un Professeur d'Eloquence pourroit encore mettre en œuvre , pour ceux qui souhaiteroient d'apprendre à composer sous lui , la même Méthode que nous avons indiquée par rapport aux Sermons.

Non seulement une Eloquence parfaite, mais un Eloquence qui approche de la perfection , me paroît le Chef-d'œuvre de l'Esprit humain ; elle suppose tous les talens, toute la culture & toutes les préparations possibles. De-là je conclus encore que l'étude de l'Eloquence devroit être précédée par celle de la Philosophie.

Je comprends aisément d'où vient qu'on ne s'en est pas avisé : rien n'étoit plus cherif , j'allois presque dire plus méprisable, que la Physique des Anciens. On ne tiroit de leur Métaphysique qu'un goût pour les grands mots vuides de sens , & une habitude à se repaître de chimères , & à se familiariser avec des expressions vagues & équivoques. Leur Logique n'avoit pour but que de fournir des armes à l'esprit de contradiction , & au jargon barbare des disputes. Les Mathématiques n'avoient

rien de ce qu'on appelle aujourd'hui *Élégance*, & qui consiste dans une simplicité de preuves aussi parfaite, que les vérités qu'elles établissent la comportent. Autrefois, pourvû qu'on prouvât, on étoit content, & on ne se faisoit aucun scrupule d'arriver à une conclusion par des détours qui n'étoient rien moins que naturels. Il étoit difficile de donner beaucoup de tems & d'application à une telle étude, sans contracter une habitude de confusion & d'embaras, sans compter que des connoissances a'ors si pénibles à acquérir, jettoient dans l'épuisement & dessechoient l'Imaginaion.

Ce n'étoit qu'après s'être affermi dans l'Art Oratoire, qu'on donnoit, par curiosité, quelque tems à l'étude de la Philosophie, & qu'on se croioit en état d'en tirer, sans aucun risque, des secours.

Mais aujourd'hui la Philosophie a tout-à-fait changé de face, & devrait nous faire changer l'ordre établi dans les Ecôles. Quelque choix de termes qu'on fasse, avec quelque pureté de langage qu'on s'énonce, quelques ornemens qu'on mette en œuvre, si même par-là on vient à éblouir des esprits superficiels, on ne passera jamais pour éloquent auprès des personnes sennées, pendant qu'on manquera de justesse & de solidité dans la manière dont on pense, & dont on traite un sujet : or l'esprit de circonspection, l'esprit d'examen, l'esprit de discernement, de choix, de proportion &c. se prend dans la Logique ; du moins

moins une bonne Logique contribue beaucoup à le donner, ou à le perfectionner. Elle nous découvre les moyens d'élever nos Facultés, de faire de chacune l'usage auquel elle est destinée, d'en corriger les défauts, d'être en garde contre les sources d'illusions & d'erreurs, qui naissent d'une éducation négligée, des mauvais exemples, & des études mal conduites.

Je ne m'étonne pas qu'autrefois rien ne fût plus rare qu'un grand Orateur. On ne parvenoit à ce mérite, que par l'effet d'un génie naturellement des plus élevés, & d'une Raison naturellement aussi d'une grande justesse. On ne connoissoit d'autre Art digne de ce nom, & d'autre véritable secours, que celui qui se tiroit d'un exercice assidu & des réflexions très-fréquentes & très-attentives d'un esprit naturellement élevé, juste, zélé, infatigable. Mais depuis que l'on a mieux connu les moyens de perfectionner sa Raison, l'Eloquence est devenue commune chez les Nations, qui se sont plus appliquées à penser & à tirer de leur propre fonds, qu'à lire & qu'à rassembler des Extraits.

De plus, peut-on traiter, comme il convient, un sujet que l'on ne connoît pas? Parlera-t-on dignement des Merveilles de la Nature, & ne se trouvera-t-on pas bientôt épuisé, si l'on n'en a que des idées superficielles? Il ne suffit pas même de connoître avec quelque étendue la matière sur laquelle on compose; il faut s'en être rendu

du maître , afin de pouvoir , sans effort, en placer chaque partie dans son rang , en parler conformément à son mérite , & y insister à proportion de la lumière que le reste en doit tirer.

Dans les Déclamations même les plus ordinaires aux Ecôles de Rhétorique, & qui consistent à louer, à blâmer, à justifier, ou à condamner, peut-on réussir, sans une connoissance de la Morale, fort au-dessus de ce que nous en apprend un Instinct, tout soutenu qu'il soit par l'exemple & par l'éducation ?

Destitués de ce secours on ne fait tout au plus qu'entasser, en beaux termes, des vraisemblances. Souvent on bâtit sur des fondemens sans solidité, on donne des préjugés pour des raisons démonstratives, & on appuye sur des preuves qu'il n'est pas difficile de renverser: au lieu que, quand on a bien médité sur tout ce qui s'unit, pour rendre la Vertu recommandable, belle, respectable, délicieuse, utile & infiniment utile; quand on a également réfléchi sur tout ce qui contribue à condamner le Vice, à en faire sentir la laideur, le ridicule, l'extravagance, l'injustice, l'horreur & ses funestes suites: quand on est instruit de ce qui relève le prix des Vertus, & de tout ce qui agrave l'énormité des Vices: quand on connoît exactement les causes, les effets & les liaisons des devoirs & des écarts; on choisit, sans peine, dans ce grand nombre d'idées, de réflexions, de preuves
dont

dont on renferme chez soi les sources, ce qui est le plus à propos de dire, sur le sujet que l'on a à traiter, & qui se rapporte le mieux aux circonstances où l'on se trouve.

Prescrire séchement une Matière, & pour procurer plus de facilité aux Commencans, & indiquer en peu de mots l'ordre & les preuves, afin qu'ils n'ayent plus qu'à les amplifier; c'est le moyen de les accoutumer de bon heure à une servitude, qui leur empêchera toute leur vie, de parvenir à un goût original, & souvent même d'en acquérir quelque teinture.

Lors qu'on n'a pas la permission de feuilleter des Livres pour en tirer ces amplifications, on les cherche dans sa mémoire, & dans ce qu'elle a retenu de ses lectures & des discours d'autrui. Par-là encore on s'accoutume à des Ouvrages de pièces rapportées, & à des compositions où rien ne coule de source; & on se borne à l'habitude de s'en contenter. Peu occupé du soin de convaincre l'esprit, on se borne à celui de flatter l'oreille par l'harmonie, & l'imagination par des brillans.

Il en est chez qui ces défauts sont corrigés par l'âge & par l'expérience; mais il en est peu chez qui ils s'anéantissent. En lisant d'excellens Livres, on tombe par-ci par-là dans des endroits dont on est content, pendant qu'on n'y donne qu'une attention légère; mais qui, approfondis, vous laissent dans la mortification de n'en

tirer aucune lumière , & pas même une connoissance, distincte, de ce que l'Auteur a pensé & a voulu dire. C'est un reste des habitudes du premier âge , qui ne s'étendent que trop sur le reste de la vie.

On trouve dans les Ouvrages des Anciens, sur des sujets même très-graves, sur des matières de Religion , plus d'endroits qu'on ne voudroit , où l'on est forcé de conclure qu'au lieu de Philosophes, qui leur ayent appris à penser juste , & à s'énoncer précisément , ils ont eu pour Maîtres des Rhéteurs , dans l'École desquels ils se sont instruits à se tirer d'affaire, en s'énonçant avec grace & avec facilité.

PROFESSEUR EN HÉBREU.

Dans toutes les Académies il y a Professeur en Grec & Professeur en Hébreu. Si celui-ci est en état de faire quelques Collèges, à ceux qui le souhaiteront , sur les autres Langues Orientales , ou de traduire & de commenter quelque Ouvrage , à la bonne heure ; mais pour les Instructions publiques , si elles se bornent à l'Hébreu , & tout au plus aux Principes du Chaldéen & du Syriaque , il aura assez à faire.

On a trouvé moyen de faciliter extrêmement les Principes de cette Langue. Ceux qui n'en savent encore rien, apprendroient à la lire & les Principes de la Grammatication sous quelques Etudians à
 qui

qui le Professeur donneroit ce droit , & dont il régleroit le salaire. Pour ce qui est de lui , il s'attacheroit sur-tout , dans l'interprétation de l'Ancien Testament , à faire connoître le génie & l'utilité , de cette Langue , dont la connoissance influe sur le Nouveau , car on fait que les Ecrivains de l'Évangile parloient le Grec , suivant le génie de la Langue Hébraïque. Mais sous ce prétexte point de conjectures que la droite Raison & les règles d'une saine Critique ne dirigeassent continuellement.

Je laisse à la prudence d'un tel Professeur de faire connoître à ses Disciples , que la connoissance d'une Langue ne rend estimable , que par l'usage qu'on en fait faire , & qu'un caractère des plus marqués de Pé-dantisme , c'est de tirer vanité de ce qu'on a dans sa mémoire nombre de mots , que les autres ne savent pas seulement lire. J'ai vu des gens se compter pour un grand mérite , parce qu'ils s'étoient étudiés à favoir lire l'Hébreu avec plus de rapidité qu'ils ne lisoient le Latin ; absurdité des plus contraires au Bon-Sens , par-là même que cette Langue est beaucoup plus ferrée & plus laconique.

PROFESSEUR EN GREC.

On doit apprendre à lire , à décliner & à conjuguer en Grec dans le bas Collège , & n'en pas sortir sans comprendre la Gram-

naire de cette Langue & favoir interpréter correctement un Evangile.

Tous les Ecoliers feront affujettis à cette loi, car l'absence des Leçons Grecques est une occasion de dissipation pour ceux qui ne les fréquentent pas, & quand il s'agit de régler les rangs & les récompenses, il ne seroit pas juste de n'avoir égard qu'au Latin, puisque ceux qui apprennent le Grec ont plus à faire.

Le Grec convient à tous, au Théologien & au Médecin; cela est sans doute. Un Jurisconsulte doit au moins favoir lire & tirer parti d'un Dictionnaire; les Loix qu'on appelle Romaines ont été écrites sous des Empereurs Grecs, & de tems en tems se sentent de cet Idiome. Enfin un Chrétien résolu de ne passer pas sa vie dans l'ignorance, négligera-t-il l'occasion aisée de pouvoir lire l'Evangile dans sa Langue originale?

Soit que le Professeur en Grec explique des Auteurs en prose, soit qu'il explique des Poètes, laissant à part toute pointillerie, toute recherche, toute érudition inutile, il devra sur-tout avoir en vûe deux choses. La première de faire connoître le caractère de son Auteur & les mœurs des Anciens. Bien des choses entrent dans ce caractère d'un Auteur: son humeur, sa probité, son rang dans le monde, sa Religion, sa Philosophie, ses intérêts; & pour ce qui est de son stile, sa pureté, sa clarté, sa douceur, sa force, sa variété, suivant la

la nature des sujets qu'il traite. Les uns sont naturels jusqu'à la négligence : les autres sont attentifs jusqu'à l'affectation. Le Professeur fera connoître à ses Disciples dans ces cas - là , comment l'Auteur auroit du faire , pour penser plus juste & pour s'exprimer mieux.

On voit que pour remplir cette charge, il ne faut pas entreprendre d'expliquer un Auteur entier ; il faut les parcourir tous & lire de chacun autant qu'il est nécessaire pour le but qu'on se propose. Un Professeur n'est pas chargé de tout apprendre à ses Disciples ; mais il doit travailler à les mettre en état d'étudier d'eux-mêmes avec plus de facilité , & en même tems avec plus de fruit.

La seconde chose , & la principale même , que le Professeur en Grec ne doit pas perdre de vûe , c'est de faire servir la connoissance de cette Langue à l'intelligence du Nouveau Testament : & pour cet effet il est nécessaire qu'il le sache presque par cœur , pour remarquer continuellement & d'abord , dans les autres Livres , ce qui peut y avoir du rapport ; en cela on a un très-beau & très-instructif modèle dans les Commentaires de *Grotius*. Il importe qu'il y ait des Leçons réglées pour l'interprétation de l'Évangile : mais le Professeur de Grec devra avoir la prudence de ne pas faire des excursions Théologiques sur la matière même , ce seroit affectation ; un autre Professeur est

L 5

destiné

destiné à ce soin. Ses remarques devront être courtes , justes , importantes & au moins à peu près nécessaires : s'il n'en fait que de cette nature , il les fera avec modération.

DES DISPUTES.

Cet Exercice a ses usages. Il peut arriver qu'on aura à défendre la Vérité contre des Adversaires importuns , & on s'en acquittera mieux , si l'on s'y est accoutumé ; mais ce n'est pas par des clameurs & des impolitesse qu'on fait honneur à la Vérité , & qu'on la rend triomphante.

Logique
T. III.
219.2+1.
171.2++
T.IV.13.
339 370.
392.385.
407.412.
& dans
la Lati-
ne. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs sur la Méthode de disputer. Il est certain qu'on fait trop de cas de cet Exercice , & qu'on l'a porté trop loin : il est devenu excessivement grossier & scandaleux. Un Indien qui passeroit à côté d'une Académie où l'on dispute , la prendroit pour un Cabaret plein d'Yvrognes ; on y entend prononcer les termes les plus sacrés , avec un emportement qui tient de la profanation.

Croire que c'est-là un Exercice où l'on peut le plus briller , est un erreur des plus fatales ; cependant on la nourrit , & ces jours sont pour la Jeunesse des jours de Fête & d'honneur. Il en est que ce préjugé dispose à un esprit de chicane, dont on ne revient presque jamais. On lit tous les Livres dans le même esprit que les

les Thèses proposées , pour être une matière de Dispute : ce qui se trouve d'évident & d'incontestablement établi , on n'y fait pas d'attention ; on la donne toute entière à y chercher des erreurs , & à force d'y en chercher on s'imagine d'y en trouver. Ceux qui assistent à ces Disputes se préviennent , l'un pour le Répondant , un autre pour l'Opposant : ce jour-là même & les suivans , on renouvelle les chicanes & les contestations. Pourvû qu'on embarrasse les autres , on est content de soi-même , & on parle , sans entendre la moitié de ce que l'on dit.

Il me paroît assez vraisemblable qu'une partie des Questions chimériques , qui troublent la Raison des Gens de Lettres, ont pris naissance dans ces Disputes. Une Idée se présente à l'un des Assistans , qui lui paroît assez propre à résoudre une Objection , dont le Répondant paroît embarrassé ; il s'en saisit , il l'examine à la hâte , après cet examen léger , il la trouve de mise & il l'adopte comme un fruit de son heureux génie , d'autant plus agréable , que s'étant présenté de lui-même , il le croit plus naturel & plus sien.

En assistant à ces Disputes Académiques , on s'accoutume insensiblement à l'impolitesse & à l'embrouillement , & on s'y accoutume au point de ne s'en plus appercevoir , & c'est beaucoup si l'on ne s'y plaît pas. Par une suite de cette habitude , dès que dans une assemblée , en visite , à
table,

table, ou à la promenade, une matière philosophique se met sur le tapis, les esprits se montent incontinent sur le ton de brusquerie, de précipitation, de verbiage, & d'opiniâtreté.

Un des grands maux que cette prévention pour la Dispute a produit, c'est d'avoir éteint le goût de la bonne Logique, & d'en avoir même prévenu la naissance. Celle de l'École tendoit uniquement à former l'esprit au langage syllogistique, à s'exprimer dans ce stile hardiment & promptement. On négligeoit ce qui est absolument nécessaire & de la dernière importance, à peine y pensoit-on. On ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la circonspection, si contraire à cette promptitude, & on ne sauroit s'en faire une trop constante habitude. Ce dont il faut se remplir & l'esprit & le cœur, c'est des Règles, dont la connoissance & l'usage perfectionnent nos Facultés, & leur donnent plus de pénétration & plus de justesse. Ce n'est pas en appliquant ces Règles à des bagatelles, comme on a accoutumé de faire dans les Écoles, qu'on apprend à la Jeunesse à les estimer, à les respecter & à les manier. Un Professeur de Logique doit avoir toutes les matières, de Physique, de Morale, de Droit Naturel, si présentes, il doit s'en être rendu tellement maître, que rien ne soit plus facile que de choisir, dans ces Sciences, des exemples propres à illustrer ses Rè-

Règles & à faire sentir leur utilité. Ces exemples bien choisis, il en donnera des idées très-distinctes, & ensuite il fera comprendre le fort & le foible des différentes hypothèses, dans lesquelles on s'est partagé sur une Question, & des raisonnemens par lesquels chacun s'est efforcé d'établir la sienne. Dès là, suivant la Méthode de Socrate, après avoir bien posé l'état d'une Question, il conduira ses Disciples à trouver eux-mêmes des Principes, qui puissent servir à la résoudre. De ces Principes auxquels on les aura élevés, on les fera descendre aux Conséquences à quoi on les destine.

Quand leur esprit se fera fortifié, par cette Méthode, jusques à un certain point, quinze jours leur suffiront pour se rendre maîtres, sans aucun risque, de la Théorie, & de la Pratique des Syllogismes.

Il y a certainement dans les Disputes Académiques des circonstances très-scandaleuses, & dont on ne peut, presque sans crime négliger la réforme. On les commence par une prière, dans laquelle on demande à Dieu un amour de la Vérité, qui nous fasse rendre hommage à son évidence, & nous mette en état de fortir plus éclairés de cet Exercice; dès là on fait tout ce qu'on peut pour ne la pas appercevoir. L'Opposant ne donne point son attention aux réponses, il réitére hardiment sa difficulté, comme si on ne l'avoit nullement éclaircie. Le Répondant

dant s'opiniâtre à soutenir la solidité d'une échapatoire , qui ne vaut rien , au lieu de chercher une meilleure solution. On s'échauffe , on parle tous deux à la fois , & souvent ni l'un ni l'autre ne savent plus ce qu'ils disent.

Rien n'est plus équivoque que cet Exercice pour décider de l'habileté des Prétendans à une Profession. Un Ignorant vif & hardi l'emportera toujours de beaucoup aux yeux de ses semblables , qui font le grand nombre , sur un Savant modeste.

A quoi n'exposera-t-on pas un homme de mérite , par ce genre d'épreuve ? Pour arriver à un poste dont il est très-digne & très-capable , il faut qu'il soutienne les insultes d'un Antagoniste superbe par son crédit , & qui , avec un moyen légitime de subsistance , lui enleve encore son honneur , & fait une injuste brèche à sa réputation.

Il y a des moyens plus propres , plus sûrs & plus honnêtes : qu'on fasse composer sur le même sujet & sans Livres les Prétendans , en forme de Leçon , par Questions & par Réponses.

Qu'on les fasse enseigner, une fois, après quatre heures de préparation ; une autre fois sur le champ , ou après une heure de tems , & qu'on voye de quelle manière ils savent aisément faire passer dans l'esprit de leurs Auditeurs la lumière qui les éclaire eux-mêmes.

Le

Le reste de ce que je pense sur cet Article se trouvera suffisamment dans les Ouvrages que j'ai cités.

DE LA DISCIPLINE.

On prendroit très-mal ma pensée, si l'on s'imaginait que, dans tout ce que je viens d'écrire sur les Instructions publiques, je me suis proposé de prescrire des Règles : je n'ai eu certainement en vûe d'en donner à qui que ce soit, & je me suis borné à proposer des idées qui pourroient devenir utiles par des changemens qu'on y feroit, par ce qu'on y ajouteroit, ou que l'on trouveroit à propos d'en retrancher ; c'est une attention, sur-tout, que je demande en grâce à mon Lecteur, par rapport au sujet que je vais examiner. C'est tellement un simple Essai, que les Articles même dont il est composé ne s'accordent pas assez pour les pratiquer tous ; c'est aux circonstances à en décider. Aussi vais-je le donner par réflexions détachées, comme elles me sont venues dans l'esprit.

I.

C'est déjà une grande avance pour les mœurs que d'avoir des Professeurs qui sachent enseigner agréablement & utilement, & qui soient eux-mêmes de très-bon exemple. La Jeunesse fatiguée par des Maîtres obscurs, & par bien des épines & des inutilités par où il faut qu'elle passe, en aime plus ardemment les récréations,
&

& quand le goût n'est point formé sur la Raison, & que l'Esprit n'est point cultivé par de belles lumières, on choisit mal ses plaisirs, & on se laisse aller sans honte à diverses indécences.

II.

Les bonnes mœurs, la politesse, la modération pourroient peut-être plus facilement s'établir & se conserver dans une Ville Académique où il y a une Cour. La Noblesse s'y présente, &, quand elle 'est bien réglée, elle y est vue de bon œil, & l'exemple d'un certain nombre ne manque pas d'influer sur le reste, en Allemagne sur-tout, où l'on a une attention distinguée pour la Noblesse.

III.

L'expérience fait voir que les Académies qui ont le plus de Privilèges sont ordinairement les plus mal réglées pour les mœurs. Je n'ai jamais pu goûter ces fortes de prérogatives : j'aime que les Ecclésiastiques, & en général les Gens de Lettres, n'influent sur la Société que par leurs lumières & par leur bon exemple ; on se néglige souvent, à l'un ou à l'autre de ces égards, & quelques fois à tous les deux, quand on a d'ailleurs une certaine autorité pour se faire craindre.

IV.

Si les Professeurs se font craindre & usent de sévérité, ils se feront haïr : & si, pour ne pas s'exposer à voir les Etudiens se moquer de leur sévérité, ou par d'au-
tres

tres considérations , ils les flattent , & les appuyent , que font-ils , si ce n'est mettre la licence sur le trône ?

V.

Dès qu'un Etudiant est déraisonnable je ne le reconnois point pour mon Disciple ; & c'est au Magistrat à connoître des desordres , & à ranger par la force ceux qui ne veulent pas se conduire par la Raison.

VI.

Cependant comme , dans les Villes bien policées , il y a des Chambres où se décident promptement les affaires de Négocce , de peur de l'interrompre en tirant trop souvent les Marchands de leurs Comptoirs , & en empêchant leurs voyages ; on pourroit faire de même quelque Etablissement par rapport aux Etudiants. S'ils avoient entr'eux quelque contestation , le Recteur pourroit la terminer , ou seul , ou avec quelque Professeur , suivant l'importance du sujet ; & lors qu'un Etudiant auroit quelque chose à démêler avec un Bourgeois , pour ne lui causer pas des fraix & de la perte de tems , en l'obligeant à plaider suivant les formalités ordinaires , une Chambre composée de quelques Professeurs & de quelques Magistrats en pourroit juger.

VII.

Mais pour tout ce où il seroit entré quelque violence , je ne voudrois pas que l'Académie s'en mêlat , & tout Pere sage préféreroit une Académie , où ses enfans

feroient sous une Discipline sévère , à une Ecôle de licence.

VIII.

Je ne vois aucune nécessité que les Etudians mangent dans les Cabarets : je ne vois pas qu'il puisse revenir delà quoi que ce soit d'utile , quoi que ce soit de louable , & j'y vois bien des inconvéniens ; ils peuvent donner à manger chez eux , où tout se passera avec plus de bienfiance. On pourroit mettre à l'amende les Cabaretiers qui donneroient lieu à violer cette loi , & les Etudians qui la violeroient : & redoubler les amendes quand il seroit arrivé du desordre. Ces amendes seroient pour la Bibliothèque.

IX.

Dans une Ville où il-y a Garnison , quelque petite qu'elle soit , si elle est bien disciplinée , il sera facile d'empêcher que les Etudians ne roulent la Ville après une certaine heure ; il peut arriver que des Etudians de distinction auroient des raisons pour s'affranchir de cette règle , & le Recteur conjointement avec le Commandant de la Garnison pourroit leur accorder ce privilège , & le révoquer dès qu'ils en abuseroient.

X.

Je ne vois pas pourquoi des Etudians en Théologie , & immatriculés pour tels , porteroient l'épée ; ils doivent dès qu'ils se destinent à cet Emploi , se faire estimer par leur douceur & par leur modestie ,
autant

autant que par leur zèle & par leur diligence.

XI.

Pourquoi encore ne demander pas la même chose des Étudiants en Médecine ? Il est certain que des gens entre les mains de qui on remet la vie des hommes, doivent de bonne heure être formés à la piété & à la sagesse, & s'éloigner de toute sorte de débauche.

XII.

Quand il s'agit de Loix, pour les bien faire, il est presque nécessaire d'être sur les lieux, afin d'y faire attention au génie des hommes & à diverses circonstances. Les desordres qui arrivent dans les Académies viennent pour l'ordinaire de gens mal élevés, tels que sont les personnes de basse naissance. Ceux-ci font leur cour aux gens de qualité, ils se dévouent à eux, ils leur inspirent des fredaines, & ils les y affermissent par leur promptitude à les exécuter; peut-être seroit-il à propos que ces gens-là ne portassent pas l'épée.

XIII.

On met l'exemption d'Aides au nombre des privilèges des Académies: elle n'est pas non plus de mon goût. 1°. Le Prince y perd beaucoup plus que l'Académie ne gagne, & il n'y a presque pas d'Étudiant qui ne fraude & qui ne prenne des billets pour plus qu'il ne consomme. 2°. Ce qu'on gagne par-là est peu de chose pour les personnes riches, qui étant mieux élevées

font aussi plus d'honneur à une Académie, & qui, par l'état où ils se trouvent de faire de la dépense, font d'une plus grande utilité aux Sujets du Prince.

XIV.

L'élévation des Etudiants au Grade de Docteur & les régals qui l'accompagnent font des occasions de débauche, & souvent des suites de la débauche. On prévient peut-être & la cause & les effets, si quelques Professeurs assistoient à ces régals, & s'il étoit établi que la Jeunesse se retireroit avec eux. Outre ceux que le nouveau Docteur trouveroit à propos d'inviter, l'Académie en pourroit nommer quelques uns, comme pour faire honneur de sa part au nouveau Gradué, & la représenter.

XV.

A cette occasion j'ajouterai qu'une Académie se feroit un nom distingué, si elle formoit une résolution constante de n'user d'aucune grace dans la réception des Docteurs, & de n'élever à ce rang que des personnes qui le mériteroient effectivement, autant par leurs mœurs que par leur savoir.

XVI.

Des épreuves sévères & impartiales devroient succéder à un fatras de Cérémonies, établies dans le tems où le bon goût ne régnoit pas autant qu'aujourd'hui, & qu'il y a quelque pédanterie à vouloir conserver.

XVII.

XVII.

Ceci me conduit naturellement à dire un mot sur les Disputes. Je ne m'étonne pas que dans un tems où l'on ne donnoit, sous le nom de Science que des vetilles & des fatras d'équivoques, & cela dans un stile barbare dont la difficulté faisoit tout le prix, je ne m'étonne pas, dis-je, que dans ce tems-là, ceux qui parloient le plus hardiment, & qui par-là se trouvoient les plus propres à imposer à la multitude, passassent pour les plus savants; mais il me semble qu'on est aujourd'hui assez éclairé pour rabatre beaucoup du cas qu'on faisoit autrefois de ces Disputes. Pour moi, j'ose soutenir qu'elles font beaucoup plus de mal que de bien, lors qu'on ne dispute pas avec un grand ordre, une grande précision & une grande modération; une impolitesse de quelque côté qu'elle soit, & sur-tout dans l'Opposant qui est l'Agresseur, efface à mes yeux tout le mérite du savoir & de la vivacité. Je voudrois donc que les Professeurs fissent bien comprendre aux Etudians, quels sont les endroits par où ils peuvent, dans ces fortes d'exercices, se rendre recommandables aux perionnes sensées & de bon goût.

XVIII.

Il est tems encore de faire passer la mode de ces longs & fades complimens qu'on se fait de part & d'autre, de ces allusions, de ces équivoques, de ces pointes, qui gâtent le goût, qui ne font

en effet que des pagnoteries & qui rendent ridicule, lorsque de l'Auditoire on les porte dans la conversation.

Je ne m'étendrai pas plus au long sur cet article parce que j'ai déjà publié ce que j'en pense dans ma Logique tant Françoisse que Latine. Et sur le sujet de la Discipline en général, j'en dirai d'autant moins, que j'apprens que les Etablissements, & les Loix sont très-suffisantes pour prévenir tous les desordres; si l'on se faisoit un sacré devoir de les observer ponctuellement.

XIX.

On a donné aux Académies de grands Privilèges, on en a accordé aux Docteurs: le but de ces Octrois & de ces graces faite aux yeux. On vouloit engager les hommes à cultiver les Sciences, on attachoit des marques d'estime à ceux qui y faisoient d'assez grands progrès pour pouvoir se rendre utiles aux autres, ou par leurs instructions, ou par leurs conseils, ou par l'un & l'autre tout ensemble. On comprenoit que les mœurs s'adouciroient par ce moyen, que les Princes auroient des Sujets plus disciplinables & que la barbarie feroit peu à peu place à la politesse.

*Didicisse fideliter Artes
Emollit mores, nec finit esse ferrox.*

Et on se fit un devoir & un honneur de
respecter

respecter assez les Sciences , pour affranchir ceux qui en faisoient une haute profession de la Jurisdiction des Ignorans. On trouva à propos de garantir des insultes & de la mauvaise humeur de ceux-ci , & la personne des Professeurs & celle de leurs Disciples qu'on regardoit comme leurs enfans. On comptoit qu'ils ne seroient jamais mieux réglés qu'en vivant sous les yeux & sous la discipline de Peres & de Magistrats si éclairés & si respectables , si aimables encore par les fruits qu'on tiroit de leurs lumières & de leurs excellentes Leçons:

XX.

C'est aux Professeurs à voir ce qui leur convient le mieux , ou de procurer à leurs Académies une Jeunesse plus nombreuse sous le titre d'Etudiens , par le moyen d'une mollesse & d'un relâchement qui va tout droit à introduire la licence, ou de se montrer dignes des Droits qu'on leur a confiés , & de la confiance dont on les a honorés , en prenant soin de donner aux Magistrats même séculiers , des exemples & des modèles de sage police , de fermeté , d'ordre & de tranquillité. C'est par-là qu'ils feront réciproquement honneur aux Sciences dont ils tirent leur gloire , & qu'ils formeront des Disciples dans lesquels on en respectera les fruits. Quel opprobre au contraire de cœuvrer à remplir des Chaires Evangéliques de Pasteurs dérégés , & les Tribunaux de

Justice de Conseillers, & d'Avocats emportés, licentieux & Epicuriens ! Est-ce que le savoir endort la conscience & y éteint les lumières de la Raison ?

XXI.

Seroit-on trop sévère, si l'on censuroit publiquement un Etudiant de Théologie qui auroit fait la débauche : si au cas qu'il y retombât une seconde fois, on le punissoit par la prison en l'y réduisant au pain & à l'eau ; & si enfin dès la troisième on le bannissoit de l'Académie ? Par ce moyen on procureroit à l'Etat, un Laboureur, un Artisan, ou un Soldat de plus.

XXII.

Les Bourgeois d'une Ville Académique tirent un parti considérable de leurs maisons par les Etudiants qui y logent. On auroit donc un moyen sûr & aisé de prévenir les desordres & les débauches qui y arrivent, si le Bourgeois, qui les loge, étoit chargé d'avertir incessamment le Recteur de ce qui se seroit passé chez lui, sous peine d'être privé du droit de loger des Etudiants, au cas qu'on vint à être averti par une autre voye, de ce dont il n'auroit pas informé le premier.

XXIII.

Que ne fait-on point dans les Troupes pour tenir en règle des Cadets & même des jeunes Officiers ? Si le Service est plus utile à cet égard que les Académies, il ne faut plus envoyer la Jeunesse courir risque de se gâter sous des Professeurs indul-

dulgens , car les mœurs doivent être comptées fort au-dessus de la Science : & d'ailleurs ce qu'on apprend au milieu des débauches, du jeu & de la licence, le fait-on assez bien pour mériter le nom de savoir ? Quelle confusion que celle des Etudes faites avec ce desordre !

XXIV.

C'est nourrir la licence que de permettre que les Prisons deviennent des Lieux de débauche. On entend ce que cela signifie.

XXV.

Un Etablissement qui n'engageroit à aucune dépense & qui ne laisseroit pas d'avoir de grandes utilités , seroit de s'assembler deux fois par semaine , ou chez celui des Professeurs qui seroit logé le plus commodément pour cela , ou tour-à-tour. Là sept ou huit Savans lieroient une conversation polie pendant quelques heures, & il y auroit des bancs pour recevoir dans la Chambre , un très-grand nombre de personnes qui en seroient les témoins. Là les Etudians apprendroient à vivre & à parler. Ces conversations n'auroient rien de gêné ; elles rouleroit pour l'ordinaire sur des matières de Littérature. Un sujet de quelque étendue & intéressant , pourroit fournir à deux ou trois Assemblées consécutives. Un Professeur pourroit lire les Nouvelles qu'il reçoit des Savans & des personnes de mérite. Quelquefois on s'entretiendroit sur des Livres nouveaux, ou des Découvertes nouvelles : on pourroit

quelquefois s'occuper des matières du tems & des Nouvelles générales , car il faut apprendre à la Jeunesse à manier toute sorte de fujets. On pourroit faire des réflexions agréables & utiles , sur un Poëme ; sur une Pièce d'Eloquence , sur une Pièce de Théâtre.

Ce que je viens de dire du commerce avec les Académies Etrangères me fait penser au secours nécessaire, pour l'entretenir & le faciliter. Il est certain qu'un tel commerce est d'une grande utilité à divers égards, mais comme il coûte & est onéreux aux particuliers, un des Professeurs feroit voir, par Quartier, au Secrétaire & au Thésorier de l'Université la liste des fraix qu'il auroit soutenus, pour en être remboursé.

Les Etudians qui se conduiroient bien seroient reçus dans ces Assemblées, on useroit de distinctions marquées avec les plus sages, & ceux qui auroient eu part à quelques desordres, en seroient exclus pour plus ou moins de jours. Si enfin ils se roidiffoient contre ces défenses, & complottoient pour diminuer les fruits de ces sages Etablissmens, on les abandonneroit au Bras Séculier, avec qui il importe que les Académies vivent en bonne intelligence : plus d'un intérêt doit servir à les lier.

Des Assemblées de cette nature seroient propres à faire perdre le goût des Tabagies & de ces Sociétés, où l'on ne fait si l'on s'assemble en qualité d'hommes, ou simplement en qualité d'Animaux, tant le manger & le

le boire y occupent plus que la conversation. On y a même la folle précaution de ne faire rouler ce qu'on dit que sur des bagatelles, dans la crainte que l'attention de l'Esprit n'interrompe trop les amusemens du Corps. Il me semble que l'Accessoire doit être retranche dès qu'il nuit au Capital. Je dirois volontiers dans ces rencontres à ceux qui s'occupent si mal: *N'avez-vous pas des maisons pour manger & pour boire ?* I. Cor. XL. 22.

1. Les reproches qu'on fait aux Académies se réduisent à cinq. On se plaint que les Etudians en reviennent ignorans, joueurs, débauchés, querelleux, pédans, enfin gênés, & sans agrément dans leurs manières.

2. Que les Professeurs soyent diligens, que leurs instructions soyent d'une nature à faire sentir leur utilité, & qu'on les donne d'une manière propre à s'attirer l'attention & à former le goût, il y aura peu de gens, capables, par leurs dons, de profiter, qui n'en tirent du fruit.

3. Je n'approuverois pas qu'on obligéât les Etudians à la diligence par la crainte des censures & des amendes. Celui qui ne se rend aux Leçons que malgré lui, ne fera jamais honneur à ceux qui l'enseignent. Mais afin que le Public fût qu'on ne doit imputer qu'aux paresseux leur ignorance, il faudroit les laisser partir sans témoignage, & les Professeurs seroient liés par leurs sermens à n'en donner jamais de flatteurs, ni d'en écrire sans les avis de tout le Corps.

4. Il

4. Il ne suffit pas de fréquenter les Leçons publiques & les Colléges domestiques, pour fortir éclairé d'une Académie: il est encore très-nécessaire d'étudier en particulier: le Jeu a opposé un grand obstacle à ces Etudes: les Loix Académiques le condamnent; il n'y a qu'à tenir la main à leur exacte observation. Que pour cet effet on ferme les maisons de jeux, au moins de Jeux défendus, & qu'un Bourgeois qui loge des Etudians, soit dans l'obligation de rapporter au Recteur ceux qui auront joué chez lui, sous peine de se voir privé de son profit, & sa maison interdite aux Etrangers, si le Recteur, ou quelcun des Professeurs, vient à le découvrir par d'autres voyes.

5. On prévientra les débauches par les mêmes précautions, & on en commettra l'inspection à des Surveillants secrets & assermentés.

6. On fixeroit une heure au-delà de laquelle, il ne fût permis à aucun Etudiant de se faire voir dans les rues sans quelque permission expresse.

7. Lorsque l'Académie & le Magistrat feront d'intelligence, il fera beaucoup plus facile de faire exactement observer les Loix. Celui qui auroit fait du desordre en répondroit devant une Chambre mixte.

8. De peur que la facilité de la licence ne lui donnât lieu de naître parmi une nombreuse troupe d'Etudians, il importeroit d'avoir une Garnison dont le Commandant fût

fût un homme poli, prudent, ennemi de la débauche lui-même, & ami des Lettres. De bonnes patrouilles se feroient des mutins, qu'on renfermeroit pendant plusieurs jours en prison au pain & à l'eau, sans y voir de compagnie.

9. La débauche tombera d'autant plus aisément, que les Professeurs eux-mêmes en feront plus éloignés. Ils en feront évanouir le goût, si, de tems en tems, ils rendent des visites aux Etudiens distingués, soit par leur naissance, soit par leur sagesse, & s'ils les reçoivent chez eux poliment; mais sans emprunter le secours du manger & du boire pour empêcher que la conversation ne tombe. Quelques années de pratique contraire feront sentir le ridicule de la mode qui regne encore, & qui assortit mieux la qualité d'animal que celle de raisonnable.

10. L'esprit de conversation, si propre à faire tomber les habitudes du Jeu & de la débauche, s'établira aisément, si les Professeurs & les bonnes Maisons d'une Ville Académique, ont chez eux des Cercles où l'on s'entretienne de Nouvelles Littéraires & d'autres, où l'on fasse quelque lecture curieuse, où l'on traite quelque Question, quelque Morceau de Science avec ordre, avec politesse, avec une honnête liberté.

11. Le Jeu & les débauches sont les sources ordinaires des querelles. Si les moyens que je viens d'indiquer ne suffi-
sent

sent pas pour les prévenir , la Chambre mixte mettra en œuvre tout ce qui y régnera d'honneur & de conscience , pour réparer l'opprobre que répandent sur le Christianisme des idées ignorées des Payens , & introduites par des Barbares, qui ont inondé & éteint l'esprit des Sciences & de la Religion. L'un est un peu ressuscité , l'autre est encore bien mourant.

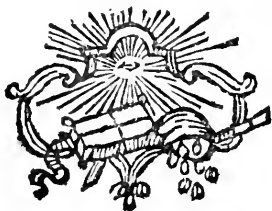
12 Les mœurs enfin se poliront par les secours qu'on vient de lire , & par l'exemple des Professeurs polis eux-mêmes , élevés dans des Maisons où l'on fait vivre , ou qui ont sagement voyagé. C'est à quoi les Curateurs des Académies devroient surtout faire attention ; car du reste , une épée & une veste brillante ne suffisent pas , pour donner à un homme grossier l'air d'un Cavalier & d'un Courtisan.

13. Il est encore une débauche à laquelle il est plus facile de parer. Aucun Bourgeois , sous des peines très-sévères, ne retirera dans sa maison qui que ce soit, sans l'avoir présenté au Magistrat du Quartier , qui s'assurera d'où il est, de quelle profession, & ordonnera ensuite à son Hôte de veiller sur sa conduite , sous peine d'en répondre lui-même. Les Protecteurs des femmes débauchées seront attachés au Pylori , & pour elles, après avoir subi le châtement du fouet en toute rigueur, elles seront enfermées dans la Maison des Infâmes. Au fond, ceux qui osent en faire l'Apologie , & s'en déclarer les Avocats, valent-ils beaucoup mieux? AVER-

AVERTISSEMENT.

CE Discours a été prononcé à Lausanne il y a plus de vingt ans. En voici l'occasion. Le Collège Inférieur, dans lequel des Régens enseignent la première Jeunesse, est sous l'inspection de l'Académie. On fait passer deux fois l'année, d'une Classe à une autre, les Ecoliers que l'on trouve dignes de cette promotion. La principale se fait au mois de Mai dans le Chœur de l'Eglise Cathédrale. On distribue aux douze premiers de chaque Classe des Médailles d'argent. Il s'y fait un grand concours de personnes de tout ordre. Le Magistrat s'y rend en Cérémonie, & le Recteur le barangue de la part de l'Académie. Avant mon Rectorat, ce Discours se faisoit en Langue-Latine, souvent on y traitoit des sujets savans & recherchés, & on s'exprimoit dans un stile le plus pompeux que l'on pouvoit imaginer, phrases poétiques, termes anciens, entassement de périodes empruntées. Très-peu de gens y prenoient intérêt, le plus grand nombre n'y comprenoient rien, & faisoient la conversation pour se garantir de l'ennui. Ce tumulte rendoit encore plus inintelligible l'Orateur. Tout cela joint ensemble me paroissoit assez l'Eloge du Pédantisme. Cette raison me détermina à parler en François, & je n'eus pas besoin de rêver long-temps sur le sujet de mon Discours. Celui-ci se présenta naturellement, & je le crus assez intéressant pour m'y fixer. Ce terme est des plus en usage, mais

le sens en est assez confus chez la plupart de ceux qui s'en servent. Souvent on fait grâce à ceux qui le méritent & quelquefois on en fait des applications qui ne sont rien moins que justes. Sur cet article comme sur tous les autres, sur lesquels j'ai écrit, je me soumetts comme je le dois au jugement du Public, & je profiterai avec soin de ses remarques.





DISCOURS

DE LA

PÉDANTERIE.

Lorsque je me suis chargé le premier d'avoir l'honneur de vous entretenir, dans une Langue différente de celle qu'un ancien usage avoit consacrée pour des Jours pareils à celui-ci, j'ai bien senti tout le poids de mon entreprise.

J'ai d'abord compris ce que je perdrois, en quittant un langage pour lequel on est prévenu, qui semble porter avec soi la livrée essentielle de l'Erudition, & que l'on est accoutumé, dès la première enfance, à n'écouter qu'avec respect : j'ai encore prévu toutes les difficultés, & toutes les épines que l'on rencontre ordinairement dans les Langues vivantes, & dans la nôtre très particulièrement : & j'ai bien su enfin que je verrois le nombre de mes Juges se multiplier à proportion de celui de mes Auditeurs ; mais ni ces considérations, capables pourtant, par elles-mêmes, d'étonner & de rebuter, ni toutes les autres qui se sont présentées en foule, n'ont pas eu

la force de m'ébranler un moment. J'ai cru, *Magnifiques Seigneurs*, que je manquerois trop au respect que je dois à vos Seigneuries, & que je me rendrois trop indigne de l'honneur de votre bienveillance, si je me trouvois capable d'hésiter, dans la première occasion qui se présente de vous marquer mon zèle & mon dévouement; & si quelque considération avoit le pouvoir de me détourner, tant soit peu, d'un parti pour lequel vous avez témoigné du penchant.

J'ai senti plus de peine à me déterminer sur un sujet qui pût vous plaire, & qui me parût digne en quelque manière de votre attention, mais pour n'en abuser pas, en vous parlant plus long-tems de moi-même, & en vous faisant un long étalage de mes irrésolutions & de mes raisonnemens intérieurs, je vous déclarerai, *Messieurs*, sans un plus long détour, qu'elle est l'idée, dont je me suis trouvé saisi par dessus toutes les autres.

Il y a un certain défaut, très-odieux sans contredit, & très-flétrissant, que l'on reproche ordinairement aux Gens de Lettres, & que la plûpart du monde regarde comme attaché en quelque sorte à leur profession: de sorte même que l'on en voit plusieurs s'éloigner des Sciences sous ce prétexte, & chercher jusques dans une honteuse ignorance de laquelle ils font parade, une manière d'abri, qui les mette
sûre-

sûrement à couvert du danger de passer pour Pédans ; ridicule extrémité !

Qu'est-ce qui distingue plus l'Homme de la Bête que la connoissance ? Qu'est-ce qui contribue le plus à notre véritable gloire & qui fasse plus le solide de notre félicité ? D'où viennent nos malheurs , si ce n'est des égaremens de notre conduite, & d'où partent nos méprises & nos égaremens, si ce n'est de notre ignorance ? Pauvres mortels ! Hommes aveugles , vous vous abîmez de travail & d'inquiétudes, vous abregez vous mêmes cruellement vos jours , pour vous amasser des Trésors dont la possession est peu satisfaisante, que mille accidens peuvent vous enlever , & auxquels certainement vous ferez enlever vous-mêmes , pendant que dans un aimable repos , dans une vie tranquille & des occupations très-douces , vous pourriez enrichir votre Ame de Trésors , dont la poursuite est toujours délicieuse, la possession toujours ravissante , la jouissance enfin toujours assurée , car elle s'étendra à jamais dans l'éternité , dont elle nous découvre , dès cette vie , & nous fait déjà goûter , les biens & la gloire !

Quoi ! pendant que toute la Nature, que dis-je ? pendant que l'adorable Auteur de de cet immense Univers , étale en notre faveur merveilles sur merveilles , & que sa magnifique main les répand, & les multiplie avec une profusion digne de son infinie grandeur , n'en jouïrons-nous qu'en

L'igno-
rance
est hon-
teuse.

commun avec les plus vils Animaux ? Et pour marquer notre reconnoissance à notre Créateur , nous contenterons-nous de nous rendre sensibles à ses bontés , par nos yeux, par nos oreilles , & par les plus grossières de nos Facultés, sans daigner, par une stupidité brutale , ouvrir les yeux de notre esprit , sur les secrets ressorts de cette vaste Machine , & de toutes les parties qui entrent dans sa composition ? Ressorts secrets qui nous représenteroient des beautés cachées , mille fois plus ravissantes que tout ce que leur éclat extérieur offre à nos Sens. Sera-t-on un Pédant, parce que l'on entendra les Auteurs qui ont écrit dans le Siècle d'Auguste ? Siècle où la politesse & le bon goût ont régné plus que dans aucun autre ? Sera-t-on un Pédant, parce qu'on se plaira à les lire, à sentir la justesse de leurs pensées, & l'élégance de leurs expressions ?

Il est vrai qu'il est des Pédants qui les lisent , qui les expliquent à la Jeunesse , & qui par leur interprétation & par leurs remarques se rendent dignes du mépris des honnêtes gens ; mais ne sauroit-on tirer un bon parti de ce où ces génies pesants ne comprennent rien ? *Voilà une SINECDOCHE, prenez y bien garde ; c'est ici une MÉTONYMIE, faites y attention ; il y a ici une ENALLAGE, remarquez-la bien ; voici un CLIMAX, je vous en avertis. Il faut être bien PE'DANT & bien PE'CORE, je l'avoue, pour se croire un personnage important , & d'une grande utilité*
à la

à la Jeunesse , quand on peut l'avertir que *Climax* est un nom Grec , qui signifie un entassement de pensées , dont les suivantes enchérissent sur les précédentes. Mais ne fauroit-on aller plus loin que ces petits génies, ces esprits pesants? Et est-ce perdre son temps , ou est-ce travailler à embellir son Imagination , & à la rendre plus juste & plus féconde , de s'appliquer à découvrir la beauté de chaque pensée, la justesse & la force des termes qui les expriment , les raisons de leur entassement, celles de leur ordre; ce qu'elles ont de commun , & ce que chacune a de particulier, leur force propre, & celle de leurs assemblages, leurs effets séparés, leurs effets réunis, & les causes de ces effets?

Tant de découvertes utiles, tant de vérités admirables, tant d'Instructions importantes, que les Anciens nous ont laissées par écrit, au lieu de faire la nourriture de nos Ames, seront abandonnées pour servir de pâture à la tigne & aux Vers, & par une ingrate autant que stupide négligence, nous laisserons ensevelir dans l'oubli & dans la poussière, des maximes & des tours dignes de vivre éternellement dans notre mémoire !

Mais je ferois trop de tort à mes Illustres Auditeurs, si je m'échaufois à établir une Vérité, sur laquelle je ne faurois croire, sans leur faire la plus grande injustice du monde , qu'ils ayent jamais douté un moment.

Ce qui éloigne de travailler à acquérir des lumières est très-vicieux. Mais autant que l'érudition nous doit tenir à cœur, autant devrions-nous avoir d'aversion pour ce qui la deshonne; c'est pour cela, *Messieurs*, que loin de pallier & d'exténuer, tant soit peu, le Vice, sur lequel j'ai à vous entretenir, je fouhaitterois au contraire d'en pouvoir faire sentir à chacun tout le ridicule, & d'inspirer à tout le monde toute l'horreur que l'on en doit avoir.

Pédantisme, terme équivoque. Mais comme certainement il arrive, que l'on deshonne par ce nom flétrissant ce qui ne le mérite pas, pendant que, d'un autre côté, on ne le donne point à ce qui le mérite; pour dissiper ces méprises, je me suis proposé d'en développer l'idée, de la tirer de ses ténèbres & de sa confusion, & d'en établir si nettement les propres caractères, que, sur cette connoissance, chacun puisse se corriger, les uns d'une accusation trop précipitée, les autres d'un défaut dont ils se comptoient fort loin; c'est, *Messieurs*, le but de mon Discours, & c'est par-là que je le finirai.

Origine du Pédantisme.

Les Ecôles publiques sont d'un usage très-ancien. Chez les Romains aussi-bien que chez les Grecs, les personnes du premier ordre y faisoient instruire leurs Enfants: & les Esclaves qui les accompagnoient dans ces Ecôles, qui avoient soin de les y conduire, & de les ramener de-là dans leurs maisons, étoient appelés PE'DAGOGUES, c'est-à-dire *Conducteurs des Enfants*; c'est la signi-

signification de ce mot Grec , qui fut ensuite adopté par les Latins.

Il est hors de doute que l'on choissoit pour cet emploi, les Esclaves les moins grossiers , & que les Peres avoient soin de ne donner pour compagnie à leurs Enfants , que ceux en qui ils reconnoissoient le plus de génie & de probité.

Un Esclave d'un esprit médiocre devoit nécessairement apprendre quelque chose dans les Ecôles, où il étoit présent avec son jeune Maître; quelques-uns mêmes en tiroient assez de fruit , pour être élevés à la commission de Précepteurs , ou de Souſ-Précepteurs domestiques ; voilà pourquoi les personnes chargées du soin d'instruire & de diriger la Jeunesse , reçurent aussi le nom de *Pédagogues*. Et c'est en ce sens que la Ste. Ecriture employe ce terme, quand elle appelle la *Loy* un PE'DAGOGUE *pour nous amener à Christ*.

L'on conçoit aisément que suivant la coutume , qui régné encore aujourd'hui parmi les anciens domestiques , & ceux à qui l'on marque le plus de confiance , ces Esclaves Directeurs des Enfants de leurs Maîtres, se donnoient des airs importans, prenoient de l'autorité dans la Maison, regardoient leurs Confreres avec hauteur, parloient à la Jeunesse d'un ton impérieux, en un mot , se laissoient aller au plaisir de *faire les Maîtres* à leur tour ; & ce furent ces airs si ridicules dans un inférieur , ces

Son premier caractère.

airs d'importance, & d'autorité, qui attirèrent le mépris sur le nom de Pédagogue, & qui ont ensuite rendu si odieux celui de PÉDANT qui en est le dérivé & le diminutif.

Le second.

C'est un étrange soin que celui de conduire la Jeunesse. Un Payen a dit là-dessus fort ingénieusement, que (a) *Jupiter n'engageoit à cette fonction, que ceux qu'il avoit en haine.*

Les inclinations des Jeunes gens les portent par-tout ailleurs qu'à ce à quoi on les destine : c'est la cause pour laquelle on avance peu, & souvent on ne réussit point; cela est déjà bien mortifiant. De plus leur attention n'est point assez appliquée, & la Raïson n'est point assez éclairée chez eux, pour se ranger par les motifs que l'on en tire; voilà pourquoi on est forcé d'en venir à la contrainte & aux coups, & par-là l'on se familiarise peu à peu avec la réprimande, la rudesse & le chagrin.

C'est le second caractère qui rend si désagréables les *Pédans*; les gens de bon goût ne peuvent s'accommoder de cette austérité, de ces impatiences, de ces manières lugubres, de cet air sévère & chagrin, dont ils tâchent de foutenir la ridicule autorité, dont ils se sont emparés, & dans laquelle ils s'applaudissent.

Le troisième. Les fautes que l'on corrige dans les Jeunes gens ne sont presque d'aucune importance,

(a) Quos Jupiter odit Ludimagistros facit.

tance, à les regarder en elles-mêmes, & si l'on ne fait attention qu'au desordre présent dont elles sont causes, en vérité elles ne valent pas la peine que l'on y prenne garde; car enfin dès le moment de leur réveil, jusqu'à celui de leur repos, tout ce qu'ils disent & tout ce qu'ils font ne roule que sur des bagatelles. Cependant il est nécessaire de les en reprendre, & de les reprendre d'un ton ferme, pour prévenir l'habitude, & pour empêcher qu'avec l'âge, le même trouble qu'ils auront aimé dans leurs amusemens, ils ne le portent encore, & ne le fassent régner dans leurs affaires sérieuses. Mais ici le pas est glissant, & peu à peu l'on s'accoutume à parler avec les hommes faits sur le même ton qu'avec les enfans, à ne pouvoir rien souffrir, à correctionner sans cesse, à se récrier sur des niaiseries, & à se lamenter sur des petits écarts, comme si tout étoit perdu; c'est le troisième caractère que l'on aît dans les Pédans.

Ces Esclaves Pédagogues dont nous avons d'abord parlé, commençoient trop tard à s'instruire, & se trouvoient embarrassés de trop d'occupations pour s'acquérir une érudition solide dans un âge avancé, ils ne parvenoient à peu près qu'à la science des Enfans: cependant ils ne l'aïsoient pas de faire parade de ce qu'ils n'entendoient que très-imparfaitement, c'étoit là, comme c'est encore aujourd'hui, leur quatrième caractère odieux; rompre la

Quatrième
Caractère.

tête aux gens de ce qu'on ne fait qu'à demi.

Avoir mal conduit ses études, sans s'en appercevoir, se flatter d'entendre ce qu'on ne connoît que confusément, c'est une faute assez ordinaire & suivie d'un très-grand nombre, qui par le ridicule qu'elles répandent sur ceux qui font profession des Lettres, rebutent de l'étude bien des gens capables, par leur génie, d'y faire de grands progrès.

C'est-là une des causes de ces longueurs toujours *incommodes*, souvent accablantes, dont la plûpart des Gens de Lettres ne savent point se corriger.

Ils sentent bien que ce qu'ils viennent de dire ou d'écrire, ne répand pas beaucoup de lumière sur le sujet qu'ils ont entrepris de traiter. Au lieu de l'étudier mieux, avant que de se hasarder de l'expliquer aux autres, ou de parler peu sur ce qu'ils ne connoissent guères : au lieu d'abandonner enfin une composition trop lâche, trop embrouillée, & dont eux-mêmes sentent l'imperfection : au lieu d'en commencer une nouvelle, & d'une Méthode différente : ils cherchent à suppléer à l'obscurité d'une première proposition, par une seconde, à l'imperfection de celle-ci, par une troisième, à l'embarras de la troisième, par une quatrième ; & par cette Méthode ils multiplient les obscurités de leurs Discours par leur application même à les dissiper.

Pour

Pour avoir négligé d'étudier les choses, par leurs Principes, & de pousser leurs connoissances avec ordre, pour s'être bornés à lire & à charger leur mémoire & leur recueils, tout ce qu'ils savent faire c'est de répéter ce que d'autres ont déjà dit : les Indices leur sont pour cela d'un merveilleux secours. Les ignorans admirent quelquefois, dans un Docteur, une vaste érudition, qui ne lui a coûté que quelques Ecus, c'est-à-dire quelques Livres que le hazard lui a offerts, & que le bon marché lui a fait acheter.

L'un met au jour, sous son nom, la Compilation qu'il a faite de trois autres, après y avoir ajouté quelques pages du sien, & changé plus ou moins, à proportion qu'il s'en est trouvé capable, l'ordre & les titres des Chapitres : un autre en compilera sept ; un troisième combinera ces deux avec quelques-uns qu'il leur ajoutera, & donnera un petit nombre de preuves étouffées sous un verbiage immense, & des bigarrures qui ne s'assortissent point. L'usage du monde sensé & poli n'ayant point rectifié le mauvais goût qu'ils ont pris dans l'obscurité de l'École, ils ne savent point proportionner leurs citations aux différentes circonstances des tems, des lieux & des personnes ; ce qui auroit la même force & encore beaucoup meilleure grace exprimé dans le langage du País, ils aiment mieux l'énoncer en Latin ou en Grec, sans avoir assez de sens pour comprendre,
qu'on

qu'on ne cite les termes d'un Auteur ancien, que quand ils ont une force singulière qu'on ne peut pas rendre exactement dans une autre Langue, ou qu'il s'agit d'appuyer sur l'étymologie, ou l'emphase d'un terme, pour en tirer quelque conséquence digne d'attention.

Souvent la Vérité qu'ils appuient par une grave citation, est une de plus connues & des plus universellement reçues, souvent encore elle n'est d'aucun poids, & il vaudroit autant qu'ils se citaient eux-mêmes; s'il s'agit, par exemple, de justifier une Méthode, & de décider s'il est mieux de s'élever d'abord à la connoissance des choses, ou de s'arrêter sur les mots, ils prendront le mauvais parti, & pour l'autoriser, ils citeront un Auteur, qui a perdu son crédit pour l'avoir soutenu. Quelquefois, s'il s'agit d'un fait démontré, ils refuseront d'en tomber d'accord, parce qu'ils y opposeront des argumens de convenance. Quelquefois au contraire qu'il s'agira d'une matière uniquement du ressort de la Raïson, ils se contenteront d'en décider par des autorités & par des tas de citations.

Si une personne, curieuse de s'instruire, & qui se sent quelque penchant à étudier, demande à des Savans de ce caractère ce que c'est que la PHILOSOPHIE: ils ne manqueront pas de lui répondre que ce mot est Grec d'origine, & qu'il a pour Auteur un nommé *Pythagore*, qui se donna à un
cer-

certain *Leo*, ou *Leontius*, pour un homme dont le métier étoit d'être Philosophe, au lieu qu'avant lui, les Savans de sa profession s'appelloient simplement *Sophes*, c'est-à-dire Sages, & par des entassemens de cette nature, tous très-inutiles, par l'Histoire Généalogique des différentes Sectes, & par la variété de leurs opinions, il rebute-
ront de l'étude une personne, dont il auroit été plus à propos de ménager la curiosité; elle aura honte d'avoir senti quelque desir pour peu de chose, & s'en consolera par la résolution de n'y plus penser jamais.

Si outre cela des Docteurs de cette trempe se sont formés, en enseignant, à l'habitude de rebattre souvent la même chose, & s'y sont affermis; dès que l'occasion s'en présentera, ils ne manqueront jamais de retomber dans des redites aussi superflues qu'ennuyantes. S'il arrive, par exemple, à quelqu'un de dire que la plûpart des gens se laissent dominer, chacun par un goût qui lui est particulier, ils ajouteront incontinent: *Vous avez raison & preuve de cela, vous n'avez, entasseront-ils tout d'une tirade, qu'à réfléchir sur Diogène qui se plaisoit dans son Tonneau, sur Aristipe qui aimoit les Palais & la bonne chère du Roi de Syracuse, sur Platon qui s'élevoit aux plus sublimes connoissances, sur Aristote grand Dialecticien, sur Néron dominé par sa passion pour le Théâtre autant que par son orgueil & par sa cruauté, sur César qui vouloit commander des Armées & livrer des batailles, sur*
Cicé.

Cicéron qui n'auroit voulu bouger du Sénat, ou des Assemblées du Peuple.

De même encore si l'occasion se présente de parler des difficultés qui s'opposent aux progrès de nos connoissances ; au lieu de s'appliquer à en rechercher les premières causes & celles qui en sont les suites, pour être mieux en état d'en découvrir les remedes, vous les entendrez alléguer, d'un ton lamentable le Puits de Démocrite, dans le fond ténébreux duquel la Vérité s'est cachée pour se dérober aux yeux des mortels ; ils se plaindront de l'obscurité inintelligible d'un *Empedocle* ; ils étaleront les différentes Hypothèses sur lesquelles les Philosophes se sont partagés, & les hauteurs avec lesquelles chacun condamnoit toutes celles des autres ; ils rassembleront tout ce que les Sceptiques ont dit de plus spécieux, & que le secours des Indices leur fera trouver. Mais après s'être aperçus que leurs rapsodies les ont menés trop loin, & les ont entraînés à ébranler toute Religion en même tems que toute certitude, au lieu d'effacer toutes ces sottises & de traiter cet important sujet d'une toute autre méthode, charmés d'avoir rassemblé tant de phrases, ils se contenteront d'opposer à toutes les tristes suites que pourroient avoir leurs exagérations, la Sentence d'un autre Auteur. Ils sont en goût de citer, Horace se présente. *Il a dit que si l'Esprit humain ne pouvoit pas aller au delà de certaines bornes, il pouvoit pourtant*
en

en approcher. Telle est la barrière qu'ils opposent à tout ce qu'ils viennent d'établir en faveur du Pyrrhonisme.

Dans leur jeunesse, deux genres d'étude ont fait le partage de leur tems: d'un côté, ils ont pris soin de bien mettre dans leur mémoire un système, & de se prévenir entièrement en sa faveur: d'un autre, ils se sont formés à l'habitude de proposer des objections, sans se mettre en peine, si elles étoient foibles ou solides, si elles avoient du rapport à l'état de la question, ou si elles ne faisoient que s'en écarter; il leur suffisoit d'amuser l'Auditoire, & d'embarraffer ou d'occuper le Répondant. Pour se mettre en état de s'acquitter de cette fonction à leur tour, ils apprenoient encore & s'acoutumoient à répondre sur le champ, qu'ils eussent compris, ou non compris l'objection. Dans les Disputes, le grand point est de n'hésiter jamais & de se tirer d'affaire par des distinctions. Qu'elles ayent du sens ou qu'elles n'en ayent point, elles frayent également le chemin aux SUPREMES HONNEURS.

En vertu de ces excellentes habitudes, dès qu'un Ouvrage paroît, au lieu d'en peser les preuves, sans préjugé, on examine seulement s'il est conforme ou opposé au Système que l'on a embrassé, & suivant cela on l'approuve ou on le condamne.

Je pourrois pousser plus loin cette discussion, mais il m'a paru en y réfléchissant, que tous les nouveaux caractères qui se
font

font ensuite présentés , se doivent réduire aux quatre que je viens d'établir ; comme ces quatre se rapportent eux-mêmes à un seul qui est l'affectation. On s'érige en Maître & l'on parle décisivement. On impose par le chagrin & par la sévérité de l'air ; on fait sur les plus légers sujets de longues & graves réflexions ; on parle enfin de ce que l'on ignore aussi hardiment que de ce que l'on fait, pourquoi tout cela ? Parce que l'on est pétri dans *l'affectation*. On fait une impertinente parade de ce qu'on fait , ou l'on s'efforce de paroître savoir ce qu'on ne fait point. Il en est qui portent cette affectation pédantesque à des excès qui les rendent ridicules aux yeux mêmes des domestiques , qui ont passé quelques années dans de bonnes Maisons. Uniquement occupés du soin de se faire respecter comme les sources de la lumière, & redouter comme les règles mêmes du devoir , ils croiroient se deshonoré, s'ils faisoient quoi que ce soit comme les autres ; ils s'habillent autrement , s'ils marchent , s'ils parlent , s'ils toussent , s'ils crachent même , il faut que ce soit gravement , pour soutenir leur dignité. Vous diriez qu'ils ont plus d'envie d'éloigner les hommes des Sciences que de les attirer : aussi à cet égard réussissent-ils. Vous diriez qu'ils ont plus à cœur de contredire que de corriger : l'art de faire aimer & goûter les avis est pour eux un art inconnu ; ils se ferment l'entrée des cœurs par leurs

leurs censures & par leurs airs d'autorité.

Dès que leur intérêt les oblige de rabatre de leur fierté, ils passent d'une extrémité à une autre, ils rampent, ils se rendent fades adulateurs; ils ne savent plus rentrer dans les routes de la Nature & du Bon-Sens, dont une longue habitude d'affectation les a écartés pour jamais.

Comme ce n'a point été par l'effet d'un naturel excellent, & d'un goût heureux pour le vrai & le beau, qu'ils se sont déterminés à étudier, mais uniquement par la nécessité de se faire un revenu, qui les mît en état de vivre un peu plus honorés, & plus à leur aise que leurs peres; un Rival de pension & de gloire, risque de leur enlever tout le fruit de leurs laborieuses veilles & leur accablante application. Dès-là ils le redoutent, & ils le haïssent comme l'ennemi de toute leur félicité, & qu'y a-t-il qu'on ne se permette contre un homme devenu odieux à ce point? Il suffit qu'il parle pour l'accuser d'erreur: il suffit d'avoir lieu de lui imputer une erreur pour la traiter de pernicieuse, de fatale, de tendre au renversement de la Religion & des bonnes mœurs; c'est ainsi qu'ils se font un saint devoir de perdre quiconque leur fait le moindre ombrage, de persécuter à toute outrance, & de remuer Ciel & Terre contre ceux, avec qui la Religion & la Bienfiance du monde s'unissent pour leur ordonner de vivre dans une concorde édifiante.

Telle est la source de ce fonds de mauvaise humeur, qui rend la plûpart des Gens de Lettres si incommodes & si méprifables. Le premier mouvement qui s'éleve dans leur cœur, à la vûe d'un homme qui pense autrement qu'eux, est toujours un mouvement de haine.

Je comprends qu'il n'est pas facile à un honnête homme même, & du naturel le plus doux, d'aimer un Savant qui a la dureté de ne lui faire aucune part de ce qu'il fait; mais de haïr un homme parce qu'il en fait plus que moi, c'est le haïr pour sa lumière, c'est le haïr parce qu'il peut m'être utile, c'est être contraire à moi-même & renoncer par malignité de cœur à mes intérêts. Celui qui néglige ses intérêts, se fera peu de scrupule de traverser ceux des autres, pourvû qu'il ait la satisfaction de nuire à son ennemi. Quand on envie les talens d'un homme docte, on fait ses efforts pour détourner la Jeunesse d'en profiter.

Ces écarts ne sont pas rares. Un Professeur pense autrement que vous, il suit une méthode toute différente, il bâtit sur de tout autres principes: s'il enseigne à cent lieues de vous, vous n'y faites pas d'attention, & vous ne vous appercevez de cette diversité qu'avec indifférence; mais s'il est à vos côtés, elle vous est insupportable. Le moyen de se rendre Disciple d'un Collègue, il est bien plus agréable de croire qu'il se trompe que de relever sa gloire en apprenant quelque chose
de

de lui ; de sorte que par-là même qu'il avancera une Vérité, on se déterminera du côté de l'Erreur. Ce n'est qu'aux oreilles d'un parfaitement honnête homme que les louanges, dont il apperçoit qu'un Collègue est honoré, font un agréable concert ; mais quand on est mortifié du mérite d'autrui, c'est une preuve qu'on n'en a ni dans l'esprit ni dans le cœur.

C'est sans contredit un très-grand malheur pour la Société qu'il y ait un si grand nombre de Pédans de ce caractère. Ce mal est contagieux, & passe aisément des Maîtres aux Ecôliers. Le cœur d'un Docteur superbe se trouve déchiré par deux mouvemens opposés qui le tyrannissent ; il souhaite ardemment de faire admirer son savoir, mais il n'appréhende pas moins de le répandre, dans la crainte de se faire des égaux. Cela le détermine à écrire obscurément, à remplir ses Ouvrages d'Enigmes, à ne découvrir qu'une partie de ce qu'il fait, & à laisser seulement deviner le reste.

Mais on a des Disciples dont on se fait payer pour leur éclaircir des obscurités, & il pourroit arriver que quelques-uns d'eux seroient assez imprudens pour faire part aux autres de leurs lumières ; comment parer à cet inconvénient ? Le remède est aisé : il n'y a qu'à leur gâter le cœur par le poison de l'envie : *Gardez cela pour vous, & tout au plus n'en laissez échapper que quelques traits.* Pour plus grande sûreté on

leur met en main des Ecrits mutilés, dont on ne remplit les lacunes, qu'en faveur de ceux sur le mauvais cœur desquels on peut assez compter, pour se promettre qu'ils garderont le secret. C'est-là sans contredit un PE'DANTISME très-*infâme*; mais ne mérite-t-il point encore un autre nom, & seroit-ce exagérer que de l'appeller une *Friponnerie*?

Quand je lis qu'Alexandre se plaignoit d'Aristote, de ce qu'il avoit publié les Leçons qu'il en avoit reçues, & que celui-ci répondit à ce Prince, qu'il ne devoit point s'en inquiéter, puisqu'il ne les avoit publiées qu'enveloppées d'une obscurité qui les empêcheroit infailliblement de devenir publiques, ni le rang d'Alexandre, ni la réputation d'Aristote, ne sauroient m'empêcher de les mépriser l'un & l'autre, & je serois fort embarrassé de décider lequel des deux étoit le plus PE'DANT, du Maître ou du Disciple, du *Roi* ou du *Précepteur*.

Difons encore un mot sur un des mauvais effets de cette affectation à paroître habile homme, & de l'ambition de se pousser par-là aux Dignités, & aux Rentes qui y sont attachées. Un homme dominé par ces principes, ne s'embarrasse guères d'examiner sans préoccupation, ce qui est vrai & démontré, & de le distinguer de ce qui peut-être encore obscur & incertain. Il lui suffit de savoir ce qui passe pour vrai, & qui est reçu pour tel de ceux d'où dépend son élévation. Il suffit qu'une
pen-

pensée lui paroisse nouvelle , pour la rejeter , lors même qu'elle va à appuyer les Dogmes établis. On n'a pas encore dit cela , donc il doit être suspect & passer pour dangereux. C'est-là sa règle unique. Il est accoutumé à ne faire usage d'aucune autre , & tellement accoutumé qu'il ne s'apperçoit pas , non seulement du ridicule qu'il se donne , mais du tort même qu'il fait à la Vérité, quand il ne fait l'appuyer que par l'autorité humaine , par le poids de son suffrage , & par celui des autres qui n'ont pas mieux étudié que lui.

Il est encore un ridicule où l'on tombe souvent par la *parade* qu'on aime à faire de ce qu'on fait, & par la préférence qu'on se plaît à lui donner sur ce que les autres savent.

Un Mathématicien prétendra qu'on ne sauroit être bon Officier sans posséder l'Architecture militaire, & par conséquent la Géométrie , &c. c'est à-dire sans avoir été long-tems son Ecolier. Un Rhéteur soutiendra le plus gravement du monde, que rien ne sauroit plus contribuer à illustrer un Officier que l'Art Oratoire, qui le met en état de haranguer pompeusement ses Soldats, & d'enfler leur courage par l'enflure de ses Discours.

Il arrive quelquefois aux Doctes , dans leurs Harangues inaugurales , de tomber dans le ridicule qu'on reproche aux Prédicateurs de bas ordre , quand ils font le Pannegyrique des Saints , & qu'ils déplacent

tous les autres pour donner le premier rang à celui dont on célèbre la Fête, & qui par-là se trouve du jour.

Eût-on appelé à une Chaire de MATHEMATIQUE ? C'est la seule Science qui ne renferme que de la certitude ; les autres ne sont en comparaison qu'un tas de verbiages. Passe-t-on delà à donner des Leçons de PHYSIQUE ? Le but des Mathématiques c'est de se mettre en état d'expliquer les Merveilles de la Nature, & par-là autant que le *but* est naturellement au-dessus des *moyens* qui y conduisent, autant la *Physique* doit l'emporter en mérite sur les *Mathématiques*. Le Professeur en Logique soutiendra que son Art est au-dessus de tous les autres, puisque son excellence va jusqu'à perfectionner ce qui fait la perfection de l'Homme, la *Droite Raisson*. Le Professeur en Rhétorique n'en conviendra pas, & il se fondera sur ce que l'Homme étant supérieur aux Bêtes, parce qu'il fait parler, l'Homme éloquent, formé par les Préceptes du Rhéteur, n'est pas moins au-dessus du reste des hommes qui ne parlent pas si bien, que ceux-ci le sont au-dessus des Bêtes qui ne parlent point. Tous ces *lieux communs* ne sont qu'une PE'DANTERIE ; Molière l'a jouée dans une de ses Scènes (a).

On reproche aux Pédans de n'avoir point de

(a) Celle du Maître à danser, & du Maître de Musique.

de goût pour la conversation, & ce reproche ils le méritent.

Il n'est pas difficile de remonter aux causes d'un défaut si honteux à des Êtres qui se picquent d'avoir cultivé leur Raison. Le moyen de souffrir ces longues & inutiles tirades d'Exemples, de Sentences, de Lieux communs, de Preuves qui n'établissent rien, d'Exagérations qui gâtent tout? Rien n'est plus éloigné de ce Bon-Sens, de ce bon goût, & de cet heureux naturel qui fait lagrément du commerce.

Le moyen encore de se plaire avec des personnes toujours prêtes à contredire, & qui, pour en avoir l'occasion, donnent un faux sens à tout ce qu'elles entendent, & n'entrent jamais dans les vraies idées de celui qui parle?

Dans les mêmes Disputes, on se forme encore à celle d'interrompre brusquement, de couper la parole, de parler plusieurs à la fois, de refuser des éclaircissemens, de revenir à la même objection, & d'abuser sans scrupule de la patience des Auditeurs.

Mais si l'on est Pédant, quand on interrompt mal-à-propos, quand on dispute sans s'entendre, quand on parle tous à la fois; que de gens enrôlés dans ce vilain ordre, qui n'en portent pas l'habit!

Le Pédantisme, n'est donc pas un défaut attaché à l'érudition, il s'en faut du tout au tout; rien n'est plus éloigné du Pédantisme qu'un vrai Savant, c'est-à-dire un vrai Philosophe. **LE PÉDANTISME** est

un vice du cœur, & loin de se trouver toujours à la suite de la Science, l'on voit d'ordinaire que les plus ignorans, sont précisément les plus Pédans.

La frayeur où ils sont que l'on ne découvre leurs foibles, les engage à les cacher sous des expressions hardies, un air assuré, des dehors sévères & scrupuleux, & le plaisir d'imposer à leurs semblables, par ces manières étudiées, les enchante si fort, qu'ils s'y livrent, & qu'ils s'y abandonnent; de sorte qu'enfin, après avoir trompé les autres, ils se trompent eux-mêmes à leur tour; & comme ils sont les plus fots de tous les hommes, ils viennent enfin à se persuader qu'ils possèdent en effet toutes les lumières, & tout le mérite, que le reste des fots leur attribue.

Mais que l'on ne confonde donc point ces Ignorans masqués avec les Savans véritables, car enfin seroit-on Pédant pour entendre le Latin & le Grec? Quelle Cour fut jamais plus polie que celle de l'Empereur AUGUSTE, & où le bon goût & la politesse régnerent - ils jamais autant qu'à Athènes? C'est de-là que notre Théâtre François a emprunté tout ce que nous y admirons de plus beau & de plus touchant.

Chargera-t-on d'un titre si flétrissant ceux qui s'instruisent de l'Histoire, parce qu'ils ne veulent pas toujours ressembler aux enfans, dont les connoissances se bornent à ce qui s'est passé dès leur naissance

fance , & sous leurs yeux , ou si on le réservera pour ceux qui s'appliquent à développer les Merveilles de la Nature , & les causes qui les produisent ? Etre délicat sur les différentes saveurs des viandes & des ragoûts ; savoir, comme les Artisans, que le Bois se convertit en flamme , que les Pierres se taillent , que les Métaux se fondent , que les Arbres naissent de greffes & de noyaux : admirer dans une grossière ignorance la lumière & les couleurs , se connoître aux sons comme ces Aveugles , qui gagnent leur vie par le jeu de quelque Instrument : en tout cela il n'y aura rien de Pédant , tout cela sera beau & bien digne de l'Homme ; mais d'en comprendre les causes & d'en pouvoir rendre les raisons , c'est se deshonorer , c'est tomber dans le Pédantisme ; que pourroit-on penser de plus ridicule ?

Ce n'est donc point la Science , je le répète encore une fois , ce n'est point la Science qui rend Pédans les hommes , c'est la parade qu'on en fait , c'est l'empressement où l'on est de briller par son érudition.

Mais si l'affectation est le propre caractère de ce vilain défaut , il faut avouer, *Messieurs* , qu'il est plus universel , qu'on ne pense , & qu'il se trouve répandu dans les professions mêmes les plus opposées aux Lettres.

Faire parade de préférer le Vice à la Vertu , affecter de mépriser les bienféan-

ces , de ne consulter jamais la Raison, mais d'être depuis le matin jusqu'au soir le jouet perpétuel de toutes ses imaginations & de toutes ses fantaisies , c'est ce que l'on appelle dans le monde *des airs de Petit-Maitre* : les Armées & la Cour en fourmillent : rien de plus ignorant que ces gens-là , cependant rien de plus affecté, & de plus sottement affecté, & par conséquent rien de plus ridicule & de plus Pédant (a).

La Science assurément est rare chez les Gens de guerre , mais cela n'empêche pas que le Pédantisme n'y soit fort commun. Qu'y a-t-il de plus affecté que ces démarches fières , ces roulemens d'yeux , ces reniements dont plusieurs d'entr'eux semblent tirer leur gloire ? Qui a-t-il de moins convenable à l'Homme , & par conséquent de moins naturel , que ces manières rudes & insultantes , empruntées des Animaux les plus sauvages , & des Bêtes les plus féroces, par lesquelles on semble dire, qu'on ne respire que les coups, & que l'on n'est altéré que du sang ?

Que

(a) Les Petits-Maitres , qui aspirent à un spectacle sans l'entendre, ou qui n'écourent les meilleures choses, que pour en faire de froides railleries, sont des Pédants d'une Classe particulière : ils ont cela de commun avec les autres que le ton décisif leur est ordinaire, & qu'ils parlent des choses qu'ils n'entendent point aussi hardiment que de celles qu'ils entendent. *Bibl. Rais.* 1733. p. 410.

Que dirai-je de ces Extravagans qui s'érigent eux-mêmes en Trompette de leur prétendue valeur, qui parlent sans cesse d'eux-mêmes, & font une éternelle parade de leur férocité, de leurs concussions, de leurs brutalités, & qui enfin, pour s'épargner l'ennui des redites fréquentes, ajoutent au recit de ce qui leur est effectivement arrivé, une infinité de choses auxquelles ils n'ont point eu de part, ou qui même n'ont jamais existé que dans leur imagination? Je viens de compter l'habitude des juremens au nombre des Pédanteries. Non seulement c'en est une; mais encore c'est de toutes la plus extravagante & la plus méprisable.

Les Pédants s'attachent aux mots, ils affectent d'en prononcer de grands, & de se distinguer par-là des autres hommes; mais quand ils mettent en œuvre le stile le plus enflé & le plus extraordinaire, c'est alors qu'ils pensent le moins. Juger ainsi de ceux qui jurent, c'est la plus grande grace qu'ils puissent demander. Il faudroit croire qu'ils fussent insensés au delà de toute expression, pour s'imaginer qu'ils se font effectivement une gloire d'avoir à tout moment dans la bouche le nom du plus odieux, & du plus méprisable des Etres, comme s'ils le connoissoient familièrement, & qu'ils véussent avec lui en commerce d'amitié.

Il est encore plus inconcevable, qu'ils prétendent se faire passer pour des gens,
dont

dont le courage va jusqu'à oser insulter le Grand-Maître de l'Univers, par des expressions dont l'insolence marque à quel point ils en sont malcontens. Ce sont des foux qui affectent un langage extraordinaire, & qui n'ont pas assez de présence d'esprit pour s'appercevoir de ce qu'il signifie. Leurs Plumets, leur Echarpe, leur Cuirasse même, ne sauroient les affranchir du titre de Pédant, que je leur donne de tout mon cœur avec justice, & qu'ils méritent plus que qui que ce soit (a).

Nous trouverons encore le même ridicule & le même Pédantisme chez une infinité de gens, dont la vie est également opposée, & à celle des Gens de guerre, & à celle des Gens de Lettres. Ceux qui prennent le parti des plaisirs, & qui se livrent à la mollesse, ces Courtisans, ces doucereux de profession, qui se croient les seuls en possession de l'esprit & de la gentillesse, qui tantôt débitent d'un ton précieux

(a) On fait qu'entre les personnes de qualité, il en est un assez grand nombre, qui aiment mieux employer leur argent à tout autre usage qu'à payer ceux à qui ils doivent. Un Seigneur importuné plusieurs fois par un Ouvrier qui lui demandoit son payement, lui dit enfin *d'aller au Diable*. MONSIEUR, lui répondit celui-ci, je n'ai pas l'honneur de connoître ce Monsieur-là, mais puisque vous m'envoyez vers lui, apparemment qu'il est votre Receveur. Faites-moi donc la grace de lui ordonner vous-même de me compter mon payement. Cette réponse fit connoître à ce Seigneur, que ses juremens ne signifioient rien, ou que s'ils avoient un sens, ce sens étoit le plus ridicule du monde.

précieux pauvreté sur pauvreté , tantôt écoutent , d'un air attentif & surpris , les choses les plus communes , croyant posséder l'art de feindre parfaitement , & d'imiter , au naturel , tantôt l'inquiétude , tantôt la satisfaction , tantôt le ravissement : qui semblables enfin à un Ecolier , quand il s'applaudit au sortir d'une Leçon punctuellement recitée , ou d'une Dispute où il croit d'avoir bien opposé , s'imaginent d'avoir charmé par-là même qu'ils ont parlé , & sentent eux-mêmes pour eux-mêmes toute l'admiration , & tout l'amour , qu'ils croient d'avoir inspiré aux autres ; ces gens-là ne méritent-ils pas les premières places dans l'ordre ridicule des Affectés & des Pédans ?

Ce vice s'est si bien emparé de toutes les professions , qu'on le trouve établi chez ceux-là mêmes , dont toute la profession se réduit à n'en point avoir ; les Oisifs , les Desœuvrés , qui ne savent jamais finir , dès qu'ils ont une fois commencé le portrait d'un Cheval ou d'un Chien , duquel ils ont enregistré dans leur mémoire , jusques à l'épaisseur d'une paille , la longueur des pieds & des oreilles. Ceux encore qui assomment les gens , qui ont le malheur de les rencontrer , par le prolix & échauffé recit d'un coup de jeu , d'un concours de Dez , ou d'un assemblage de Cartes , comme de la chose du monde la plus curieuse & la plus digne d'attention , ne tombent-ils pas dans le Pédantisme ,
par

par le droit qu'ils s'attribuent de traiter des bagatelles d'un air important & d'un ton desintereffé ? Ces Commentateurs de Gazettes qui prononcent sur l'avenir le plus souvent impénétrable aux plus éclairés mêmes, & aux plus instruits, qui décident des Interêts des Princes, dont ils ne connoissent ni les vûes, ni les forces, & qui guindés dans les espaces imaginaires de leur creuse imagination, y font une revûe exacte des Troupes & des munitions qu'ils donnent à chaque Parti, s'échauffant sur ce qu'ils ignorent, & affectant ce qu'ils ne savent point, ne se chargent-ils pas d'une des plus ridicules & des plus essentielles livrées du Pédant ?

Mais quoi le Sexe même qui ne semble né que pour plaire & duquel la politesse aussi-bien que la pudeur semblent le propre caractère & l'essentiel appanage, ne se trouve pas exempt, non plus que le nôtre, de ce vilain défaut !

Comme les chemins, qui conduisent les hommes à l'autorité & à la gloire, leur sont fermés, elles tâchent de s'en dédommager par les agrémens de l'Esprit & du Corps : delà vient leur conversation douce & insinuante : delà vient qu'elles aspirent si fort à la Beauté & à toutes les graces extérieures, & qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens ; une coëfe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut, ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Par

Par malheur on en voit qui , fans se négliger sur aucun de ces petits soins , y ajoutent celui de briller par quelques connoissances , & cherchent à se distinguer par-là du reste des femmes ; mais elles en conservent toutes les foibleffes , & y répandent de plus un vernis d'affectation & de pédanterie , qui fait le contraste le plus insupportable qu'il soit possible d'imaginer. Elles regardent tout ce que l'on a d'égards pour elles par politesse , & souvent même par pitié , comme des preuves du cas qu'on fait de leurs lumières & de l'admiration qu'on a pour la beauté de leur génie. Là-dessus elles se remplissent de présumption , elles décident sur toutes sortes de sujets, la Paix , la Guerre, la Religion, la Politique , tout leur paroît également de leur ressort : vous diriez qu'elles se croient en possession du privilège de pouvoir dire des absurdités , avec plus de sang froid , & de les soutenir avec plus d'opiniâtreté : mais que la Scène change un moment après , que la conversation tombe sur des sujets tout différens , vous ne tarderez pas à remarquer dans ces Savantes tout ce qu'on a accoutumé de mépriser dans les plus ignorans ; à toutes les inclinations , & à toute la hardiesse des Coquettes , elles joindront les termes recherchés , les airs contrains , & la mauvaise grace des Précieuses. Dans des cas de cette nature , on auroit tort d'imputer à ce qu'elles peuvent avoir acquis de con-

nois-

noissances , des ridicules qui font uniquement les effets de la mauvaise manière dont elles ont étudié , & plus encore des effets de leur mauvais goût , de leur présomption naturelle , & de leur ridicule empressement à briller , & à se distinguer en parlant plus hardiment , & en parlant sur plus de choses , que ne font les autres femmes , & que ne font la plûpart des hommes.

Il en est de ce caractère , on n'en peut pas disconvenir , mais il en est peu , & leur exemple ne fera jamais suivi que par un très-petit nombre. Si la Pédanterie est un mal contagieux , comme elle l'est en effet , il faut dire que les femmes s'y laissent moins surprendre que les hommes. Cela est si vrai que ce vilain sobriquet par lequel on distingue les Gens de Lettres qui deshonnorent les Sciences , par leur prétendu savoir , & leur mauvaise grace , n'est devenu commun , & peut-être n'a été en usage que depuis que l'on a écrit en François sur les Sciences , & que pour ne pas rebuter de lire ces sortes d'Ouvrages les Femmes , & les Cavaliers qui s'étoient formés à la politesse & au bon goût dans leur commerce , on a eu soin de les dépouiller de cette forme hideuse , sous laquelle l'École défiguroit les siens. Je suis tellement persuadé de cette vérité , que si la mauvaise manière de philosopher n'étoit pas déjà tombée , ou n'étoit pas prête à tomber , dans cette

Aca-

Académie , pour en précipiter la chute , je n'aurois qu'à traduire en François quelque Systême de l'Ecôle. Il n'y auroit plus de mere , tant soit peu raisonnable , qui pût se résoudre à y envoyer ses enfans , & si nous nous obstinions à les leur enseigner , nos Auditoires seroient bientôt abandonnés aux fils des Artisans , qui viendroient y chercher un azyle contre la nécessité , & la peine de gagner leur vie , par le travail de leurs mains.

Et pour preuve , *Messieurs* , que je ne dis point cela pour les flatter , j'avouerais qu'il régné encore parmi elles des affectations qui approchent de bien près de la Pédanterie.

Celles qui se récrient & se déconcertent à la vûe d'un Ouvrage dans lequel un point paroît plus élevé , ou plus abaissé que les autres , celles qui se comptent pour beaucoup , & se croient au-dessus du commun , parce qu'elles savent donner un certain degré de couleur à une confiture ; celles qui , renfermées dans un cercle de Niaiseries , dont elles ne sortent jamais , étourdissent le monde , prêchant avec emphase sur le sujet de leurs Choux , sur celui de leurs Domestiques , & sur une longue suite de lieux communs de cette nature , ne confondent-elles pas en un , à la manière des Pédans , l'Important & la Bagatelle ?

Celles qui pour toute raison se donnent elles-mêmes pour règle , celles qui s'écou-

tent parler , celles qui s'écoutent chanter : celles qui s'empresſent pour les mots nouveaux , & les font entrer dans leurs discours à propos & hors de propos , celles qui ſe guident & s'écartent de la Nature, afin de ſe tirer de pair ; celles qui compaſſent tous leurs mouvemens à la manière des Machines qui n'agiſſent que par reſſort , ne font-elles pas un précis également confus du Précieux & du Pédant ?

Les Pédans ont le malheur de ne ſavoir jamais ſe tirer de leurs Lieux communs ; en vain vous eſſayez de les en faire ſortir, ils y rentrent d'abord. Ils n'ont pas étudié d'une manière à donner à leur eſprit de la fécondité & de l'aiſance. Pour n'avoir pas eu occaſion de joindre à l'étude l'uſage du Monde , ou pour n'avoir pas ſu profiter des occaſions qui ſ'en ſont préſentées , ils ne ſont point en état de diverſifier leurs discours , leurs penſées , & les tours de leurs expreſſions , ſuivant les circonſtances. Il en eſt qui ne ſavent que faire deux perſonnages ; celui de Précepteurs , & celui de Bouffons.

Mais ſi c'eſt un caractère du Pédantiſme de ſe renfermer ainſi dans un cercle de Lieux communs , & de ne point ſortir de celui où l'on eſt une fois entré , ſans l'avoir épuisé ; le moyen de mettre à couvert de cet Eloge , le Sexe qui devroit , par la politeſſe qui lui ſied ſi bien , en être plus éloigné.

Il eſt un grand nombre de femmes dont
quatre

quatre Lieux communs partagent toutes les conversations. Le premier roule sur les Domestiques , le second sur le Linge. Vous me direz, mais cela ne regarde que les personnes du Vulgaire. Il seroit à souhaiter. En voici au moins un qui est de tous les Ordres. Celui des ragoûts & des confitures, de tout ce en un mot qui sert à régaler. De - là on passe aux parures, & celui-là est à peu près autant étendu que les trois autres ensemble : il le seroit même d'avantage, si l'on ne s'impatientoit d'arriver au cinquième, les défauts du Prochain, réels ou apparens, vrais ou imaginaires ; celui-ci est regardé comme inépuisable. Il se trouve de plus si conforme à un certain goût, que les répétitions les plus réitérées n'y perdent pas la grace de la nouveauté. On y rentre dès que l'occasion s'en présente, & on n'en fait plus sortir, dès qu'une fois on y est entré. C'est pourtant un Lieu commun. Par conséquent c'est un *Pédantisme* que de s'y assujettir. Une belle Ame pourra pardonner cette bassesse à la petitesse d'un génie incapable de penser mieux ; mais elle ne laissera pas d'en voir toute l'indignité.

Une femme qui se flatte de briller, de se distinguer par sa bonne humeur, & de porter la joye par-tout où elle se trouve, par les fréquens éclats de rire, dont elle commence, accompagne & finit chacun de ses discours, que trouvera-t-elle dans

les premiers Pédans , qui la passe en ridicule ?

Il est encore un Pédantisme également méprisable & scandaleux ; c'est celui des *Faux-Dévots*. Ces gens , avec toute leur piété & toute leur humilité , ne laissent pas d'être les gens du monde les plus vindicatifs , & par-là les plus redoutables, car *In Nomine Domini* , ils savent mettre tout en œuvre , user de toutes sortes de voyes , pour perdre , presque sans paroître le vouloir , ceux qu'ils ne trouvent pas à propos d'aimer. Peut-être ferois-je mieux de les passer sous silence ; mais l'attention , *Messieurs* , dont vous m'honorez m'anime , & il faudroit que j'eusse bien peu de courage , pour n'oser pas proposer des vérités utiles , quand il me paroît qu'on souhaite de les entendre.

Il se trouve donc des gens qui renonçant à un grand nombre de choses que le reste des hommes aiment , aux divertissemens d'éclat & aux Spectacles , à la Danse , au Jeu , aux ornemens & à la somptuosité des habits , se dédommagent de tout ce que ces efforts leur coûtent , par le plaisir de se tirer de la foule de ceux qu'ils appellent les Mondains. Mais ces Mondains si méprisables, selon eux, ils sont bien aises de s'en attirer les regards , & de s'en voir respectés & redoutés ; & ce n'est dans le fond que pour se faire admirer de la multitude qu'ils affectent tant de singularité.

Les

Les personnes de ce caractère paroissent s'imaginer de s'être acquis, par leurs longues Prières, le droit de dire tout ce qu'il leur plaira contre ceux qu'ils ne connoissent pas, & sur-tout contre ceux qui refusent de faire avec eux une bande à part, & d'entrer dans tous les interêts de leur parti. Par leur régularité à se trouver dans les assemblées où président des personnes de leur goût, & d'y repasser les articles de leur croyance, vous diriez encore qu'elles comptent d'acheter le privilège Chrétien de damner, charitablement & sans miséricorde, tous ceux qui ne sont pas dans les mêmes idées, ou qui ne tiennent pas le même langage. Au lieu de regarder en face ceux qui leur font l'honneur de leur parler, ou ceux à qui ils s'adressent eux-mêmes, ils baillent les yeux, & il semble qu'ils n'en veulent qu'à leurs fouliers; mais c'est pour se procurer, par cette singularité ridicule, le plaisir de se mettre fort au-dessus des Orgueilleux qu'ils regardent comme des fous, comme si l'affectation de l'Humilité étoit une moindre folie.

Je me souviens d'avoir vu avec plaisir dans Lucien les Philosophes de chaque Secte crier chacun à un Jeune homme, que c'étoit dans la sienne seulement que l'on pouvoit trouver le vrai mérite & la félicité solide. Ce pauvre misérable ne savoit quel parti prendre, quand un honnête homme le tira d'embarras, & s'avanc-

çant à lui , d'un air modeste , lui dit à l'oreille: LA VIE LA PLUS COMMUNE EST LA MEILLEURE. Cela est très-vrai dans un certain sens. En air , en habits , dans tout l'extérieur , suivez simplement & tranquillement ce que vous trouverez établi par la coutume. Ne pensez nullement à la distinction. Donnez uniquement tous vos soins à être honnête homme. Par-là vous ne vous distinguerez que trop. Mais pourvû que vous ne fassiez rien dans cette vûe , personne ne vous en soupçonnera. Vos Vertus , toutes naturelles , paroîtront tout ce qu'elles font aux yeux de tout le monde.

L'affectation, soit de Science, soit de Probité.

A un mal si universel , je ne connois qu'un seul remede , mais qui me paroît inmanquable , parce qu'il détruit la racine du mal. Toute affectation a sa source dans une soif immodérée d'estime & de louanges ; on veut à toute force faire parler de soi , & cet excessif empressement produit des affectations de toutes les espèces. Que l'on n'ait plus cet empressement , on ne sera plus affecté , que l'on ne soit plus affecté , on se verra au-dessus du Pédantisme de quelque espèce que ce soit. Soyons donc honnêtes gens : ayons à cœur la lumière & la probité : que la connoissance de la Vérité , que la possession de la Vertu soient notre but unique : donnons à Dieu notre amour & notre admiration , aimons les Créatures comme ses Ouvrages ; regardons en particulier
les

les Hommes comme des enfans du Pere que nous adorons. Dès qu'une fois nous aurons formé notre cœur sur ces principes : dès qu'une fois ces mouvemens le posséderont , & qu'ils y régneront : nous goûterons tant de douceur dans le sentiment de cette gloire intérieure ; nous éprouverons tant de charmes dans la possession délicieuse de ces solides avantages , que tout le reste deviendra incapable de nous agiter & de nous toucher que très-faiblement.

Notre goût rectifié par la possession de ces biens si solides & si précieux , ne nous laissera jamais devenir assez sensibles à la bagatelle , pour la traiter sérieusement. Il ne la méconnoîtra jamais & ne nous en laissera jamais assez éblouir, pour nous récrier quand nous en parlerons , & pour en parler avec l'attention que l'on donne aux choses importantes. Content de faire chaque jour des progrès dans la connoissance de la Vérité , ravi de s'avancer & de se fortifier chaque jour en Vertu , notre cœur satisfait par-là , & suffisamment rempli , ne se mettra point en peine sur ce que les hommes penseront de lui : la vaine gloire lui paroîtra quelque chose de trop petit pour s'en inquiéter : il n'affectera point de primer entre ses semblables , pour dominer sur les Esprits des hommes : il ne se tourmentera point pour recevoir les hommages de leurs louanges , & il ne s'aigrira

P 4

jamais

jamais quand ils les lui refuseront ; attentif sur d'autres vûes , il roulera de tout autres desseins. Un homme dont les Cofres sont remplis de Perles & de Diamans, qui en possède les Mines , & les en tire tous les jours , ne se troublera jamais pour de petits morceaux de verre , & n'aura garde d'en tirer vanité.

Il faut avouer , *Messieurs* , que la sagesse du Souverain Créateur a disposé admirablement toutes choses ; l'expérience nous avertit aussi-bien que la Raison de ce qui nous convient le mieux. Quand nous nous proposons pour But , le But auquel notre Grand-Maître nous appelle, & auquel nous sommes destinés, la Vérité & la Vertu, nous en approchons inmanquablement , nous y rencontrons un contentement solide , & nous y goûtons un délicieux repos. Mais quand nous prenons le change & que la passion de passer pour Savans , & pour hommes dévots , s'empare de notre cœur : quand nous avons plus à cœur de paroître ou éclairés ou vertueux , ou l'un & l'autre ensemble , que de l'être effectivement : non seulement nous ne tirons qu'une satisfaction légère de cette gloire extérieure, qui nous coûte tant à acquérir ; mais le plus souvent nous ne l'obtenons pas, nous la manquons, & elle nous échappe par cela même que nous la recherchons, on nous la refuse par cela même que nous la demandons.

L'estime & la louange sont des presens
que

que les hommes se font une loi de donner à la Science & à la Sagesse ; mais ils ne veulent point recevoir cette loi d'autrui , ils sont jaloux du plaisir de se la faire à eux-mêmes. Dès que l'on exige d'eux ces presens dont ils sont si jaloux , & que l'on paroît, tant soit peu, les solliciter, ils se croient en droit par-là même de les refuser. Quand ils les donnent , ils ne prétendent point s'acquitter d'une dette qu'ils soyent obligés de payer : ils veulent qu'on les tienne uniquement de la bonté de leur goût & de leur générosité : qu'on ne les attende que de-là , on les obtiendra sans doute ; qu'on ne les cherche point, on les trouvera , & la possession d'un bien solide sera infailliblement accompagnée de cet accessoire. Ne pensons qu'à nous rendre approuvés de Dieu , & de notre conscience, & heureux par-là autant que sages, nous profiterons encore de l'approbation des hommes , comme d'un petit surcroît.

Faire dépendre la tranquillité de nos jours de la fantaisie des autres hommes, plutôt que de la droiture de nos propres inclinations & de la sagesse de nos choix, c'est trop nous abaisser nous-mêmes. Tirer le fond de notre félicité d'ailleurs que de l'approbation de notre Grand-Maître , c'est présumer que ce Trésor immense ne peut pas nous suffire , & c'est faire une injure & à sa Grandeur & à sa Bonté.

Dans les Ames vulgaires , l'amour de la

Gloire supplée à celle de la Vertu , & la crainte de l'Ignominie à l'aversion que l'on doit sentir pour le Vice. La Société profite de cette substitution ; mais les fruits qu'elle en tire ne sont jamais purs , divers desordres les accompagnent à tout coup. L'ardente soif d'une gloire mal-entendue à armé , les uns contre les autres , les enfans d'un même Pere , & a inondé la Terre de carnages & de désolations. Une guerre n'est pas plutôt finie que cette soif enleve les douceurs de la Paix qui a succédé à la guerre , par les brigues & par les partis , par lesquels les Citoyens d'une même Patrie se traversent , & se déchirent mutuellement. De ce même Principe naissent parmi les Gens-de-Lettres , la précipitation & les erreurs qui l'accompagnent , l'entêtement qui les affermit & les rend incurables , les fausses idées , les malignes interprétations , les soupçons mal fondés , les bruits injurieux , les calomnies , l'impolitesse & la grossièreté , l'intolérance sous toutes les faces , & sous tous les prétextes , poussée enfin jusques à la persécution.

Que les égaremens de cette prodigieuse multitude de malheureux servent à nous rendre sages , & nous portent à choisir une route directement opposée à celle qu'ils suivent. Donnons toute notre attention à nous perfectionner nous-mêmes , & sous les yeux du SOUVERAIN ÊTRE qui nous voit continuellement , appliquons-nous

nous à enrichir notre Ame de connoissances, & notre Cœur de Vertus. En nous rendant heureux par des soins de cette nature, nous travaillerons en même tems au bonheur des autres, & nous aurons la satisfaction de l'avancer, parce que l'effet naturel de nos instructions & de notre exemple, fera de les faire passer de leurs ténèbres & de leurs écarts, à la lumière & à la solide probité.



HISTOIRE

DE

L'ACADEMIE ROYALE DES
SCIENCES.

An. 1707.

MR. Regis étant à Paris avec une espèce de mission de son Maître, alla établir la nouvelle Philosophie à Toulouse par des Conférences publiques qu'il commença d'y tenir en 1665. Il avoit une facilité agréable de parler, & le don d'amener les matières abstraites à la portée de ses Auditeurs : bien tôt toute la Ville fut remuée par le nouveau Philosophe, Savans, Magistrats, Ecclésiastiques, tout accourt pour l'entendre, les Dames même faisoient partie de la foule, & si quelqu'un pouvoit parta-

partager avec lui la gloire de ce grand succès, ce n'étoit du moins que l'illustre Descartes, dont il annonçoit les découvertes. On soutint une Thèse de pur Cartésianisme en François, dédiée à une des premières Dames de *Toulouse*, que Mr. *Regis* avoit rendue fort habile Cartésienne, & il préféra à cette Thèse. On n'y disputa qu'en François. La Dame elle-même y résolut plusieurs difficultez considérables, & il semble qu'on affectât par toutes ces circonstances de faire une abjuration plus parfaite de l'ancienne Philosophie. Mrs. de *Toulouse* touchées des Instructions & des lumières que Mr. *Regis* leur avoit apportées, lui firent une pension sur leur Hôtel de Ville, événement presque incroyable dans nos mœurs, & qui semble appartenir à l'ancienne Grèce. Mr. le Marquis de Vandes s'attacha entièrement à Mr. *Regis* par l'estime, par l'amitié, & par le mérite qu'il lui fit voir, & ce qui est à la gloire de l'un & de l'autre, il n'eut pas besoin de se l'attacher par d'autres moyens qui passent ordinairement pour les plus efficaces. Il tâcha de s'occuper avec lui, ou plutôt de s'amuser de la Philosophie Cartésienne, & comme il avoit brillé par l'esprit dans une Cour très-délicate, peut-être le Philosophe ne profita-t-il pas moins du commerce du Courtisan, que le Courtisan de celui du Philosophe. L'un de ces deux différens caractères est ordinairement composé de tout ce qui manque à l'autre.

Sa Réputation alla même jusque dans les Païs Etrangers lui faire des amis élevez aux plus grandes places. Tel étoit Mr. le Duc d'*Escalone* Grand d'*Espagne*, aujourd'hui Viceroi de *Naples*. Ce Seigneur, plus curieux & plus touché des Sciences que ne l'est jusqu'ici le reste de sa Nation, avoit pris pour lui une estime singulière sur son Systéme général qu'il avoit étudié avec beaucoup de soin, & quand à la Journée du Ter, où il commandoit l'Armée *Espagnole*, ses Equipages furent pris par l'Armée victorieuse de Mr. le Maréchal de *Noailles*, il ne lui envoya redemander que les *Commentaires de César*, & le Livre de Mr. *Regis*, qui étoient dans sa Cassette. Mr. le Comte de *Sant Estevan de Gormas* son fils étant venu en *France* en 1706. il alla voir le Philosophe par ordre de son pere, & après la première visite, ce ne fut plus par obéissance qu'il lui en rendit. Mr. le Duc d'*Albe*, Ambassadeur de S. M. Catholique, lui a fait le même honneur à la prière de Mr. le Viceroi de *Naples*.

Les mœurs de Mr. *Regis* étoient telles que l'étude de la Philosophie les peut former, quand elle ne trouve pas trop de résistance du côté de la Nature.

Quoiqu'il fût accoutumé à instruire, sa conversation n'en étoit pas plus impérieuse, mais elle étoit plus facile & plus simple, parce qu'il étoit accoutumé à se proportionner à tout le monde. Son Savoir ne l'avoit pas rendu dédaigneux pour les Igno-

raus;

rans ; & en effet on l'est ordinairement d'autant moins à leur égard , que l'on fait d'avantage , car on en fait mieux combien on leur ressemble encore.

HISTOIRE
DE L'ACADEMIE ROYALE DES
SCIENCES. 1712.

ON sentoit en Mr. *Casini* cette candeur & cette simplicité , que l'on aime tant dans les grands Hommes, & qui cependant y sont plus communes que chez les autres. Il communiquoit sans peine ses découvertes & ses vûes , au hazard de se les voir enlever , & desiroit plus qu'elles servissent au progrès de la Science , qu'à sa propre gloire. Il faisoit part de ses connoissances , non pas pour les étaler , mais pour en faire part.

Fin du second Tome.



